

LE  
THEATRE  
ANGLOIS.

---

---

..... *Non verbum reddere verbo.*

---

---

TOME IV.



A LONDRES.

---

M. DCC. XLVI.



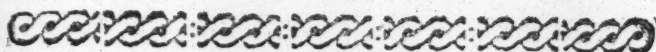


38.6  
9  
250

TIMON,  
OU  
LE MISANTROPE,  
PIÈCE  
DE SHAKESPEARE,

*Tome V.*

A



# PERSONNAGES.

TIMON , Seigneur Athénien

ALCIBIADE , Général Athénien.

APEMANTUS , Philosophe.

NICIAS ,

PHÆAX ,

ELIUS ,

CLÉON ,

ISANDER ,

ISIDORE ,

THRASILLUS ,

} Sénateurs.

DEMETRIUS , Intendant de Timon.

DIPHILUS , Valet de Timon.

EVANDRA , } Maitresses de Timon.

MELISSE ,

CHLOË ,

THAIS ,

PHRINÉ ,

} Maitresses d'Alcibiade.

UN VIEILLARD , , UN POËTE , UN  
PEINTRE , UN JOAILLIER , UN MUSI-  
CIEN , UN MARCHAND , DOMESTIQUES ,  
MESSAGERS , MASQUES , SOLDATS .

*La Scène est à Athènes.*



## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

DEMETRIUS, *seul.*



Quelle étrange manie , que celle de mon Maître ! Se peut - il que l'ivresse des plaisirs , dont il est sans cesse entouré , lui ferme les yeux sur le dérangement de sa fortune , & le rende insensible a l'état affreux dans lequel il est prêt à tomber ? En vain un sentiment de probité , que je n'ai pu vaincre , m'a-t-il forcé de l'avertir du sort qui le menace : qu'en est - il arrivé ? un coup d'œil dédaigneux a tout à coup refroidi mon zèle ; je me suis tu ; qu'en'ai - je fait ? quels fruits peut-on attendre d'un arbre stérile ? .. Eh bien !

A ij



4

TIMON,

puisqu'il le veut , imitons maintenant ces amis foibles, ces complaisans politiques , toujours chers à ceux dont ils flattent les passions. Laissons dormir Timon ; & tâchons , comme tant d'autres , de nous enrichir à ses dépens. Il me conviendrait fort, en vérité , d'être plus scrupuleux que tant d'illustres flatteurs qui travaillent à le ruiner ! si les remords ne sont pas faits pour eux , le sont-ils plus pour moi ? . . . . N'en parlons plus : un Intendant est fait pour s'enrichir.

---

## SCENE II.

DEMETRIUS , UN POETE.

DEMETRIUS , *à part.*

**V**oilà déjà une de nos Sang-sues. . .  
 Bonjour, Seigneur Poëte. Comment va le monde ?

LE POETE.

A l'ordinaire. Est - il jour chez le Seigneur Timon ?

ACTE I.  
DEMETRIUS.

Il va bientôt paroître. Qu'avez-vous à lui présenter ?

LE POÈTE.

Un nouveau fruit de ma verve.  
Chaque jour elle enfante pour lui.

DEMETRIUS, *à part.*

C'est plutôt pour toi-même... Sans  
tes fades panégyriques, tu n'aurois point  
ici d'auberge, ni de place dans le char  
du stupide Timon.

LE POÈTE.

Mon dernier ouvrage étoit une épi-  
gramme. Celui-ci est en style héroï-  
que.

DEMETRIUS.

Qu'entendez-vous par style ? celui  
du bon sens n'est-il pas toujours le mê-  
me ; c'est-à-dire , composé de termes  
intelligibles & convenables au sujet ?  
En connoissez vous un meilleur ?

LE POÈTE.

Ah ! Monsieur , que dites-vous ? in-  
telligibles , & convenables ! Sçachez ,  
que le style héroïque doit être fier &  
ronflant , & qu'il n'admet aucuns ter-  
mes communs. Croyez-vous , par

A iij

6                    T I M O N ,  
exemple , que le mot *Lion* pût figurer  
dans un vers héroïque ?

DEMETRIUS.

Et comment donc l'appelleriez vous ?

LE POETE.

Fi donc : j'aimerois tout autant l'appeller *Asne* . . . . Non, Monsieur , je dirois ,

Des plus fiers animaux le Numide Monarque . . . .

DEMETRIUS.

Voilà donc du ronflant ?

LE POETE.

Sans doute ; & votre mot *Lion* seroit en cet endroit aussi insupportable à l'oreille que celui de *Bœuf* , au lieu duquel je dirois :

Le plus puissant guerrier de la race cornue....

Voilà qui sonne , cela ?

DEMETRIUS.

Oh ! je vois maintenant que le *son* fait votre capital . . . . mais , si vous aviez à parler d'un Renard , comment le feriez-vous sonner ?

LE POETE.

Cet animal n'est pas assez noble

A C T E I.

7

pour trouver place dans un vers héroïque.

DEMETRIUS.

Bon .... & quelle figure y feroit un Corbeau ?

LE POETE.

Belle , & bonne !

Ce noir & triste oiseau de malheureux augure....

DEMETRIUS.

Oui , j'entends, cela sonne bien ....  
Mais voyons un peu maintenant votre ouvrage.

LE POETE.

Je vais vous le lire. .... C'est un  
*Bonjour* au Seigneur Timon.

DEMETRIUS.

Un *Bonjour* ! .... & comment diable  
ferez-vous ronfler ce mot-là ?

LE POETE.

Fort aisément. Ecoutez ....

Le Soleil renaissant ramene la lumiere ;  
Et ses premiers rayons ont frappé ta paupière :

Tout revit sous le Ciel, & de nouveau desirs  
Préparent aux humains des maux & des  
plaisirs....



Soyez attentif à cette description :  
c'est l'ame de la Poësie ! . . . .

Ecoute les accens de la vive Allouette ;  
De ses transports joyeux son chant est l'interprète ;  
Et ce tendre oiseau s'élevant dans les airs,  
Sembler mêler sa voix aux célestes concerts :  
N'en admirons pas moins le zèle qui l'enflâme ;  
Si son corps est petit , c'est qu'en lui tout est ame !

Eh bien, n'êtes-vous pas ravi ? ha ! . . .

D E M E T R I U S .

Oh ! cela est fort beau . . . .

L E P O E T E .

Attendez . . . .

Eveillé par ces sons , le fidèle Tircis  
S'arrache en soupitant des bras de sa Cloris ;  
Et Silène , quittant une bachique fête ,  
Cherche à gagner son lit , en se frottant la tête.  
Par Narcisse pressé , le Tailleur diligent  
Acheve , en quatre points, l'habit le plus galant ;

## ACTE I.

9

Et déjà sur les ports, & les places publiques,  
L'industrie offre aux yeux d'ambulantes boutiques ,

Où Cérès & Comus , Neptune & le Printems ,

Présentent leurs trésors aux besoins des passans.

Eh bien! qu'en pensez - vous? Voilà pourtant des Boulangers, des Bouchers, des *Poissardes* , & des *Herbieres* exprimés noblement & poëtiquement! Jugez des charmes de l'expression. . . .

Déjà même l'on voit . . .

DEMETRIUS.

Mais quel rapport tout ceci a - t - il avec Timon?

LE POETE.

Attendez ; ce n'est encore qu'une description . . . .

DEMETRIUS.

Fort bien : vous employez vingt lignes , pour lui dire qu'il est environ quatre heures du matin? . . & moi je vais lui faire connoître , en trois mots , qu'il en est sept.

## SCENE III.

LE POETE, UN MUSICIEN,  
UN JOAILLIER, UN PEIN-  
TRE, UN MARCHAND, &c.

LE POETE.

Bonjour , Monsieur : qui vous  
amène ici ?

LE MUSICIEN.

J'ai une pièce admirable à présenter  
à *sa* grandeur.

LE POETE.

Vous l'allez voir paroître : sembla-  
ble au Soleil , dont les rayons bienfai-  
sans raniment la nature , sa générosité  
s'étend sur tous les mortels . . . . Mais  
quelle Cour , grands Dieux ! voici des  
Sénateurs.... \* Quel mortel est plus res-  
pecté que Timon ? . . . .

DEMETRIUS, *rentre.*

Vous voyez que son mérite attire &  
réunit ici toutes les espèces de condi-

\* Ils traversent le Théâtre.

# A C T E I.

II

tions : le flatteur le plus rampant , le  
Philosophe le plus chagrin , le Magis-  
trat le plus grave , le Courtisan le plus  
léger , tout rend hommage à ce grand  
homme.

## LE PEINTRE..

C'est le plus beau sujet de mes  
Tableaux.

## LE POETE.

Il mériterait un Homère.

## LE PEINTRE.

Pourroit-il dignement le chanter ?

DEMETRIUS, *à part.*

Courage , vils flatteurs ! vous le fui-  
riez s'il étoit pauvre , comme je vous  
fuirois si j'étois Timon.

## LE POETE.

Quelle Musique ! ..... \* Que ses  
heures coulent voluptueusement ! .....

\* On entend une symphonie.





## SCENE IV.

TIMON. *Troupe de Sénateurs , & tous les Acteurs de la Scène précédente.*

TIMON.

Seigneur , c'est trop vous rabaisser : de grace ne parlez plus de cette bagatelle.

ELIUS.

Je ne puis trop vous en remercier.

ISIDORE

Votre *grandeur* est l'ame même de la bonté.

PHÆAX.

Le poids de nos obligations nous accable.

TIMON.

Puis-je trop obliger mes amis ? . . . .  
Seigneur , je me rappelle que vous louâtes l'autre jour le Cheval que je montois. Il est à vous , puisqu'il a sçu vous plaire.

A C T E I.

13

P H Æ A X.

Ah ! Seigneur , daignez me dispenser. . . .

T I M O N.

Non , Seigneur , j'ai parlé. Serois-je assez heureux , pour pouvoir vous obliger de quelqu'autre maniere ? Ordonnez : l'homme n'est grand qu'autant qu'il est utile ; & mon bonheur est de l'être à mes amis , parce que leur félicité fait la mienne.

E L I U S.

L'excès de vos bontés nous rend muets.

C L E O N.

C'est la générosité même que nous admirons en vous.

P H Æ A X.

Elle se répand comme les flots de la mer. . . .

T I M O N.

Seigneurs , daignez m'épargner. . .

I S A N D E R.

Est-il sur la terre un mortel plus estimable ?

T H R A S I L L U S.

Ainsi que le Soleil , Timon seul fait le bien sans espoir de retour.

T I M O N ,

*Un Messager arrive , & parle bas à Timon.*

T I M O N , *haut.*

Qu'entens - je ! Lampridius en prison ? ...

L E M E S S A G E R .

Oui , Seigneur : c'est pour cinq *talens* qu'il est arrêté. Il n'est pas riche, son créancier est inflexible : c'est un homme perdu , si vous n'avez pitié de lui.

T I M O N .

Un ami malheureux ne m'en devient que plus cher. Va , dis - lui que je me charge de tout.

L E M E S S A G E R .

C'est un cœur que vous vous attachez pour jamais.

T I M O N .

Je vais acquitter sa dette. Dès qu'il sera en liberté , prie-le seulement de me venir voir : ce n'est pas assez de relever le foible abattu . si l'on ne l'aide à se soutenir. ... Dis-lui que je l'attens.

L E M E S S A G E R .

Que le Ciel vous récompense !

SCENE V.

*Les mêmes Acteurs.* UN VIEIL-  
LARD ATHÉNIEN.

LE VIEILLARD.

Seigneur , daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez librement , bon-homme.

LE VIEILLARD.

Vous avez un domestique nommé  
Diphilus ? ...

TIMON.

Oui .... Eh bien ? ...

LE VIEILLARD.

Mes richesses ne sont pas grandes ,  
mais je suis œconome. Je n'ai qu'une  
fille unique qui doit hériter de mes  
biens ; je n'ai rien épargné pour son  
éducation , & sa beauté sembloit lui  
promettre un établissement conforme  
à sa condition. Cependant Diphilus  
s'attache depuis quelque tems à sa  
poursuite , & veut s'en faire aimer.  
Daignez , Seigneur , me délivrer de ses  
importunités.



TIMON;  
TIMON.

Mais . . . . Diphilus a de la probité.

LE VIEILLARD.

J'en conviens : mais ce n'est pas un  
parti pour ma fille.

TIMON.

L'aime - t - elle ?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune, & tout plaît à cet âge.

TIMON *a Diphilus.*

L'aimez - vous ?

DIPHILUS.

Oui, Seigneur, & mes soupirs ne  
sont pas rejetés.

LE VIEILLARD.

Si elle l'épouse malgré moi, je jure  
par le Ciel qu'elle n'aura jamais une  
drachme de ma succession !

TIMON.

Diphilus m'a servi long - tems avec  
distinction : il a rempli ses devoirs, je  
dois songer aux miens. Bon - homme,  
calmez - vous ; je vais le rendre digne  
de votre fille. Quelle que soit sa dot,  
j'en donne autant à Diphilus.

LE VIEILLARD.

En ce cas, Seigneur, ma fille est à lui.

TIMON.

A C T E I.

17

T I M O N.

Donnez - moi la main , & recevez  
ma promesse.

D I P H I L U S.

Seigneur, c'est à genoux que je dois  
vous rendre grace : puissai-je devenir  
aussi méprisable que malheureux lorsqu'  
je j'oublierai vos bontés ! . . . . En  
quelque état que soit jamais ma fortune ,  
vous me verrez toujours à vos  
pieds. T I M O N.

Levez-vous : l'espérance de la reconnaissance  
ne me guida jamais ; mon âme  
rougiroit d'un pareil trafic.

L E P O E T E.

Daignez , Seigneur , accepter mon  
ouvrage , & recevoir les vœux du plus  
zélé de vos serviteurs.

T I M O N.

Donnez : vous aurez bien tôt ma réponse...  
Qu'avez vous là , mon ami ?

L E P E I N T R E.

Un Tableau destiné pour votre  
Grandeur.

T I M O N.

Voyons . . . . J'en suis très - content :  
Je vous le prouverai tout-à l'heure.

*Tome IV.*

B

TIMON;  
LE JOAILLIER.

Seigneur , voici le bijou dont je  
vous ai parlé.

TIMON.

Il est très-beau . . . .

## SCENE VI.

*Les mêmes Acteurs.* APEMANTUS.

APEMANTUS, *après les avoir  
considérés.*

**V** Ile écume des flatteurs du siècle !  
ne cesserez - vous point de nourrir la  
sotte vanité de ce foible mortel , par  
votre encens mercenaire ?

TIMON.

Préparons - nous , mes amis : nous  
allons être bien grondés.

LE POÈTE, *à Timon.*

Auprès de vous , Seigneur , je puis  
tout souffrir.

APEMANTUS.

Ainsi que loin de lui . . . . vain &

A C T E I.

19

crédule Timon ! Si tu écoutes ce four-  
be , je te méprise.

T I M O N.

Apemantus est toujours modéré.  
Bonjour, l'ami.

A P E M A N T U S

Si ton bonheur est dû à ma modéra-  
tion , garde-le jusqu'à ce que tu sois  
homme , & que je te voie en meilleu-  
re compagnie.

T I M O N.

Arrête : qu'oses-tu dire ? . . .

A P E M A N T U S.

Ne sont-ils pas Athéniens ? Je ne me  
dédise point : ce sont tous lâches adu-  
lateurs , animaux rampans , flattant &  
caressant les dupes telles que toi. Que  
tu payes cher leurs fades révérences &  
leurs courbettes ridicules ! . . .

E L I U S.

Ami , nous connois - tu ?

A P E M A N T U S.

Ne viens - je pas de te nommer ?

T I M O N.

Si tu prétens faire aimer la vertu  
cache donc ton orgueil.



◦            T I M O N ;  
              A P E M A N T U S .

Moi , de l'orgueil ! tu pourrois m'en accuser , si je te ressemblois ; si donnant toute ma confiance à un tas de Parasites , de Poëtes , de flatteurs intéressés , je croyois mériter encore plus d'encens qu'ils n'osent m'en donner.... Stupides Grands du monde , quel est donc le fondement de votre vanité ? Le bruit qui suit vos pas ? la pompe de vos équipages & de vos Palais ? le privilège d'élever une tête altière au-dessus du reste des humains ? le plaisir de voir à vos pieds de timides esclaves, dont vous croyez sottement être adorés ? .... Dieux immortels , quelle foiblesse ! Ouvrez les yeux , superbes Pygmées ! connoissez vos défauts, vos ridicules , votre néant ; & revenez ensuite écouter vos flatteurs.

T I M O N .

Ami, ta bile est en mouvement.

L E P O E T E .

Seigneur, ne l'écoutez point... qu'on le pende. ....

P H Æ A X .

Pauvre prédicateur imbécille !...



ACTE I.  
APEMANTUS.

27

Imbécille si tu te voyois par mes yeux , tu ne verrois qu'un âne. . . .  
Mais réponds-moi , démens-moi , Timon Crois-tu la vie de l'homme trop longue pour que les Arts , les Sciences , l'étude de la vertu , & les plaisirs du cœur & de l'esprit , n'en puissent occuper agréablement le cours ?

TIMON.

Je rends la mienne heureuse avec mes amis. Va débiter ailleurs tes mélancoliques systèmes.

APEMANTUS.

Que tu me parois petit maintenant ! Va , fonde ta félicité sur cette base chancelante : je te verrai bientôt , victime de ton aveuglement , détester tes erreurs , & maudire l'instant où tu naquis.

TIMON.

Tu pourras te tromper.

PHÆAX.

Qu'on le chasse , qu'il soit fustigé.

APEMANTUS.

Tel est donc aujourd'hui le partage du mérite innocent , obscurci , accablé par l'ignorance & la fatuité ! Fara-

T I M O N ;  
le politesse, funeste mere de la dissimulation, & des égards trompeurs : c'est toi qui perdis l'Univers.

T I M O N.

Epargne-nous cette satire.... Elle est inutile

A P E M A N T U S.

J'ai bien lieu de le craindre. N'importe, j'ai rempli mon devoir : adieu.

T I M O N.

Où vas - tu ?

A P E M A N T U S.

Faire sauter la cervelle d'un honnête Athénien.

T I M O N.

Tu veux donc périr ? songes-tu que les Loix....

A P E M A N T U S.

Ne crains rien : les Loix se sont en vain expliquées sur ce point.

T I M O N.

Quel homme!.... Reste ici... Que dis-tu de ce portrait?

A P E M A N T U S.

Je le préfère à son original. Celui-ci du moins ne ment pas, ne s'enivre pas, ne croupit point dans la mollesse, ne s'avilit pas dans la débau-

A C T E I.

23

che , & ne loue point en face celui  
qu'il méprise en secret. L'extérieur  
de la candeur & de la probité brille  
sur ce visage ; il ressemble à celui de  
tes Courtisans , & j'ai l'agrément de  
n'en pas craindre l'intérieur perfide.

E L I U S.

Te tairas-tu, bouche infernale ?

T I M O N.

Eh ! peut-il nous blesser ?... Dis-  
moi, Apemantus, n'aimerois-tu pas ce  
bijou ?

A P E M A N T U S.

Moins que la franchise & la sincérité,  
qui cependant devroient ne rien coûter  
à l'homme.

T I M O N.

Combien crois-tu qu'il coûte ?

A P E M A N T U S.

Interroge là-dessus le caprice ou la  
folie , & non pas la sagesse... Le bel  
usage que tu fais de ta fortune ! il faut  
un trésor , sans doute , pour payer ce  
Colifichet ? Mais , dis-moi : doit-il te  
préserver du froid des hyvers , satis-  
faire à ta soif , prévenir ta faim , ou  
te rendre plus vertueux ? Non , l'or-

T I M O N ,

gueilleuse *comparaison* lui donne seule une valeur exorbitante : tu regardes ton doigt, & tu te crois un grand homme , parce que ton voisin n'est pas assez riche pour orner le sien d'une aussi brillante *babiole*. Quel puéril orgueil ! peux tu n'en pas sentir le ridicule ? ... ah ! que ne suis-je riche !

T I M O N .

Pourquoi faire ?

A P E M A N T U S .

Pour avoir le plaisir de bâtonner tous les jours deux flatteurs : j'aurois bientôt passé en revue tout le Sénat.

P H Æ A X .

Ah ! ç'en est trop : il faut punir son insolence.

T I M O N .

Non , vous ne le corrigeriez point : tel est son caractère . qui , malgré son amertume, a pourtant quelque chose de plaisant.... Apemantus , tu dîneras ici.

A P E M A N T U S .

Je ne mange point les Grands.

T I M O N .

Je le crois : les femmes ne t'en sçauroient pas bon gré.

S C E N E



## SCENE VII.

*Les mêmes Acteurs , NICIAS.*

TIMON, à *Nicias*, en l'embrassant.

Seigneur , soyez le bien venu.  
Pere de l'adorable Melisse, c'est de vous  
que je tiens toute ma félicité.

N I C I A S.

Ah ! Seigneur ; vous m'honorez  
trop.

T I M O N.

Eh ! le pourois je ? ne fait-elle pas  
les délices d'Athènes ? n'est-elle pas  
l'ame de ma vie ? ... Quand verrai-  
je ce jour qui doit unir nos mains &  
nos cœurs ?

N I C I A S.

Seigneur , une semaine n'est pas lon-  
gue à passer.

T I M O N.

C'est un siècle pour moi.

A P E M A N T U S , à *Timon*.

Malheureux ! il ne manquoit donc  
plus que l'amour , pour mettre le com-

*Tome IV.*

C



TIMON,  
ble à tes calamités !... Quoi ! cette peste  
entre aussi dans ton ame ; & ses dehors  
ne te paroissent pas encore plus faux  
que ceux de l'amitié ?...

TIMON.

Tais toi , je hais la raillerie sur ce  
sujet..... Allons , passons dans  
mes jardins : votre visite me com-  
ble de joie. Avec de tels amis , je  
n'envie le sort d'aucuns mortels. Ne  
nous quittons pas de la journée.

APEMANTUS.

Méprisables esclaves ! comme ils  
s'embrassent ! ils se détestent cepen-  
dant : ah ! les lâches !...

## SCENE VIII.

EVANDRA. TIMON , *qui  
revient.*

Bonjour , belle Evandra ..... Mais  
que vois-je ? quel chagrin impré-  
vû obscurcit le feu de vos tendres re-  
gards ?

ACTE I.  
EVANDRA.

27

Un rapport qu'on m'a fait ce matin....C'est de tous les malheurs celui que je craignois le plus. Hélas ! un songe terrible m'y avoit préparée. Vous m'en voyez encore toute tremblante.

TIMON.

De quoi donc s'agit-il , Madame ?

EVANDRA.

Dieux ! qu'entens-je , & que vois-je ? ... Est-ce encore mon amant qui me parle ? ... Je crois tout maintenant, je suis perdue ! ...

TIMON.

De grace , apprenez-moi le sujet de votre inquiétude. ... Je \* ne le prévois que trop ! ...

EVANDRA.

J'ai , dit-on , perdu le seul bien d'où dépendoit mon bonheur & ma vie : vous m'ôtez votre cœur !

TIMON.

Non , charmante Evandra : Timon vous aimera toujours.

EVANDRA.

Melisse y consentira-t-elle ? ... Ah !

\* A part.

C i'

cruel Timon , peux-tu te sentir ingrat ,  
& n'en point rougir ? Si j'étois aussi  
coupable que toi , oserois-je encore  
te regarder ? Hélas ! le meurtrier de  
ta famille , le ravisseur de ton honneur  
& de tes biens seroit devant tes yeux  
moins confondu que moi . . . . . Oui ,  
cher Timon , tu me connois : parens ,  
richesses , renommée , sont moins chers  
aux yeux d'Evandra , sont moins sacrés  
que son amour pour toi.

TIMON.

Me croiriez-vous capable d'oublier  
tout ce que je vous dois ?

EVANDRA.

T'en souvient il encore ? te sou-  
vient-il , qu'une fille de la race d'Her-  
cule , objet des vœux de tout ce qu'A-  
thènes a d'illustre , t'a sacrifié sans  
peine sa fortune , sa beauté , sa jeunesse ,  
& sa réputation ? Te souvient-il com-  
bien de fois je t'ai vû à mes pieds  
m'exagérer la félicité de celui qui pour-  
roit toucher mon cœur ? Tu n'étois  
pas encore heureux , que tu m'aimois  
alors ! L'expression de tes sentimens  
pénétra dans mon ame , & l'enflâma :  
( peut-on voir souffrir ce qu'on aime ? )

J'oubliai tout, je m'oubliai moi-même, pour ne songer qu'à toi ; j'immolai tout au desir de te rendre content ! Depuis ce jour ( dirai-je encore heureux ? ) ma vie , ma joie , mon univers, mes cieux enfin , tout se trouvoit pour moi dans mon Amant : mes vœux , mes actions & mes pensées trouvoient leur terme en lui ; seul digne de remplir mon cœur , il sembloit être à la fois le principe & la fin de mon existence.

TIMON , *à part.*

Elle me perce l'ame. . . . Pourquoi l'ai-je connue ? . . .

EVANDRA.

O Timon ! Je t'aimois , mais d'une ardeur si pure , que si le moindre de mes regards avoit pû t'offenser ; si mon cœur avoit formé quelques vœux qui ne fussent point pour toi , ma main t'auroit vengé du crime & de mes yeux & de mon cœur ! . . . Connois tu dans Athènes quelque épouse qui pût en dire autant ? Je ne suis pourtant point la tienne ; & j'apprends que tu te maries !

TIMON.

Pardon , belle Evandra. . . . Je vous



ai aimée , le Ciel m'en est témoin. Mes  
soupirs , mes transports, ma générosité,  
tout a dû vous prouver. . .

-E V A N D R A.

Ta générosité ? Arrête , Timon ! . . .  
te parois-je déjà assez avilie pour m'a-  
voir crû sensible à tout autre don qu'à  
celui de ton cœur ? Et s'il n'est plus à  
moi , oserois-tu penser que tes richesses  
ne fussent point à mes yeux un objet  
méprisable ? Non , Timon , c'est toi  
seul que j'aimois ; c'est par ce sentiment  
seul que tes présents m'étoient chers :  
je les regardois comme des gages de  
ta tendresse. . . . Tu m'as aimée , dis-tu ?  
doux & funeste aveu ! Ah j'eusse pré-  
féré ta haine au supplice affreux de  
te voir infidèle.

T I M O N.

Hélas ! l'homme est-il maître de son  
cœur ? un pouvoir suprême dirige ses  
mouvemens. . . .

E V A N D R A.

Et l'Enfer , ses trahisons. Combien  
de fois ne m'as-tu pas juré de m'aimer  
toujours ? Le Ciel t'a-t-il absous de  
tes sermens ? Le pourrois-je moi-même,



ACTE I.

31

moi dont l'amour semble s'être accru  
de la perte du tien?

TIMON.

Si tu m'aimes, chere Evandra, peux-tu ne pas t'intéresser à mon bonheur ? La beauté de Melisse , & sa tendresse pour moi , ont rendu mon ame insensible à toute autre félicité.

EVANDRA.

Tu m'as aimée, Timon: réponds-moi donc , cher & perfide Amant ? Si ma félicité eût dépendu de quelqu'un de tes rivaux ; si j'eusse osé t'avouer ma foiblesse , qu'aurois-tu pensé d'Evandra ? qu'aurois-tu fait pour elle ?

TIMON.

Vous me confondez , Madame....

EVANDRA.

Ne crains pas d'en rougir.... C'est , dis-tu , la beauté de Melisse qui te rend infidèle ? Ah ! si j'en crois des yeux desintéressés, (pardonne ce mouvement à la modestie méprisée,) si j'en crois les miens propres , peux-tu trouver dans ma rivale de quoi justifier ton injustice ? ... Elle t'aime, dis-tu ? Ah ! son amour n'est-il pas mercénaire ? n'est-ce pas à ta main , n'est-ce pas à

C iij

TIMON,  
 ta fortune , n'est - ce pas à ta liberté  
 que la perfide en veut? Mais moi , quel  
 fut mon but en me livrant à toute ta  
 tendresse ? quels furent mes projets ?  
 quels garants ai-je pris de ta foi , en  
 te donnant la mienne ? quels autres  
 Dieux , que l'Amour & l'Honneur, ont  
 présidé à nos engagemens ? ... Dans  
 ces momens délicieux, pensois-je, hélas!  
 que Timon pût devenir parjure?

TIMON , *à part.*

Dieux ! je souffre autant qu'elle ! ...  
 Cherchons à terminer cet entretien.

EVANDRA.

Ton amour m'a perdue dans le  
 monde , mais tu metenois lieu de tout.  
 Je te perds aujourd'hui , que prétends-  
 tu que je devienne ?

TIMON,

Tant que Timon respirera, ne crai-  
 gnez rien pour l'avenir.

EVANDRA.

Que puis je craindre encore , si  
 j'éprouve dès à-présent le plus grand  
 des malheurs ?

TIMON.

Vous partagerez toujours ma for-  
 tune ; & l'éclat dans lequel vous vi-

ACTE I.

33

vrez, ne démentira jamais votre naissance . . . .

EVANDRA.

Tu m'insultes, Timon : c'est ton cœur seul que je réclame ; je ne veux rien sans lui . . . Oui, cher Amant, le plus affreux désert, accompagné de ce que j'aime, seroit à mes yeux un Palais embelli par l'Amour : j'y vivrois avec toi, j'y serois heureuse : mais sans toi, la pompe des Rois même tenteroit vainement de fixer mes tristes regards.

TIMON.

Le sort m'entraîne malgré moi. . .

EVANDRA.

Foible excuse d'un cœur coupable.

TIMON.

L'honneur même m'engage . . .

EVANDRA.

A respecter tes premiers sermens.

TIMON.

Tout ce qu'Athènes a de grand, exige cet hymen, qui doit perpétuer mon nom : la République même s'y intéresse.

TIMON;  
EVANDRA.

Et qui te garantit la fidélité de ton épouse ?

TIMON.

L'honneur , & son amour.

EVANDRA.

Tu la crois donc plus parfaite que toi ? Ne m'as-tu pas aimée , ne m'es-tu pas infidèle , augure-tu mieux d'elle ? D'ailleurs , quelles preuves as-tu de sa tendresse ? Qui peut compter sur l'amour d'une femme , depuis que les loix de *Cecrops* ont établi le *mariage* , & le vil commerce des cœurs ? Tu prétends qu'elle t'aime , parce qu'elle consent à t'épouser , ou plutôt à te lier d'une chaîne que la mort seule pourra briser : tandis que tu vois à tes pieds une esclave qui feroit son bonheur de vivre à jamais dans tes fers !

TIMON.

Ah ! pourquoi nos desirs sont-ils indépendans de notre volonté ? ou pourquoi sommes-nous coupables en désirant ? \*

---

\* Je suis forcé de supprimer ici quelques Vers, dont la licence n'a pu être tolérée qu'en Angleterre.



ACTE I.  
EVANDRA.

35

Seigneur , tous ces raisonnemens  
sont trop subtils. . . . Vous connoissez  
mon cœur : prononcez mon arrêt. Je  
meurs si je vous perds.

TIMON.

Chere Evandra , je périrois plutôt !

EVANDRA.

Dieux ! justes Dieux ! j'entrevois  
quelqu'espoir . . . Ah ! cher Timon , ne  
le démens pas ! Laisse ton cœur ou-  
vert à la pitié : tes remords , ta vertu ,  
ma tendresse , me rendront mon amant.  
Surtout ne revois plus Melisse ; oublie  
jusqu'à son nom : joins tes efforts aux  
miens pour revenir tout entier à moi.  
S'ils sont infructueux , tu me verras  
préférer la mort au malheur de trou-  
bler ta félicité.

TIMON.

Tu vois couler mes larmes ! . . . re-  
tire-toi , de grace . . . je t'aimerai tou-  
jours.

EVANDRA.

Mot heureux , mot charmant !  
Grands Dieux , récompensez Timon !..  
Adieu . . . Tu me promets de ne plus  
revoir Melisse ? . . .



TIMON ;  
TIMON.

Laisse-moi , de grace. . .

EVANDRA.

Je pars. . . Tu ne m'oublieras pas ? . .

TIMON.

Ne l'appréhende point \* . . . . Que l'homme seroit heureux, s'il étoit constant ! son sort égaleroit celui des Dieux. Toûjours brûlant pour la même beauté , ses transports seroient toûjours les mêmes : l'amour ne satisferoit ses desirs , que pour les rallumer & les combler encore. . . . Mais , ô malheur de l'homme ! le terme de ses desirs en est toûjours le tombeau.

\* Evandra sort.





## ACTE II.

### SCENE PREMIERE. MELISSE CHLOÉ.

MELISSE,



U'en dis-tu, Chloé? cet ajustement me sied-t-il ?

CHLOÉ.

A merveille ! votre frisure est aujourd'hui d'une élégance ; elle vous donne de nouvelles graces, si meurtrières, que je vois déjà tous les Convives de Timon mourans à vos genoux.

MELISSE.

Chere Chloé, ne me flate-tu point ? Ah ! Que j'ai me avoir soupirer autour de moi cette foule d'Amans ! &c

quel plaisir de faire naître d'un coup  
d'œil leur tristesse ou leur joie , leur  
crainte ou leur espoir !... Parle - moi  
sincèrement , Chloé ; que disent-ils ,  
que pensent-ils de moi ?

CHLOÉ.

De vous , Madame ! ... Vous êtes  
à leurs yeux la Reine de tous les cœurs,  
leur divinité , l'arbitre de leur desti-  
née. Mes oreilles ne retentissent plus  
que de flâmes , de transports , de sou-  
pirs , de flèches , de carquois , de  
blessures mortelles , & de mille autres  
belles choses , qui ne finissent pas.  
Oh ! c'est un langage admirable , &  
qui perce le cœur : pour moi j'y suis  
sensible , j'en pleure même quelque-  
fois ; & sans leurs présents , qui me con-  
solent un peu , je n'y pourrois tenir.

MELISSE.

Que dis-tu de mon teint aujour-  
d'hui ?

CHLOÉ.

Il est éblouissant ... Ce blanc-là est  
admirable.

MELISSE.

Je n'en achetai jamais de si beau ...

ACTE II.

39

Si je mettois un peu plus de rouge :  
qu'en penfes-tu ?

CHLOÉ.

Cela ne peut que bien faire: il ajoute  
à vos graces & à votre embonpoint.

MELISSE.

Ma toilette a duré trop long-tems  
aujourd'hui.

CHLOÉ.

Ah ! Madame , que dites-vous ?  
je jurerois que nous n'y avons pas mis  
trois heures.

MELISSE.

Mais , crois-tu que cet habit plaise  
à Timon ? . . N'est-il pas affreux à cet  
indigne Tailleur , de m'avoir manqué  
aujourd'hui : ne mériterait-il pas que  
le Senat l'en punît ?

CHLOÉ.

Sans doute. . . Mais , Madame , ce  
n'est donc que l'heureux Timon qui  
vous inquiète aujourd'hui ? que de-  
viendront rous vos autres Amans ?

MELISSE.

Ah ! Chloé , je n'en veux perdre  
aucun : rien n'est-il plus doux pour une  
femme , que de se voir l'objet des



TIMON ;  
vœux & de l'encens de mille adora-  
teurs ? ...

CHLOÉ.

Que n'en ai-je autant que je le désire !

MELISSE.

J'en dis de même.... Mais je voudrois n'en favoriser qu'un. Toute femme qui connoît ses vrais intérêts , doit, dit-on , penser ainsi. Timon , par exemple , est riche , & m'aime beaucoup....

CHLOÉ.

Voilà donc Alcibiade oublié ?

MELISSE.

Non , je l'aurois toujours aimé ; & quel homme en étoit plus digne ? Sa figure , son esprit , son caractère , étoient formés par les mains de l'Amour : en lui tout étoit fait pour plaire , même à ses ennemis.

CHLOÉ.

Qu'entens-je ? ... Mais , Madame , il vit encore ; & ce portrait est toujours ressemblant.

MELISSE.



ACTE II.  
MELISSE.

41

Sans doute . . . . Mais tu sçais qu'il a été banni par le Sénat , & que ses biens ont été confisqués. . . Te le dirai-je : Un Amant pauvre perd beaucoup de ses agrémens : n'en parlons plus . . . . Je suis aujourd'hui si contente de moi , que je me baiserois volontiers moi-même.

CHLOÉ.

Ah! ma chere maîtresse , vous m'enchantez. Que de cœurs vont tomber sous vos loix ! . . .

UN DOMESTIQUE.

Madame , le Seigneur Timon arrive . . . .

MELISSE.

Il peut entrer.



---

SCENE II.  
MELISSE, CHLOÉ,  
TIMON.

TIMON , *à part.*

SEs yeux ont toujours pour moi  
de nouveaux charmes ; & je ne puis  
la voir sans l'adorer ....\* Belle Me-  
lisse , acceptez mes vœux !

MELISSE.

Seigneur , vous les remplissez-tous.

Timon presse Melisse de consentir à leur hymen , qu'elle a remis à huit heures , sous prétexte d'un vœu. Elle ne peut se résoudre à le violer , & son Amant se soumet à sa volonté. Le reste de la Scene se passe en tendresses & en protestations réciproques , jusqu'à ce qu'on vienne avertir Timon , qu'on a servi. Il sort alors avec Melisse & Chloé.

\* Haut.



---

**SCENE III.****LE POETE. APÉMANTUS.**

*Plusieurs Domestiques travaillent aux préparatifs de la Fête que va donner Timon.*

**LE POETE.**

**S**A grandeur va paroître : ma mascarade est en état ; tout est bien disposé.

**APEMANTUS.**

Eh bien, Poëte, quel nouveau chef-d'œuvre d'impertinence as-tu préparé pour Timon ?

**LE POETE.**

Animal Stoïque , grondeur & sans goût ! es-tu fait pour sentir les charmes du langage des Dieux ?

**APEMANTUS.**

L'insipide est-il fait pour plaire ? Un vain assemblage de mots , de pompeuses fadaïses rimées en dépit du bon sens, où l'égérie & la raison sont toujours

D ij

contradictoires , des vers, en un mot, tels que les tiens, sont-ils faits pour flater l'oreille d'un être pensant ? Hélas , mon pauvre ami , tu t'animes, tu sues , tu t'excites en vain : ta Minerve stupide n'enfante que des sons. Chymiste extravagant , le produit de tes creusets trahit toujours ton espérance ! . . .

LE POETE.

O le plaisant juge , le plaisant connoisseur ! . . . Un Philosophe prétendra se rendre arbitre du goût du siècle !

APEMANTUS.

Il rira du moins de son extravagance : il méprisera de prétendus Poëtes , dont l'imagination stérilement fantasque , n'imité que les bruiants écarts de nos Musiciens modernes.

LE POETE.

Le maussade critique ! . . . Je voudrois bien que tu t'avisasses d'écrire.

APEMANTUS.

Puisque tes écrits plaisent , ce seroit trop oser .



## SCENE IV.

TIMON. MELISSE. CHLOE'.  
NICIAS. ELIUS. PHÆAX.

*Suite , &c.*

TIMON.

**S** Eigneur , votre présence me comble de joie. Est-il un plus beau spectacle , pour une ame sensible & généreuse , que celui de voir sa table entourée d'une foule d'amis tendres & sincères ? Je vous les présente, chere Mélisse : aimez les , si vous m'aimez. . . . Que vois-je ? Apemantus ! Ah ! sois le bien-venu.

APEMANTUS.

Je ne le serai pas bientôt. Je viens te dire tes vérités. . . . . Pense à toi , Timon, il en est tems : ta fortune chancelle , ton crédit est épuisé , tes créanciers murmurent. Crains que cette meute affamée n'acheve de te dévorer ; & que la flatterie dont tu t'eny-



TIMON,

vres, ne meure bientôt faute d'aliment.

TIMON.

Va , mon ami , je connois l'état de mes affaires.

A P E M A N T U S.

Qui donc osa r'en informer ? Quel vertueux Citoyen a mis devant tes yeux le tableau de ta conduite & de ton aveugle prodigalité ? Parle : je te plaignois , je gémissois sur toi , d'être si bon , & d'être sans amis ; mais si tu en as un , je te méprise maintenant.

TIMON.

Et de grace , cesse de nous prêcher. Qu'ai-je à craindre pour ma fortune ? n'ai-je pas des amis généreux ?

N I C I A S.

Plût au Ciel qu'il eût besoin de nous !

E L I U S.

Que ne puis-je lui prouver toute mon amitié !

I S A N D E R.

Je sacrifierois tout pour lui.

TIMON.

J'en suis bien convaincu : j'ai souvent même envié le plaisir de pouvoir être un jour votre obligé. ....

ACTE II.

47

Ne sommes-nous pas nés pour contribuer à notre félicité mutuelle ? A quoi sert un ami dont nous n'exigeons aucuns services ? C'est un bon instrument que l'on ne tire jamais de son étui. Mais , au contraire , quelle félicité , quelle consolation de trouver en eux de tendres freres toujours prêts à pourvoir à nos besoins ! . . . Ah ! l'idée seule de ce bonheur , m'arrache des larmes de joie !

PHÆAX.

Elle fait la même impression sur mon ame.

APEMANTUS, *riant.*

Ah , ah , ah. . .

TIMON.

De quoi ris-tu ?

APEMANTUS.

De ta sottise , & de leur effronterie.

CLEON.

Tais-toi , misérable.

PHÆAX.

Que l'on chasse ce dogue.

TIMON.

Laissez-le japer , il ne fait point mal.

TIMON;

APEMANTUS.

Ah ! Timon , plût aux Dieux que  
mes discours te fissent du bien !

MELISSE.

Sa mauvaise humeur m'enchanté :  
j'aime cet homme , il est singulier.

APEMANTUS.

Si je sçavois mentir , je t'en dirois  
autant.

TIMON.

Doucement , Apemantus , tes faillies  
sont trop amères : adoucis-les , je me  
charge de ta fortune.

APEMANTUS.

Je ne demande rien , je deviendrois  
peut-être esclave comme les autres , &  
tu serois bientôt incorrigible. Non ,  
je ne veux de toi que le droit de te  
parler librement. Garde tes biens , si  
tu le peux , & corrige-toi.

TIMON.

Il me fatigue enfin. . . . Qu'on lui  
donne une table , & qu'il mange à part.

APEMANTUS.

Fais-moi servir uniquement ce que  
la nature avoit destiné pour la nourri-  
ture de l'homme , des racines & de  
l'eau.

On

*On apporte les plats au bruit des cymbales & des trompettes. Apemantus , qui est seul à une petite table , continue ses réflexions cyniques sur le luxe de Timon , & sur la perversité des hommes. Il mange ses racines , boit son eau , & refuse tous les autres plats qu'on lui envoie.*

*PRIERE D'APEMANTUS ,  
en se mettant à table.*

C'est pour moi seul que je te prie ,  
Juste Ciel , écoute mes vœux !  
Si ta bonté dans cette vie  
Veut m'accorder un sort heureux ;  
Ecarte de moi les richesses ,  
Les titres , les plaisirs trompeurs ;  
Fais , que mon cœur sourd aux promesses  
Des Grands , des femmes , des flatteurs ,  
Exempt des vulgaires erreurs ,  
Du joug des Tyrans de la terre ,  
Préfère à leurs vaines grandeurs ,  
Des racines & de l'eau claire !

Pendant le repas, Timon engage les Sénateurs , ses convives , à permettre qu'Alcibiade ( banni depuis peu par la République ) revienne secrètement, dans Athènes, solliciter



son rappel. On quitte la table , le bal commence , & l'on chasse Apemantus. Chloé trouve le moyen de donner à Melisse une Lettre d'Alcibiade , qui est déjà dans la Ville. Melisse en est transportée de joie , & se propose de lui sacrifier Timon.

---

## SCENE V.

*Les mêmes Acteurs. Evandra masquée, avec plusieurs autres Dames. Troupe de Bergers , de Bergeres , de Menades , & d'Egipans , &c. qui forment un Ballet.*

**D**ÉS que la fête est finie , Evandra, qui a été témoin de la tendresse de Timon pour sa rivale , laisse sortir toute la Compagnie & reste seule avec son amant.



SCENE VI.

TIMON. EVANDRA,  
*masquée.*

TIMON.

**P**Eut-on sçavoir , Madame , qui vous êtes ?

EVANDRA, *ôtant son masque.*

Une femme que tu ne reverras jamais.

TIMON.

Evandra ! Ciel !

EVANDRA.

Je suis fâchée d'avoir troublé tes plaisirs.... Je voudrois te voir encore une fois avant ma mort.... Rassure-toi , je ne te reverrai plus.

TIMON.

Dieux ! épargne - moi cet affreux discours....

EVANDRA.

Timon , daigne m'entendre , je t'interromps pour la dernière fois : ma

E ij

mort approche , & tu seras bientôt heureux , si tant est que le souvenir d'une amante fidelle ne soit point capable de troubler ta félicité. Je te connois trop généreux pour oublier sitôt combien tu fus aimé.

T I M O N .

Arrête , chere Evandra : ta perte seroit pour moi le plus grand des malheurs , & je le préviendrois en m'immolant moi-même. Les Dieux me sont garants qu'il n'est personne sur la terre que j'estime plus que toi.

E V A N D R A .

Tu m'estimes ? Crois-tu ce sentiment capable de me sauver la vie ?.. Ah ! cher Timon ( tant qu'Evandra respire ce titre t'appartient ) un seul effort en ma faveur , le moindre combat contre la passion qui te rend infidèle , m'autoit vu mourir contente ; je pourrois du moins t'excuser : mais le poison te fut offert , tu l'as bu sans regret.

T I M O N , *à part.*

Sa douleur me pénètre . . . . Jamais femme n'aima comme elle.

A C T E II.

45

E V A N D R A.

Ton mal est incurable , je le vois :  
la mort seule offre un remède au mien.

T I M O N.

Non , je t'aime toujours , quoique  
Melisse me soit chere.

E V A N D R A.

Tu t'abuses , Timon : il faut opter  
entre elle & moi ; & je meurs si tu  
l'aimes. Non , non , point de partage  
d'un bien qui m'est si cher ! . . . Parle ,  
ou dans cet embrassement reçois mon  
dernier adieu.

T I M O N.

Non , mon amitié pour toi sera éter-  
nelle.

E V A N D R A.

Je ne te verrai plus. Puisse Melisse  
t'aimer autant que je te trouvois aimable ;  
& puisse-t-elle te plaire plus long-  
tems que l'infortunée Evandra !

T I M O N , *à part.*

O Dieux ! pourquoi mon cœur n'est-  
il touché que de pitié ? Ne lui dois-je  
point toute ma reconnoissance ? ses  
charmes ne sont-ils pas toujours les  
mêmes ? & le Ciel forma-t-il jamais

E iij



T I M O N ;

un cœur comme le sien ? . . . Hélas !  
elle m'a trop aimé ! . . . Madame \* ,  
vous voyez mes pleurs . . . jugez de  
mon désespoir.

E V A N D R A .

Cruel ! tourne du moins encore vers  
moi ces yeux qui firent ma ruine . . .  
Ciel ! ils augmentent mes regrets , &  
rendroient ma mort trop affreuse.

T I M O N .

Espere tout du tems , & de tes vertus.

E V A N D R A .

Non , trop cher ennemi , le tems te  
rendroit coupable de ma mort : je t'ai-  
me encore assez pour te sauver ce  
crime \* \* . . .

T I M O N , *en l'arrêtant.*

Ah ! chere Evandra , ma mort sui-  
vrait la tienne : respecte tes jours , si  
les miens te sont précieux. Je meurs ,  
si je te perds ! . . . Hola , Diphilus ?

D I P H I L U S *entre.*

Seigneur ?

T I M O N .

Remenez Evandra chez elle , &

\* Haut.

\* \* Elle tire un poignard.

A C T E   I I. 55

veillez sur ses jours : un transport d'angereux l'agite . . . . Madame, souffrez que Diphilus vous accompagne. Dès que j'aurai congédié mes convives, vous me verrez revoler dans vos bras.

E V A N D R A.

Ce bonheur est trop grand pour que j'ose l'espérer. Hélas ! je ne te verrai plus !

---

S C E N E   V I I.

T I M O N , *seul.*

**J**E dois tout employer pour la consoler : sa perte me seroit trop sensible. Jamais femme n'aima comme elle, & ne mérita plus d'être aimée. Déplorable foiblesse de l'homme ! Ce que nous possédons cesse bientôt de nous flatter , & le désir nous exagere le prix de ce que nous n'avons pas. . . .  
Démétrius ?

---

SCENE VIII.  
TIMON , DEMETRIUS.

T I M O N .

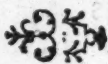
**O**U est la cassette que j'ai demandée ?

DEMETRIUS.

Seigneur , la voilà. Mais daignez m'entendre un instant : ce que j'ai à vous dire est d'une importance....

T I M O N .

Donne toujours : ce sera pour une autrefois . . . . Me persécuteras-tu sans cesse du détail fatigant de mes affaires ? Ce seul mot empoisonne tous mes plaisirs. Je ne veux rien entendre.



## SCENE IX.

DEMETRIUS, *seul.*

**F**ort bien ! il va jouer de son reste.  
Il répand ses libéralités avec autant de  
profusion que si ses coffres étoient  
pleins : toutes ses paroles sont des pro-  
messes , & toutes les promesses sont  
maintenant au-dessus de sa puissance.  
Plus d'argent , plus de terres , tout est  
parti , tout est engagé au-delà même  
de sa valeur. . . . Songeons à partir  
aussi , de peur qu'il ne m'emprunte ,  
& n'engloutisse tout ce que j'ai gagné  
dans sa maison.





## ACTE III.

---

SCENE PREMIERE.

TIMON. DEMETRIUS.

TIMON.



Arlez , Démetrius : D'où vient tout à coup cet orage, qui m'expose aux clameurs de mille créanciers mécontents Je sçavois bien que ma dépense pouvoit avoir anticipé sur mes revenus , mais je ne me croyois pas arriéré jusqu'à ce point. Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plutôt ?

DEMETRIUS.

Eh ! Seigneur , avez - vous jamais voulu m'entendre ? Combien de fois ne vous ai-je pas présenté mes comp-

ACTE III.

59

tes ? ne les avez-vous pas toujours re-jettés , en me disant que ma probité vous en tenoit lieu ? Combien de fois , au risque d'allumer contre moi votre colère , ne vous ai - je pas supplié de modérer votre dépense , & l'excès de vos libéralités ?

T I M O N.

Vous deviez avoir plus de fermeté.

D E M E T R I U S.

J'ai fait , Seigneur , tout ce que j'ai osé. N'y étois - je pas intéressé moi-même ? votre ruine n'entraîne-t-elle pas la mienne ? Donnez - moi les juges les plus rigoureux , & que ma tête réponde de ma conduite. . . . Hélas ! Seigneur , si votre ame magnanime avoit pu disposer de l'Univers , un seul mot vous l'auroit arraché !

T I M O N.

Ciel ! . . . mais il te reste encore de l'argent ?

D E M E T R I U S.

De quoi suffire , au plus , pour deux repas.

T I M O N.

Vends donc au plutôt toutes mes terres.

T I M O N ,  
D E M E T R I U S .

Celles qui vous restent sont saisies ;  
& suffiront à peine pour acquitter vos  
dettes : les autres sont déjà vendu

T I M O N .

Qu'entends-je ?

D E M E T R I U S .

J'ai gémi mille fois , en prévoyant  
ce jour terrible !

T I M O N .

Sèche tes pleurs . . . je connois ta  
probité.

D E M E T R I U S .

Avec quel désespoir ne voyois - je  
pas vos biens en proie à cette foule  
de parasites , & de prétendus amis qui  
vous obsédoient sans cesse ! . . . vou-  
lûtes vous jamais m'entendre?...

T I M O N .

Tais-toi : tu seras bien-tôt convaincu  
que mes bontés pour eux ont été bien  
placées. . . . Essuie tes larmes , dis-je :  
je suis du moins riche en amis ; & je  
puis disposer aussi librement de leur  
fortune , què je dispois de la mienne.

D E M E T R I U S .

Ah ! puissai-je le croire!

# ACTE III.

65

## TIMON.

Tu vas le voir . . . . . Hola quelqu'un . . . \* Allez chez Phæax & chez Cléon ; vous, chez Isander & Elius ; & vous, chez Isidore & Thrasille ; saluez-les de ma part : dites-leur , que Timon se fait gloire d'attendre une preuve de leur amitié , en leur demandant cinquante *Talens* à chacun . . . . . Toi , Démétrius , cours au Sénat ; les services que j'ai rendus à la République me sont garants de sa reconnoissance : dis que Timon a besoin de cinq cens *Talens*.

## DEMETRIUS.

J'y vole . . . . . Mais, Seigneur , daignez m'attendre... Votre anti-chambre est pleine d'importuns créanciers : ne vous exposez point à leur vue.

\* Trois Domestiques paroissent.





---

---

SCENE II.TIMON, *seul.*

**Q**Uoi donc ! cessé-je d'être libre dans mon Palais ? Ces portes , en tout tems ouvertes aux Athéniens , doivent-elles maintenant me garantir de leurs approches ? & mon Portier est-il aujourd'hui mon Geolier ? . . . . Non , banissons cette affreuse pensée : elle insulte trop mes amis.

---

---

## SCENE III.

*Le Théâtre change , & représente le Portique d'Athènes.*

**A**Pemantus s'y promene avec des Sénateurs & des Philosophes , en déclamant avec aigreur contre les vices des hommes de son siècle , & contre le gouvernement d'Athènes.

*Les trois Domestiques de Timon paroissent. . . .*

# ACTE III.

63

CLÉON.

C'est de l'argent, dis-tu, qu'il me demande ?

I. DOMESTIQUE.

Oui, Seigneur. Il est, dit-il, charmé de vous mettre dans le cas de l'obliger.

CLÉON, à part.

Le voilà donc tombé... Ah ! mon ami, que je suis malheureux ! je ne possède pas actuellement un demi-Talent. Mais, grâces au Ciel, voici d'autres Sénateurs qui s'empresseront de suppléer à mon défaut.... Excuse-moi auprès de ton maître... dis-lui, que s'il l'exige, j'engagerai, je vendrai même mes terres pour lui.... Adieu : des devoirs importans m'appellent, je ne puis tarder davantage...\*

I. DOMESTIQUE.

Je n'y suis point trompé. Quel vice peut-on comparer à celui de l'ingratitude ? Mais j'apprends Phæax : accostons-le.

PHÆAX, à part.

C'est un des gens de Timon ? voilà sans doute quelque nouveau présent qui nous vient. J'ai rêvé cette nuit

\* Cléon sort.

TIMON;  
d'un bassin d'argent: ho! c'est cela! . . .  
Comment \* se porte ton illustre & gé-  
néreux maître?

I. DOMESTIQUE.

Fort bien, Seigneur.

PHÆAX.

J'en suis transporté. . . . Qu'as-tu  
donc là sous ton manteau?

I. DOMESTIQUE.

Une cassette vuide, dans laquelle  
mon maître, qui vous regarde comme  
son ami, vous prie de mettre cinquante  
*Talens* dont il a besoin. . . . Il compte  
sur vous.

PHÆAX.

Il compte sur moi? hum. . . . hélas!  
c'est un digne Seigneur. . . . mais quel-  
les dépenses n'a-t-il point faites? J'ai  
cent fois été dîner exprès chez lui pour  
lui en dire mon sentiment: mais c'é-  
roit prêcher un sourd. . . . J'en suis péné-  
tré! . . . . Mon ami, l'argent est rare  
maintenant: tiens, voilà pour toi. . . .  
dis que tu ne m'as point rencontré.

I. DOMESTIQUE, à part.

Ah! dans quel monde vivons-nous?

\* Haut.

APEMANTUS,

A C T E III. 65

APEMANTUS , au Domestique.

Quoi ? viens - tu encore inviter ces  
perfides à quelque nouvelle fête ?

I. DOMESTIQUE.

Non , je venois de la part de Timon ,  
pour emprunter cinquante *Talens* à  
celui-ci , & voilà ce qu'il me donne ,  
pour dire que je ne l'ai pas rencontré.

APEMANTUS , à *Phæax*.

Infâme ! te voilà donc déjà démas-  
qué ? voilà donc cette noblesse dont  
tu te prévaus tant ? . . . . puisse - je te  
voir étouffé sous un monceau d'or ! . . .

P H Æ A X.

Tais-tois , malheureux.

APEMANTUS.

Tu l'es mille fois plus que moi ,  
détestable flatteur ! la bassesse de ton  
cœur suffit pour ton supplice. Un in-  
grat peut-il être heureux ? . . .

Les deux autres Domestiques de Timon  
accostent Ilander , Thrasille & Isidore , qui ,  
sous différens prétextes , s'excusent de ne  
pouvoir lui prêter la somme qu'il demande.  
Elius est le dernier auquel ils s'adressent.

E L I U S.

Quoi ! c'est à moi qu'il a recours ,  
après avoir été refusé par tant de Sé-

*Tome IV.*

F



nateurs cent fois plus opulens que je ne le suis ? Il me regarde donc comme sa dernière ressource ? C'est bien me mépriser ! c'est bien peu me connoître !

III<sup>e</sup> DOMESTIQUE.

Je m'apperçois qu'il vous connoissoit mal.

E L I U S.

Le premier présent qu'il a fait, a passé dans mes mains ; & je le garde pour me souvenir de lui. Je suis fâché de ne pouvoir le secourir : mais mon pere, en mourant, m'a fait jurér de ne jamais prêter d'argent. C'est un serment que je dois garder... Adieu.

SCENE IV.

MELISSE. CHLOÉ.

MELISSE.

**Q**ui dans le monde auroit cru Timon si près de sa ruine ? Et quel bruit cette nouvelle ne fera-t-elle pas dans Athènes !

C H L O É.

Se peut-il qu'elle soit vraie?

M E L I S S E.

Aussi certaine que la mort. Tous ses biens sont dissipés, son crédit est perdu, ses pâles créanciers l'assiègent de toutes parts : c'est de mon pere que je le tiens, je n'en sçaurois douter, & je dois songer à moi.

U N P A G E.

Madame, un Gentilhomme demande à entrer.

M E L I S S E.

Chloé, voyez qui c'est. . . Si c'étoit Timon, ou quelqu'un de sa part, je ne suis point visible, je suis malade \* . . . La misere est contagieuse, empêchons qu'elle ne m'approche. . . Ah! si mon Alcibiade étoit rappelé, je le reverrois riche, & sans doute il m'aideroit encore!

C H L O É *rentre.*

Madame, celui qui vous demande est déguisé; je ne puis le reconnoître.

\* Chloé fort.

---

---

SCENE V.

MELISSE. CHLOÉ.  
ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *se découvrant.*

**E**N est-il de même de ma chère Mélisse ?

MELISSE.

Que vois - je ? Alcibiade ! mon Héros ! Le ciel , enfin , exauce donc mes vœux ? Ah ! le retour du soleil , après six mois d'obscurité , n'inspire pas tant de joie aux tristes Habitans du Nord que ta présence en répand dans mon ame.

ALCIBIADE.

Que puis - je regretter encore ? ne retrouvé - je pas dans ces bras , ma joie , ma vie , mon sang , ma liberté ? Le plaisir d'un Héros vainqueur , celui d'un captif échappé de sa chaîne , est-il comparable à celui que je goûte maintenant ? , , ,

ACTE III.

69

MELISSE.

Que tes conquêtes ont flatté mon  
ame ! La Victoire te couronnoit, je  
triomphois pour toi ! Mes larmes, mes  
craintes , mes soupirs & mes vœux  
pendant le jour , mes songes pendant  
la nuit , tout étoit pour mon amant :  
je partageois ses périls, sa gloire & ses  
travaux !

ALCIBIADE.

Adorable Mélisse ! mon ame est trop  
foible pour supporter tant de félicités.  
Si tu veux que je vive, arrête-la sur tes  
lèvres charmantes. . . . Imbécilles mor-  
tels ! vous cherchez en vain le vrai  
bonheur, Alcibiade l'a trouvé !

MELISSE.

. . . . Ah ! si mon pere ne m'avoit  
retenue . . . . je succombois aux tour-  
mens de l'absence. . . .

ALCIBIADE.

C'est donc à lui qu'Athènes doit mes  
victoires... Dieux ! si je t'avois possédée,  
aurois-je songé à combattre pour cette  
Ville ingrate ? Heureux, & satisfait de  
ma conquête , mon cœur en eût-il pu  
désirer d'autres ? . . .



TIMON,  
MÉLISSE.

Tous mes vœux sont remplis, si le Sénat ne nous sépare plus.

ALCIBIADE.

C'est à moi qu'il doit son nouvel être, & sa puissance. L'amour seul, & l'espoir de mon rappel, ont animé mon bras : c'est par eux que je suis vainqueur. . . . Si le Sénat osoit nous séparer, s'il osoit le tenter, (mon armée subsiste encore, Madame) ce même bras qui le créa, sçaura l'anéantir ! Mais qui nous empêche d'assurer, dès-à-présent, notre bonheur ? N'avons-nous pas assez long-tems souffert ? & si vous aimez comme moi, pouvez-vous balancer encore ?

MÉLISSE.

Alcibiade, arrête : songe que tu risques de me déplaire ; & que la vie ne m'est pas si chère que ma vertu. Mais sois certain, que nul autre que toi ne possèdera jamais le cœur de ta Mélisse. Oui, je le jure à tes yeux, dût la fortune te trahir encore, le plus puissant des Rois tenteroit en vain de me rendre infidelle à mon amant.

ACTE III.  
ALCIBIADE.

71

Et je jure , à mon tour , de ne vivre  
que pour Melisse ; de ne jamais com-  
battre , de ne jamais vaincre que pour  
elle , & pour mettre à ses pieds les  
fruits de mes victoires !

CHLOË.

Madame , votre pere va paroître.

MELISSE.

Sortons , Seigneur : la haine de mon  
pere n'est pas éteinte. Il vous impute  
encore notre rupture avec les Lacédé-  
moniens , & sa défaite dans la Sicile.  
Evitez sa présence.

ALCIBIADE.

Fût-il mon plus grand ennemi , il  
vous a donné l'être , je lui pardonne  
tout.



## SCENE VI.

## TIMON &amp; ses Domestiques.

**I**L est outré de l'ingratitude de ses amis. Demetrius vient augmenter sa douleur, en lui apprenant que le Sénat n'a pas été plus généreux. Plusieurs créanciers forcent la porte, & entrent avec leurs *Mémoires* à la main. Timon, déchiré par ce spectacle, ne sçait où se cacher. Il implore en vain l'assistance de ses amis, que le hazard amène les uns après les autres sur le Théâtre : chacun d'eux s'excuse en le fuyant. Cette Scene est vive, tumultueuse, & consiste plus en action qu'en discours. Réduit enfin au dernier désespoir, Timon ordonne à Demetrius de retourner chez tous ses amis, de leur dire que sa fortune est toujours dans le même état ; qu'il n'a voulu que les éprouver ; & qu'il les attend à dîner pour le jour même. . . .

TIMON, *seul.*

J'ai du moins une consolation dans mon malheur, & une ressource qui ne peut me manquer : tant que Melisse m'aimera, puis-je être infortuné ? Elle est riche ; & le Soleil cessera plutôt d'être brillant, qu'elle d'être tendre

&c

ACTE III. 73

& généreuse. . . . Eh bien , Mélisse ,  
est-elle visible ?

UN DOMESTIQUE.

Oui , Seigneur , mais non pas pour  
vus.

TIMON.

Que dis-tu, traître ? . . . tiens\* , voilà  
pour t'apprendre à lui imputer une  
pareille réponse. . . .

LE DOMESTIQUE.

Hélas ! Seigneur , je dis pourtant la  
vérité. Je ne l'avois pas voulu croire  
de la bouche de Chloé : Mélisse est  
venue me la confirmer elle-même. . . .

TIMON.

O Ciel ! c'est maintenant que Ti-  
mon est perdu . . . ô Terre ! hâte-toi  
d'engloutir le plus malheureux des  
mortels.

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, je crois l'appercevoir. . . .  
elle va passer. . .

\* Il le frappe.





---

 S C E N E V I I .
 

---

TIMON. MELISSE *paroît d'un  
côté du Théâtre, & EVAN-  
DRA de l'autre.*

T I M O N .

O , Ma chere Melisse ! ...

M E L I S S E , *à part.*

C'est lui - même ? .... la fâcheuse  
rencontre !

T I M O N .

Craignez - vous de me regarder ?  
méprisez-vous maintenant Timon ? ...  
Grands Dieux ! m'auroit-on dit la vé-  
rité ?

M E L I S S E .

Seigneur... j'étois occupée... je le  
suis encore. ... je dois obéir à mon  
pere... & je cours le rejoindre...

T I M O N .

Est-ce Melisse que j'entends ? cette  
Melisse, qui protestoit d'aimer toujours  
Timon , dût-il être réduit au comble  
du malheur ?

ACTE III.  
MELISSE.

75

Ne m'imputez rien... mon sort ne dépend pas de moi \* ...

---

SCENE VIII.  
TIMON. EVANDRA.

TIMON , *sans voir Evandra.*

**Q**ue ne suis - je au centre de la terre ! & que mon nom n'est-il effacé de la mémoire des odieux mortels ! . . . Je sens que je m'égare... mes sens sont confondus . . . . tant mieux , c'est un bonheur pour moi. Mais, ô ciel ! Evandra ? Ah ! quel nouveau supplice ! . . . puis-je encore, en la voyant , me plaindre des ingrats ?

E V A N D R A .

O Timon ! j'ai tout vu , tout entendu , j'ai senti tous tes maux ! j'avois juré de ne te voir jamais : mais tu es malheureux , & j'oublie mon serment ..

\* Elle sort.

T I M O N ;

T I M O N .

N'honore point de tes regards un perfide qui s'en est rendu trop indigne.

E V A N D R A .

Dès le premier instant qu'ils t'enviagerent, toi seul eus droit de les fixer ; absent, même infidèle , ils ne voyoient que toi : pourrois - je aujourd'hui leur interdire ta vue ?

T I M O N .

Peux - tu donc oublier que Timon est misérable ? Tes yeux peuvent - ils tomber sans répugnance sur un malheureux , dont l'infortune est au-dessus de la constance humaine ?

E V A N D R A .

Quoiqu'Athénienne , Evandra ne se flatta jamais ; ne la confonds point avec tes lâches adulateurs : elle vient partager tes maux.

T I M O N .

Hélas ! ils sont trop grands : tu les augmenterois encore. . . . Détestables Athéniens ! Ville perfide ! puissent tous les fléaux destinés pour la ruine des

humains tomber à la fois dans tes murs....\*

E V A N D R A.

Console-toi , cher Timon , je connois tes besoins : je sçais que tes barbares créanciers t'assiègent de toutes parts , & que le Sénat t'abandonne. J'apporte à tes pieds tous les biens que j'ai reçus de toi : ils sont immenses , reprends-les , fors d'esclavage , & que ton opulence soit le supplice des ingrats qui t'ont abandonné.

T I M O N.

O générosité qui me pénètre & me confond !... Hélas ! n'avois-tu pas déjà trop fait pour moi ? & quelle en fut ma reconnoissance ?... Fuis , fuis , chere Evandra ; la fureur & le desespoir occupent trop mon cœur : crains-en les funestes accès... O Dieux , écrasez-moi ! ô Terre , ouvre-moi ton sein !

E V A N D R A.

Ah ! cher amant !.... Epargne un

---

\* Les imprécations de Timon sont plus détaillées : mais leur indécence égale leur énergie.



T I M O N ,

T I M O N .

N'honore point de tes regards un perfide qui s'en est rendu trop indigne.

E V A N D R A .

Dès le premier instant qu'ils t'enviagerent, toi seul eus droit de les fixer ; absent, même infidèle , ils ne voyoient que toi : pourrois - je aujourd'hui leur interdire ta vue ?

T I M O N .

Peux - tu donc oublier que Timon est misérable ? Tes yeux peuvent - ils tomber sans répugnance sur un malheureux , dont l'infortune est au-dessus de la constance humaine ?

E V A N D R A .

Quoiqu'Athénienne , Evandra ne se flatta jamais ; ne la confonds point avec tes lâches adulateurs : elle vient partager tes maux.

T I M O N .

Hélas ! ils sont trop grands : tu les augmenterois encore. . . . Détestables Athéniens ! Ville perfide ! puissent tous les fléaux destinés pour la ruine des

A C T E I I I. 77

humains tomber à la fois dans tes murs. . . . \*

E V A N D R A.

Console-toi , cher Timon , je connois tes besoins : je sçais que tes barbares créanciers t'assiégent de toutes parts , & que le Sénat t'abandonne. J'apporte à tes pieds tous les biens que j'ai reçus de toi : ils sont immenses , reprends-les , fors d'esclavage , & que ton opulence soit le supplice des ingrats qui t'ont abandonné.

T I M O N.

O générosité qui me pénètre & me confond ! . . . Hélas ! n'avois-tu pas déjà trop fait pour moi ? & quelle en fut ma reconnoissance ? . . . Fuis , fuis , chere Evandra ; la fureur & le desespoir occupent trop mon cœur : crains-en les funestes accès. . . O Dieux , écrasez-moi ! ô Terre , ouvre-moi ton sein !

E V A N D R A.

Ah ! cher amant ! . . . . Epargne un

---

\* Les imprécations de Timon sont plus détaillées : mais leur indécence égale leur énergie.

cœur déjà trop déchiré. Mes biens suffisent pour te tirer d'oppression. Fuyons avec le reste ; ou laissons - le plutôt à ces Vautours impitoyables ; & cherchons un asyle où tous mes vœux seront comblés , si j'y vis avec toi.

T I M O N .

Non, je ne puis désormais te mériter... Je t'ai trop outragée! ...

E V A N D R A .

Non, pardonne-toi toi-même : c'est l'unique loi que mon amour t'impose.

T I M O N .

Le puis-je, juste Ciel?... Ah\* ! pourrais - je tout devoir à celle que j'ai pu trahir?...

E V A N D R A .

Rentre : va te calmer , je t'en supplie. Mon seul regret, est que mes biens viennent de toi : plutôt aux Dieux qu'il n'en fût pas ainsi ! je t'eusse encore mieux prouvé l'excès de ma tendresse.

T I M O N .

Quoi , tu partagerois mon infortune?... Non\*\*, je serois trop criminel...

\* A part.

\*\* A part.

ACTE III. 79

De grace \*, laisse-moi pour un instant.  
J'ai une dernière fête à donner à mes  
flatteurs : elle sera digne d'eux. Tu me  
reverras bientôt.

E V A N D R A.

Ciel , veille sur Timon.

\* Haut.

---

SCENE IX.

PHÆAX. CLEON. ISAN-  
DER. ISIDORE.  
THRASILLE. ELIUS.

P H Æ A X.

**J**E crois fermement qu'il n'a voulu  
que nous éprouver.

C L É O N.

J'en suis presque sûr. Son Intendant  
m'a dit , que la fortune de son Maître  
ne fut jamais plus affermie.

I S A N D E R , *à part.*

J'en doute un peu. . . . N'importe ,  
profitons du présent.

G iv



Je suis fâché qu'il m'ait pris au dépourvu.

ISANDER.

Et moi de même.

## SCENE X.

TIMON. *Les mêmes Acteurs.*

TIMON.

**M**Es chers amis, je vous revois avec plaisir . . . Allons, qu'on serve le dîner.

Ils s'empressent tous de s'excuser, & de faire des offres de service à Timon, qui feint d'y être sensible. On dresse la table, dont tous les plats sont couverts. Dès que les Sénateurs sont placés, Timon fait cette prière :

*Dieux immortels, si vous voulez être applaudis de vos bienfaits, prenez ce soin vous-mêmes : l'homme est trop ingrat pour les sentir. Ménagez vos dons envers les mortels, si vous ne voulez bientôt en être méprisés ; & gar-*

*dez-vous d'attendre rien de leur reconnaissance. Faites , parmi ces Tygres , que le repas soit toujours plus estimé que celui qui le donne. Que dans une assemblée de vingt personnes , il se trouve toujours plus de dix-neuf fripons , & que leurs femmes soient dignes d'eux\* ! que ta juste colère , ô Ciel ! envelope & confonde à la fois les Sénateurs & le Peuple d'Athènes ! & quant à ceux qui sont ici présents , ne les épargne qu'autant qu'ils furent mes amis ; & remplis toujours leurs vœux , comme Timon va satisfaire leur appetit !*

---

\* Let no assembly of twenty be without a Score of villains. If there twelve Women , Let a dozen of'em be Wh. . . . As they are.

Quel autre tour pouvois-je donner à cette saillie plus que cynique , ainsi qu'au reste de cette priere ? Timon découvre les plats , qui se trouvent vuides : il les leur jette à la tête , & les poursuit en les accablant d'injures.





## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

*La Scène est hors des murs  
d'Athènes.*

TIMON, *seul.*



Ette Scène, qui contient les ma-  
lédictionz que Timon lance sur  
Athènes en sortant de cette Ville,  
n'est qu'une amplification de la  
prière qu'il a faite aux Dieux  
dans la dernière Scène.



## S C E N E I I.

*Le Théâtre représente le Sénat  
d'Athènes , devant lequel  
paroît Alcibiade.*

N I C I A S.

C O M M E N T Alcibiade ose-t-il paroître en ces lieux ? Ignore-t-il sa sentence ? Qui donc l'a rappelé ?

A L C I B I A D E.

Je sçais que je suis encore banni ; & ce que je hazarde vous prouve mon estime , autant que ma confiance. Mais ce n'est pas pour moi , que je paroïs ici en Suppliant : j'abandonne ma cause à votre générosité , & mon rappel à votre justice. C'est pour un de mes plus braves Officiers que je viens implorer votre clémence : c'est pour Thraûbule , que la chaleur involontaire d'un premier mouvement vient de soumettre à la rigueur des Loix.

N I C I A S.

Il est coupable , il a tué un citoyen.



TIMON,  
ALCIBIADE.

J'ai trouvé l'Aréopage inflexible :  
cependant je répons de la vertu de  
Thrasibule , ainsi que de son courage.  
Il ne seroit point criminel , s'il n'avoit  
eu son honneur à venger.

P H Æ A X.

Vous cherchez à colorer son crime.

N I C I A S.

Comme si la valeur pouvoit jamais  
excuser l'homicide !

E L I U S.

Cette valeur est odieuse. Le vrai  
courage est de sçavoir souffrir.

I S A N D E R.

D'être soumis, de respecter les Loix,

I S I D O R E.

Si les injures sont un mal , la ven-  
geance & la mort qu'elle opère en  
sont un plus grand encore.

A L C I B I A D E.

Qu'entens - je ? . . . Si le courage  
consiste uniquement dans la patience ,  
qu'allons - nous chercher dans les com-  
bats ? pourquoi n'imitons - nous point  
les femmes ? s'il ne s'agit que de souf-  
frir, le plus lâche des animaux sera donc

ACTE IV. 85

préférable au Lion? & l'esclave chargé de chaîne , plus estimé que son maître?

N I C I A S.

L'Eloquence tente en vain de pallier un forfait avéré.

A L C I B I A D E.

L'homme est donc insensée de s'exposer dans les batailles? Il feroit mieux, sur ce principe , d'essuyer les menaces de ses ennemis , & d'attendre ses coups. . . . Ah ! Seigneurs , laissons ce vain propos; & daignez être favorables à ma demande

N I C I A S.

C'est être cruel , que d'adoucir les Loix.

A L C I B I A D E.

Et c'est être tyran que de les exercer à la rigueur. L'homicide est sans doute le plus grand des crimes ; mais l'honneur offensé le rend excusable.

P H Æ A X.

L'honneur ! . . . Celui de la Patrie a seul le droit d'armer nos mains.

A L C I B I A D E.

Quiconque néglige sa propre gloire ,

est rarement sensible à celle de son Pays... Mais, Seigneurs, qui de vous se croît assez dépouillé de passions pour juger Thrasibule ? qui de vous n'auroit pas commis le même crime. . . . Si \* vous aviez eu son courage ?

C L É O N.

Vous nous pressez en vain.

A L C I B I A D E.

Si la pitié vous trouve sourds, jetez les yeux sur ce coupable; connoissez-le, connoissez ses exploits. Ce qu'il fit à Byfance, & à Lacédémone, a du moins mérité sa grace.

N I C I A S.

Il fut payé pour nous servir; s'il ne l'eût pas fait, nous l'en aurions puni.

A L C I B I A D E.

Quoi, Seigneurs, la solde d'un guerrier est donc l'unique récompense de ses travaux, de ses veilles & de ses souffrances ? c'est ainsi que vous prétendez payer ses blessures, & la perte de son sang ?

I S A N D E R.

C'est trop insister sur un pareil sujet. Il doit périr.

\* A part.

ACTE IV.  
ALCIBIADE.

87

Si vous perdez un citoyen , il a tué cent ennemis.

E L I U S.

Son caractère est assez connu : c'est un furieux , fameux par ses querelles , & qui ressemble à d'autres qu'on pourroit nommer. En un mot, il est coupable , & les Loix le condamnent.

ALCIBIADE.

Il périroit , en combattant pour vous. . . . Mais si ses services ne sont ici d'aucun poids , daignez, Seigneurs , joindre les miens à ceux qu'il vous a rendus. Si vous aimez le repos & la paix , chérissez du moins ceux qui vous les procurent.

P H Æ A X.

Vous êtes trop hardi ; son arrêt est porté : n'en parlons plus.

ALCIBIADE.

Trop hardi, dites-vous ? . . . Seigneur, sçavez - vous qui je suis ? L'auriez-vous oublié ?

I S A N D E R.

Sçavez-vous où vous êtes ? . . .



TIMON;  
ALCIBIADE.

O ciel ! suis - je donc fait pour demander si long - tems une grace de cette espèce , & pour éprouver un refus ? ai - je essuyé tant de blessures ? ...

PHÆAX.

Insolent ! crains de nous irriter , crains que nous n'ayons pas oublié tes débauches & tes prophétations ?

ALCIBIADE.

Tu m'oses traiter d'insolent ? crains toi - même ; crains , dis - je , de trop compter sur ma vertu ! ... je suis déjà trop indigné de voir un homme tel que toi , dans cet auguste corps , abuser lâchement d'un pouvoir trop au-dessus de lui pour en connoître les bornes \* ... Mais tes collègues t'apprendront , que sans moi , nul de vous ne seroit ici maintenant.

PHÆAX.

Sans toi , téméraire ?

ALCIBIADE.

Oui , sans moi , lâche ; apprends , puisqu'on m'y force , tout ce que j'ai fait pour des ingrats... Qui de vous , ou

\* Je supprime quelques longueurs.

de

A C T E I V. 89

de moi, détacha Tissaphernes du parti des Lacédémoniens, & sauva votre Ville d'une ruine entiere ? Qui arrêta les cent cinquante galères parties de Phœnicie pour vous accabler ? Quel autre engagea le même Tissaphernes à exiger que le Gouvernement d'Athènes fût ôté au Peuple , pour le remettre dans vos mains ? Par quels ordres Pisander vint - il créer ce Sénat ? Qui lui donna des troupes pour établir & cimenter votre puissance ? . . . Quelqu'un osera t-il disputer ces bienfaits à Alcibiade, ou niera - t - il qu'un exil odieux n'en ait pas été la récompense ? . . .

N I C I A S.

Seigneurs , ordonnez qu'il se taise.  
Est - ce ainsi qu'on doit nous braver ?

A L C I B I A D E.

Non , je prétends parler , & vous pouvez ensuite ordonner de mon sort.. Vous souvient - il de la révolte de votre armée dans l'Isle de Samos ? Qui de vous, exilé comme moi , & pressé d'en accepter le commandement pour punir une patrie ingrate , eût sacrifié sa vengeance au plaisir de vous pardon-

*Tome IV.*

H

T I M O N ,  
ner ? Qui vous a conservé l'Ionie & les  
Villes de l'Hélespont ? Quels autres  
qu'Alcibiade , & ce même Thrasibule ,  
dont vous voulez la mort , sauverent  
alors Athènes pour la seconde fois ?

P H Æ A X.

Il est honteux à nous de supporter  
tant d'audace.

A L C I B I A D E.

Il est plus honteux à vous d'être in-  
grats ! Je ne vous parle point de mes  
victoires d'Abydos & de Cizique , non  
plus que de mes conquêtes , qui vous  
ont rendu si puissans , ni des périls que  
j'ai courus, tandis que tranquilles dans  
Athènes , vous ne songiez qu'à faire  
valoir votre argent à gros intérêts. . . .  
Je n'en ai que trop dit, pour vous faire  
rougir d'avoir pu me refuser la grace  
que je demande en faveur de Thra-  
sibule.

P H Æ A X.

Il périra , te dis-je , & tu mériterois  
le même sort ; mais nous nous conten-  
tons de t'exiler de nouveau. . . . Si dans  
deux heures tu parois dans ces murs ,  
crains pour ta tête. . . . Seigneurs ,

# ACTE IV.

91

est - ce là votre avis ?

LES SÉNATEURS.

Nous y consentons tous.

ALCIBIADE.

Vous y consentez tous ? c'est , à la fois , vous faire tous connoître ! . . . . Vous me bannissez donc ? Ah ! bannissez plutôt d'Athènes vos injustices , vos exactions & l'intérêt particulier, pere de tous vos crimes... Lâche & timide esprit républicain , ce sont - là de tes fruits ! Le plus fameux tyran rougiroit d'une telle injustice. . . . Tel est donc mon salaire ? J'ai perdu tous mes biens , en vous servant ; & j'emporte avec moi tous ceux que j'ai acquis ; mes blessures. Guerriers, empressez-vous à vous sacrifier pour de tels maîtres ! . . . . Adieu ; mon sort n'est point à plaindre, puisque je vais vivre loin de vous : ce n'est pas un malheur pour quiconque a quelques vertus. Votre arrêt manquoit à ma gloire.



H ij



## SCENE III.

*Le Théâtre représente une Forêt.*

TIMON, *une bêche à la main.*

**P**ere de la nature , Soleil ! attire à  
roi les humides exhalaisons des lieux  
les plus marécageux , infectes - en les  
airs , & fais - les tomber sur Athènes.  
Purge le monde de flatteurs , & com-  
mence par elle! . . . Et toi , Mere com-  
mune des humains, ô Terre! ne te rends  
point rebelle à mes travaux , ne ferme  
pas ton sein à mes besoins ; je n'y  
cherche que des racines. . . . Mais que  
vois-je ? de l'or ! . . . O Timon , tu n'as  
plus rien perdu ! . . . Non , métal en-  
chanteur ; non, funeste poison des ver-  
tus , tu m'as rendu trop malheureux  
pour me tenter encore. Reste caché ,  
pour jamais , aux regards des avides  
mortels ! . . . Mais attends. . . . Qu'A-  
thènes sçache pourtant que Timon ne  
fut jamais plus opulent. . . . Quelqu'un

vient? chargeons - le d'en instruire le Sénat.

SCENE IV.

TIMON. EVANDRA,  
*dans le lointain.*

EVANDRA.

**H**Élas! chercherai - je encore long-  
tems celui sans qui je ne puis vivre? . .  
Perfides Athéniens! se peut-il que pas  
un de vous n'ait daigné le secourir  
dans son malheur? . . . Mais cette bê-  
che m'annonce que cet endroit est ha-  
bité. . . . Informons - nous. . . .

TIMON.

Qui est là?

EVANDRA, *sans le connoître*

Ah! daignez m'épargner! . . . . Je  
cherchois l'infortuné Timon. Ne l'au-  
riez-vous point vu?

TIMON.

Tu portes une figure humaine, &  
tu oses l'aborder? Ignores - tu qu'il  
déteste & maudit ta race criminelle?

T I M O N ,  
E V A N D R A .

Quels sons ? . . . C'est lui , Grands Dieux ! . . . Ah ! cher Timon , peux-tu me méconnoître ?

T I M O N .

Tu marches sur deux pieds ; ta tête regarde les Cieux : J'abhorre ceux de ton espèce , de tous les animaux ce sont les plus perfides . . . Fuis , laisse-moi .

E V A N D R A .

Quel désordre dans son esprit ? . . . .  
Triste effet du malheur ! . . . Quoi , ton Evandra même est étrangère à tes yeux ?

T I M O N .

Non , je me rappelle trop combien j'ai été injuste envers elle ! . . . Ah ! c'est augmenter mes maux , que de les partager . . . Va-t'en , va-t'en de grace .

E V A N D R A .

Tu veux donc que j'expire à tes pieds ? Peux-tu soupçonner ma douleur , & l'innocence de mes motifs ? . . . Ah ! Timon , en quel état te vois-je ? Pourquoi ce vil habillement ? pourquoi cette bêche ?

T I M O N .

Pour fouir la terre , & gagner mon dîner .

ACTE IV.  
EVANDRA.

95

J'ai converti tous mes biens en argent & en bijoux : les voilà ; tu peux en disposer.

TIMON.

J'y renonce. On me flatteroit encore.

EVANDRA.

Ecarte ces idées sinistres. C'est trop long - tems laisser tes ennemis triompher de ton accablement. Retournons dans Athènes : viens-y jouir d'une fortune que je ne dois qu'à toi.

TIMON.

Cette bêche est plus précieuse à mes yeux que l'empire de l'Univers ; & ce n'est pas m'aimer , que de vouloir me la ravir ... Va - t'en , te dis-je : c'est en vain que tu veux me tenter.

EVANDRA.

Ah ! cruel, la mort seule me séparera de toi.

TIMON.

Tu vois quelle est ma vie : je ne la changerai jamais. Que ferois - tu dans ces déserts ?



T I M O N ,  
E V A N D R A .

Je vivrois avec toi : pourrois - je  
n'être pas heureuse ?

T I M O N .

Cela n'est pas possible.

E V A N D R A .

Barbare ! je te sacrifie ma fortune ,  
& tu m'envies la douceur de partager  
tes peines ? . . .

T I M O N .

Ouvre les yeux , chere Evandra :  
une vie aussi dure , aussi pénible , aussi  
sauvage enfin , est-elle faite pour toi ?

E V A N D R A .

Oui , tu me tiendras lieu de tout.

T I M O N .

Quoi ! Timon malheureux , Timon  
rendu féroce , & victime du désespoir ,  
est encore à tes yeux le même homme ?

E V A N D R A .

Il n'en est que plus cher à mon cœur.

T I M O N .

Je te croyois heureuse : tu veux  
donc m'arracher la seule consolation  
qui me restât ? . . . Dieux ! pourrois-je  
te voir exposée à la faim , à la soif ,  
aux intempéries de l'air ? . . . Non ,  
non ,

A C T E I V. 97

non , tu périrois : j'en ferois la cause ;  
je n'y pourrois survivre. . . . Encore un  
coup , va-t-en.

E V A N D R A.

Où ? à la mort ? j'y cours.

T I M O N.

N'ai je pas rompu tout commerce  
avec les mortels ?

E V A N D R A.

Ton Evandra t'en dit autant , & n'en  
excepte que Timon.

T I M O N.

Tu veux donc être aussi malheureuse  
que lui ?

E V A N D R A.

C'est à genoux que je t'en prie ! . . .  
ne me refuse point , ou je vais mourir à  
tes yeux. . . .

T I M O N.

Leve-toi , divine Evandra ! tu me  
forces d'avouer , que l'Univers n'est  
point sans vertu : j'en ai trouvé dans  
une femme ! . . . qu'un autre en trouve  
autant. Viens , chere compagne de ma  
misere , viens voir toutes les richesses  
dont le hazard m'a rendu maître , &  
que je prétends cacher aux yeux des  
hommes.

*Tome IV.*

I

T I M O N ,  
E V A N D R A .

Eh bien, joins-y mon or, & mes bijoux.

T I M O N .

Tu as raison, chere Evandra.....  
tiens, regarde? En faut-il plus pour  
faire condamner l'innocent, pour justi-  
fier le coupable, pour annoblir le ro-  
turier, rajeunir le vieillard, faire un  
Héros d'un lâche, & des Dieux sur la  
terre? ... \*

E V A N D R A .

Qu'il rentre au sein qui le créa : c'est  
prévenir les maux dont on le rendroit  
l'instrument. ...

T I M O N .

Travaillons maintenant à chercher  
notre nourriture. .... \*\* Hélas ! mon  
corps accablé succombe à la fatigue, &  
mes mains, peu faites au travail, en sont  
déjà écorchées.

E V A N D R A .

Viens te reposer, cher ami.....  
viens, pose ici ta tête. .... quand tu

\* Je retranche le surplus, qui n'est que pure  
déclamation.

\* Il bêche.

A C T E I V. 99

feras rafraîchi , j'apperçois des fruits  
que j'irai te cueillir. . .

T I M O N.

Ciel ! quel nouveau fléau ? un hom-  
me ? Evandra , fuis au fond de ma ca-  
verne . . .

---

S C E N E V.

TIMON. A P E M A N T U S

A P E M A N T U S.

**A**Mi, j'étois curieux de te voir. On  
prétend que tu me copies ?

T I M O N.

Si tu avois un chien , je choisirois  
mieux mon original.

A P E M A N T U S.

Tu te donnes pour Philosophe , mon  
pauvre ami ? pure affectation , à l'om-  
bre de laquelle tu prétends cacher le  
désespoir qu'excite en toi la perte de ta  
fortune ! Que fais-tu dans ces lieux ?  
à quoi sert cette bêche ? pourquoi ces  
vêtemens d'esclave , & cet air farou-  
che , tandis que tes flatteurs portent en-



core les plus riches habits , nagent dans les délices , & sçavent à peine si Timon exista jamais ? Va , va , quitte ces lieux peu faits pour un homme aussi foible que toi ; cesse de les profaner par un maintien cynique trop ridicule pour m'en imposer. Crois-moi , retourne à Athènes : deviens flatteur à ton tour ; & retrouve la fortune , en apprenant le même métier qui te l'a fait perdre. Rends tes genoux & ton dos souples ; encense les veaux d'or ; ose louer leurs foiblesses , & justifier leurs vices : tu ne peux manquer de parvenir.

T I M O N .

Prends-tu plaisir à t'écouter toi-même ?

A P E M A N T U S .

Non : mais tu devrois m'entendre.

T I M O N .

Tu m'ennuies , & je te méprise.

A P E M A N T U S .

Epargne-moi du moins , en copiant mon caractère.

T I M O N .

Si j'étois ta copie , je sçais à quoi l'original seroit bon.

ACTE IV. 101  
A P E M A N T U S.

A quoi ?

T I M O N.

A pendre.

A P E M A N T U S.

Je croyois ne trouver en toi qu'un désespéré , je vois un fou parfait. Quoi ! tu es encore vain ? eh bien , tu n'es pas sans ressource : cherche , appelle quelques-unes de ces misérables créatures , qui semblent ne vivre encore sur la terre qu'en dépit du Ciel irrité. Dis-leur de te louer , tu trouveras bientôt . . . .

T I M O N.

Que tu n'es qu'un bavard.

A P E M A N T U S.

Ne te fâche point. Je ne t'ai jamais tant aimé . . .

T I M O N.

Je te hais d'autant plus.

A P E M A N T U S.

Eh ! quel est donc mon crime ?

T I M O N.

D'être assez imprudent pour flatter un misérable.

A P E M A N T U S.

Est-ce te flatter , de convenir de ton malheur ?

TIMON,  
TIMON.

Pourquoi donc viens-tu me chercher ?

APEMANTUS.

Pour t'insulter peut-être.

TIMON.

C'est le métier d'un lâche, ou d'un insensé. . . . choisis.

APEMANTUS.

Si l'état où je te vois n'avoit d'autre motif que celui d'humilier ton orgueil, je pourrois t'applaudir : mais c'est malgré toi, c'est l'indigence qui te force à prendre le masque de la vertu. Avec quelques richesses, je te reverrois bientôt Courtisan.

TIMON.

Tu mens, Esclave : c'est après ton rôle, le dernier que je voudrois jouer.

APEMANTUS.

. . . Mais étant misérable, tu devrois souhaiter la mort.

TIMON.

Tu me le crois donc bien plus que toi ?

APEMANTUS.

Que moi ? ma pauvreté me plaît.

A C T E I V.  
T I M O N.

103

Tu mens encore : tu serois moins caustique , & d'une humeur plus supportable. Mais le poids de ta misere t'accable moins qu'un autre , parce que tu es accoutumé à le porter. Né dans la fange , élevé durement , tu suças l'indigence avec le lait , & le mal-être t'est naturel. Si mon pere t'eût donné le jour , si l'abondance & la mollesse avoient pris soin de ton enfance , les fautes de ta jeunesse auroient peut-être surpassé les miennes : tu n'aurois pas connu cette morale austère ( presque toujours dictée par le besoin ) & ton penchant t'eût entraîné dans les mêmes erreurs.

A P E M A N T U S.

Tu te trompes : j'aurois été ce que je suis.

T I M O N.

Pauvre Esclave ! apprends à te connoître. Conçois enfin que ta prétendue force n'est que le fruit de ta rustique éducation. Mais moi , qui croyois l'Univers soumis à mes caprices , & dont les moindres mouvemens régloient les yeux , la langue & le cœur de tous ceux



qui m'approchoient ; moi qui fus toujours entouré de plus de serviteurs que je n'avois d'ordres à donner ; moi , dis-je , qui n'avois jamais souhaité sans voir mon desir accompli ! crois-tu que le coup de foudre qui me jette tout à coup dans la boue me soit aussi aisé à supporter , qu'il t'est facile de paroître content d'un sort que tu n'as jamais éprouvé meilleur ? tu naquis dans la pauvreté : ta patience est un effet de l'habitude. Pourquoi donc t'avise-tu de haïr les hommes ? que t'ont-ils fait ? t'ont-ils jamais flatté ? ... Ta haine est donc injuste , & ne devrait tomber que sur celui qui t'a donné l'être.

A P E M A N T U S.

Superbe imbécille , tu ne connus jamais que les extrêmes. Pendant ta prospérité , tu voulois conquérir le cœur de tous les hommes ; dans ton malheur , tu les détestes tous.

T I M O N.

Cesse de m'irriter , finis , laisse-moi\*...

---

\* La Scène finit par des invectives grossières , qui n'auroient rien de piquant en François.

A C T E I V. 105

Enfin m'en voilà délivré ! la colère me  
fera mourir , si je vois encore des hom-  
mes. . . . Reviens , Evandra : ta douceur  
& ta bonté ne me font point suspectes :  
toi seule peux me consoler.

---

S C E N E V I.

TIMON. EVANDRA.

T I M O N.

**D**Es racines , & de l'eau , compo-  
sont notre repas . . . chère Evandra , ce-  
la peut-il flatter ton goût ?

E V A N D R A.

Oui , si je mange avec toi : oui , si je  
te vois plus tranquille. . . . . cela seul  
manque à ma félicité.

T I M O N , *après avoir mangé.*

Allons maintenant nous désaltérer à  
cette fontaine , & nous reposer un mo-  
ment.



---

---

SCENE VII.

**L**E Poëte, le Peintre & le Musicien, qui ont appris que Timon a trouvé un trésor, viennent avec empressement pour lui faire la cour, & font exécuter une symphonie champêtre. Timon arrive avec Evandra, & les chasse à coups de pierres.

---

---

SCENE VIII.

TIMON. EVANDRA.

TIMON.

**Q**ue je suis excédé des miseres de cette vie !... hâtons-nous de nous en délivrer, & de creuser notre tombeau. .... O mer ! c'est sur tes bords que je prétends être inhumé. C'est à tes flots à purifier mon corps.

EVANDRA.

Tu parles de mourir !... Songes-tu que ma vie est attachée à la tienne ?

ACTE IV.  
TIMON.

107

La mort seule peut terminer mes peines. Cesse de partager mon sort affreux : va vivre heureuse loin de moi... prends toutes ces richesses.

EVANDRA.

Non, ma richesse est toute en toi : toi seul es mon trésor le plus précieux !  
.... Asseyons-nous ici : les forces me manquent. ... Ne me quitte point\*....

\* Ils s'asseyent à terre.

---

SCENE IX.

TIMON. EVANDRA.  
MELISSE & CHLOÉ.

MELISSE.

**Q**UE mon Char nous attende.....  
Oui, Chloé, cela est certain : il a trouvé des sommes immenses ; & il a fait dire au Sénat, qu'il n'a jamais été si riche.

CHLOÉ.

J'en doute, Madame... Il auroit déjà reparu dans la ville.



TIMON,  
MELISSE.

Son amour , & mes charmes , vont bien-tôt l'y ramener. Le seul chagrin de m'avoir perdue l'a plongé dans le désespoir.

CHLOÉ.

Mais s'il est toujours gueux , qu'allez-vous lui promettre ?

MELISSE.

Ce que je n'ai pas dessein de tenir : il en fera de Timon comme d'Alcibiade. Lorsque j'appris son dernier bannissement , tu sçais comme je le traitai ? ... je suis toujours fidelle à moi-même , & à mes intérêts. Mais voici la caverne de Timon.

TIMON.

Qui vient encore troubler ici mon repos ?

MELISSE.

Celle qui , en te perdant , a perdu le sien ; qui abandonne son pere & sa famille pour te chercher & te ramener dans Athènes ; celle , en un mot , qui t'aime , & ne peut vivre sans toi.

EVANDRA.

Dieux ! c'est Mélisse ! .... Ah ! sois sourd à sa voix enchanteresse !

T I M O N.

Sois tranquille à cet égard.

M E L I S S E.

Ne connois tu plus ta Mélisse , jadis  
l'objet de toute ta tendresse ?

T I M O N.

Oui , je reconnois ces yeux impos-  
teurs , cet être composé de vanité , de  
coquetterie , de foiblesses , & d'inconf-  
tance. Je me rappelle même qu'une  
figure semblable me jura un jour un  
amour éternel , & que le lendemain je  
fus l'objet de ses mépris.

M E L I S S E.

Ah ! je vois maintenant que tu ne  
m'as jamais aimée. Ingrat & aveugle  
Timon ! n'as-tu pas dû sentir que ton  
Amante ne cherchoit qu'à t'éprouver ?  
Si ta tendresse eût été véritable , n'au-  
rois-tu pas oublié cette injure ? Ciel !  
& je puis t'aimer encore ? . . . . tu m'as  
trompée , je ne le vois que trop : l'in-  
constance m'a ravi ton cœur , & j'étois  
née pour être malheureuse ! . . .

E V A N D R A.

Cher Timon , sois ferme : c'est un  
Crocodile qui pleure , & qui cherche à  
te trahir encore.

N'est-il donc plus d'hommes sincères ? Si je te ressemblois , si j'étois aussi ingrate , ne t'abandonnerois-je pas dans ta misère ? te chercherois-je encore ? . . . . Ah ! Timon , si tu m'avois été fidèle , tu m'aurois vu préférer le plaisir de languir avec toi , à toute la pompe des Monarques ! . . . Mais c'en est fait , je t'ai perdu , tous tes sermens sont oubliés.

E V A N D R A.

Pourquoi veux-tu m'enlever mon amant ? de quel droit prétens-tu me le ravir ? Il est à moi ; je suis à lui pour jamais. Approche , si tu l'oses : viens l'arracher de mes bras.

M E L I S S E.

Il est à toi , dis-tu , malheureuse ! quels sont tes droits ? les tiens-tu de l'hymen ? . . . c'est à ce titre seul que je prétendois à lui . . . Mais toi , sa concubine ; toi , qui par ton infamie . . .

T I M O N.

Tais-toi , vile chouette : elle a plus de vertus que n'en a tout ton sexe ensemble. Nos cœurs sont unis pour jamais , & pour jamais je suis à elle.

ACTE IV. III

Dusses-tu régner sur l'Univers, elle  
régneroit sur Timon \* ... Pars, fuis  
de ma présence ; ou crains mon cour-  
roux.

MELISSE.

Adieu, monstre.

EVANDRA.

Ah ! cher Timon, que cet instant  
me rend heureuse !

\* J'abrège encore ici de licencieuses inuti-  
lités.







## ACTE V.

### SCENE PREMIERE. TIMON. EVANDRA.

TIMON.



Nfin, après toutes les extravagances de sa vie, Timon vient de creuser son dernier gîte sur le rivage de la Mer.

EVANDRA.

Ne parle point de mort : l'idée seule de te perdre en est une pour moi. Cherche plutôt à bannir de ton cœur cette noire mélancolie qui te consume. Hélas ! si ta flamme égaloit la mienne, ne remplirois je pas tous tes vœux ? Puis-je embrasser Timon sans embrasser la félicité même ? & tu veux me quitter !...

TIMON.

Crois-tu que la mort nous ôtera le plaisir de penser, de sentir & d'aimer ? Tu t'abuses, chere Evandra ; cet amour sans trouble & sans désir, fera bien plus délicieux ! . . . . . Je sens que je me guéris chaque jour de plus en plus de cette maladie de santé, & d'envie de vivre, qui m'a tourmenté si longtemps : je n'ai plus que toi sur la terre. Toi seule pouvois me faire souhaiter de jouer quelque rôle sur ce tumultueux Théâtre, où l'intérêt, l'extravagance, la perfidie & la cruauté ont toujours rempli les principaux personnages.

E V A N D R A.

Le Ciel m'est témoin de la sincérité de mon amour : je t'ai toujours été fidelle ; je la serai même à la mort. Oui, Timon, je le jure ; si ton Evandra te survit d'un instant, puisse t-elle être pour jamais l'opprobre de son Sexe ! puisse-t-elle être esclave de Mélisse !

T I M O N.

Adorable Evandra ! la générosité, la grandeur de ton ame me pénètrent de honte & de douleur. . . . Hélas ! par où

t'ai-je donc mérité ? . . . . Si tu n'étois dans l'univers , je voudrois le voir embrâsé. . . . Ciel ! encore des humains ?..

---

## S C E N E I I.

TIMON. NICIAS. PHÆAX.  
ISANDER. CLEON.  
ISIDORE. THRASILLE.  
ELIUS.

N I C I A S.

**O** Vertueux Timon ! nos cœurs gémissent de ta situation déplorable , & nous brûlons de la rendre meilleure.

P H Æ A X.

Athènes te redemande , & nous ne pouvons vivre sans Timon. Réveille-toi , bannis cette sombre tristesse ; c'est le Sénat entier qui t'en conjure , & qui t'invite , par nos voix , à te rendre à ta Patrie.

T I M O N.

Pour leur marquer ma reconnois-

ACTE V. 115

sance, si je dispoſois des fléaux du Ciel,  
j'affronterois le plus terrible, pour le  
répandre dans leurs murs.

ELIUS.

T'en préſervent les Dieux! Ce ſeroit  
mal corréſpondre à nos ſentimens  
pour toi.

TIMON.

Tu te trompes : les miens, au fond,  
ſont conformes aux vôtres.

NICIAS.

Sois généreux, Timon : oublie leur  
ingratitude ; ils en rougiſſent mainte-  
nant. Peux-tu te plaindre encore ? Une  
République entière (choſe rare !)   
avoue ſes torts envers toi. Que vou-  
drois-tu de plus ? . . . \*

TIMON.

Je juge du corps par les membres...  
En vérité, mes amis, je ſuis preſque  
touché ! . . . . Prêtez-moi ſeulement  
pour un inſtant le cœur d'un ſot, & les  
yeux d'une femme, vous pourrez bien  
me voir pleurer.

NICIAS.

Croyez nos vues ſincères. En vou-

\* Tous les Sénateurs ſont des proteſtations  
à Timon. J'abrège ces longueurs.

K ij



lez-vous une preuve ? Le Sénat vous nomme Capitaine général de la République. Nous sommes menacés par Alcibiade : ce furieux rebelle marche à grands pas vers Athènes ; c'est en vous seul qu'est notre espoir.

T I M O N .

Eh ! que m'importe qu'Athènes soit saccagée ? que m'importe que vous périissiez tous sous le fer du vainqueur ? que vos filles , vos femmes , & vos enfans soient la proie du soldat effrené ? . . . . Bien loin d'en détourner Alcibiade , je voudrois qu'il fît pis encore.

P H Æ A X .

Ah ! Seigneur , daignez être plus juste.

E L I U S .

Laiçons-le : c'est un monstre intraitable , un Misantrope , dont rien ne peut adoucir le caractère féroce.

P H Æ A X .

Seigneur , vous avez des trésors..... Au défaut de votre bras , daignez du moins en aider votre patrie ?

T I M O N .

Ma patrie ? elle m'est chère , je m'en

ACTE V. 117

souviens.... Attendez.... Assurez le Sénat de toute ma reconnoissance ; dites-lui s'il veut venir en corps jusqu'en ces lieux , & suivre un avis que j'ai à lui donner , la République pourra s'en trouver bien.

N I C I A S.

Ah ! Seigneur , il y viendra : j'en suis certain.

T I M O N.

Je leur donnerai un secret certain pour calmer leurs craintes , & pour se mettre à l'abri des fureurs d'Alcibiade...

P H Æ A X.

Ah ! Seigneur , ce procédé est digne du noble Timon.

T I M O N.

Je le pense de même.... Dites-leur donc , que je vais choisir & marquer , dans cette Forêt , les arbres que je croirai les plus commodes pour ceux d'entr'eux qui voudront s'y venir pendre...\* Partez avec ceci , perfides : voilà votre congé. Partez , dis-je , & gardez-vous d'offrir encore à mes yeux la face d'un Athénien. Un Tygre affamé m'inspireroit moins d'horreur !

\* Il se lève.

TIMON,  
NICIAS.

Il ne faut plus compter de l'attendrir.

PHÆAX.

Envoyons des Soldats, qui le forcent d'avouer où il a caché son trésor. Les tourmens lui arracheront son secret.

NICIAS.

C'est bien pensé. Partons.

ELIUS.

Quel est ce bruit de guerre ?

PHÆAX.

C'est sans doute l'armée d'Alcibiade... Fuyons : craignons de tomber dans ses fers.

SCENE III.

TIMON. ALCIBIADE.  
PHRINE. THAIS, &c.

ALCIBIADE, à un Officier.

**F**Aites faire halte... & qu'on aille de ma part sommer Athènes de m'ou-

A C T E V.

119

ouvrir ses portes... Qui es-tu, toi ?

T I M O N.

Que le Ciel te confonde ! quoi !  
verrai-je toujours des hommes ? .....

A L C I B I A D E.

Qu'ont-ils donc de si haïssable ? Qui  
es-tu ?

T I M O N.

Je les abhorre , je suis leur ennemi.  
... Quant à toi , je te haïrois moins , si  
tu pouvois paroître à mes yeux sous la  
forme d'un tout autre animal. Mais je  
me rappelle que tu vas punir ton indi-  
gne Patrie ? ... marche : j'approuve ton  
dessein.

A L C I B I A D E.

O Timon ! je te reconnois enfin. Je  
gémis de ton infortune ; & je vais tout  
réparer , en te vengeant.

T I M O N.

Non , triomphe , garde pour toi les  
fruits de ta victoire , je n'en suis point  
jaloux. ....

A L C I B I A D E.

Quel changement terrible ! ... Ah !  
daigne me l'expliquer.

T I M O N.

Tu sçais que la lune ne brille que



T I M O N ,  
d'un éclat emprunté du Soleil ? ... Le  
Soleil m'a manqué.

A L C I B I A D E.

Je t'entends. ... Il te reste du moins  
mon amitié : mets-la à l'épreuve.

T I M O N.

Ton amitié ? ce mot n'engage à rien.  
Serois-tu homme , si tu ne promettois  
pas ? & si tu tenois ta promesse , ne ces-  
serois-tu pas de l'être ?

A L C I B I A D E.

Crois-moi , Timon , ta misère me  
touche !

T I M O N.

J'étois bien plus à plaindre dans mon  
opulence.

A L C I B I A D E.

N'étois-tu pas heureux alors ?

T I M O N.

Comme toi maintenant. .... Que  
fais-tu de ces deux Coquettes ? combat-  
tent-elles à tes côtés ?

A L C I B I A D E.

Non : mais leur compagnie adoucit  
de tems en tems ce que les travaux de la  
guerre ont de pénible.

T I M O N.

Ton épée est moins redoutable qu'el-  
les.

PHRINE.

ACTE V.

121

PHRINÉ.

Que veut dire ce malheureux ?

THAIS.

Voilà donc cet ancien mignon des Dames d'Athènes ? ... le sot animal !...

ALCIBIADE.

Eh ! Mesdames , respectez son malheur... Timon , ma fortune n'est pas grande maintenant : mais tiens , je la partage avec toi.

TIMON.

Garde ton or : il ne peut me nourrir.

ALCIBIADE.

Marche avec nous à Athènes.

TIMON.

Oui, si tu n'allois pas avec des hommes... Je ne te hais moins , que parce que je te crois né pour les détruire.

ALCIBIADE.

Je viens d'envoyer mes ordres à Athènes : si elle ne se rend point , je n'en fais qu'un bûcher.

TIMON.

Tu seras mon héros... tu peux manquer d'argent... prens celui-ci : je vais encore t'en chercher d'autre...

ALCIBIADE , *à part.*

Quel est donc ce mystère ?... Où

*Tome IV.*

L

trouve - t - il tout cet or ?

T I M O N , *revenant.*

Voilà de l'or & des bijoux en abondance : va , sois le fléau destructeur d'Athènes ; sois un feu dévorant ; que rien n'échappe à ta fureur ; ne respecte point le vieillard , c'est sûrement un Usurier : n'épargne point les femmes , les plus sages ne le sont qu'en apparence ; point de pitié pour les filles , ce sont des coquettes ; que les enfans mêmes tombent sous le fer de tes soldats ; ce sont autant de vipères que tu étoufferas dès leur naissance , & dont tu purgeras l'Univers.

PHRINE'.

Tu as raison , Timon. . . ton trésor est il épuisé ?

THAIS.

Je suis touchée de son état : c'est dommage qu'un si galant-homme soit malheureux ! . . .

T I M O N .

Détestables Syrenes ! . . . \* Mais

---

\* Il a fallu nécessairement adoucir beaucoup d'expressions de Timon , & tâcher d'en remplacer d'autres par des équivalens.

ACTE V.

123

l'argent est bien placé dans vos mains :  
il produira tous les maux que j'en es-  
pere ; & ce motif vous rend dignes de  
mes libéralités. . . . Tenez . . . conservez  
votre caractère ; ne changez point de  
mœurs : pervertissez ceux mêmes qui  
prétendroient vous convertir.

THAIS.

Courage , Timon ; tes louanges nous  
plaisent : ajoutes-y encore de l'or , &  
satisfais-toi.

TIMON.

Puissent vos charmes imposteurs en-  
chanter & perdre tous vos amans.  
Plus dangereuses que Pandore , couvrez  
la Terre de plus de maux qu'il n'en  
sortit de sa boîte fatale ! . . . Hélas ! je  
sens que mon corps s'affoiblit . . .

PHRINE', *prenant l'argent.*

Encore des conseils , cher Timon ;  
encore , encore , . . .

TIMON.

Exécutez d'abord ceux-ci.

ALCIBIADE.

Ne l'exerçons pas plus longtems...  
Adieu , Timon. Si mon projet réussit ,  
tu me reverras bientôt.

Lij



Et si le Ciel remplit mes vœux , je ne te reverrai jamais.... Le bras de la mort est déjà étendu sur moi , je le sens : mes malheurs vont finir... adieu ; punis Athènes ; & que le Ciel te punisse ! \*

ALCIBIADE.

Marchons : sonnez , Trompettes ; & que la terreur nous précède dans l'ingrate Athènes.

\* Il sort.

## S C E N E IV.

*Le Théâtre représente les Murs d'Athènes.*

NICIAS. ELIUS. CLEON.  
THRASIBULE. ISIDORE.  
ISANDER.

NICIAS.

Que ferons-nous pour l'appaiser ?

ACT E V. 125

& comment nous défendre contre  
une armée si formidable ?

PHÆAX.

Il faut tomber à ses pieds.

ELIU.

Il est magnanime : nos soumissions  
pourront le désarmer.

NICIAS.

Je tremble qu'il ne se venge cruel-  
lement de son exil !

ISIDORE.

Si nous résistons , nous sommes tous  
perdus

NICIAS.

Ah ! Phæax , qu'allons - nous deve-  
nir , nous qui avons toujours été ses  
ennemis déclarés ? J'en frémis.

PHÆAX.

Soyons les plus empressés à nous  
soumettre... J'entens les trompettes ,  
& rien n'égale ma terreur....



## SCENE V.

ALCIBIADE , avec son Armée. Un  
*Herault. Les Sénateurs , sur les rem-  
 parts de la Ville.*

**L** Es Sénateurs implorent du haut des murs  
 la clémence d'Alcibiade , qui leur re-  
 proche leur ingratitude , & la mort de Thra-  
 sibule. Ils s'abaissent aux soumissions les plus  
 humiliantes pour l'appaiser, & consentent à lui  
 ouvrir leurs portes , pourvû qu'il leur accorde  
 la vie. Alcibiade leur fait grace , à condition  
 que six des principaux d'entre eux paroîtront,  
 la corde au col , à l'Assemblée du peuple qu'il  
 leur ordonne de convoquer.

## SCENE VI.

*Le Théâtre représente la Forêt ;  
 & la Caverne de Timon.*

TIMON. EVANDRA.

EVANDRA.

**H** Élas ! cher Timon , tu chancelles ;  
 & tel qu'une fleur que la rosée sur-

charge , je te vois courbé sur ta tige !...  
Prends de cet élixir : il pourra te ranimer ...

TIMON.

Non , chere Evandra , je n'attends plus que la mort.... je la sens dans mon cœur..... tous mes maux vont finir.

EVANDRA.

Ah ! Timon , tu vas donc me quitter ? ... Faut-il que j'aye vécu jusqu'à ce jour terrible ? ...

TIMON.

Trop malheureuse épouse !... mon dernier instant approche : daigne me conduire à mon tombeau.... hâte-toi... c'est le dernier bienfait que j'attends de ta tendresse !

EVANDRA.

O mon cœur ! peux-tu supporter de tels coups ? ..... mort barbare ! pourquoi fuis-tu ceux qui t'implorent ?

TIMON.

Voilà donc ma dernière demeure ?... aide-moi... couche-moi décemment .. la mort est notre ami le plus fidèle , qui ne nous flatte point, qui tient tou-



jours ce qu'il promet. . . mon voyage est fini : j'entrevois le port ! . . . Vertueuse Evandra , c'est maintenant que tu peux me donner la preuve la plus sensible de ta tendresse : surmonte ta douleur ; promets de vivre heureuse après ma mort : j'expire plus heureux que je ne le fus jamais.

EVANDRA.

Qui ? moi ? que je t'oublie ! que je puisse vivre sans toi ! . . . tu crois donc mes promesses semblables à celles des Athéniens . . . Ah ! Dieux !

TIMON.

Puis-je mourir en paix , si tu ne me promets de vivre Va , la mort ne peut rien sur les ames ; & la mienne , attentive au bonheur de mon Evandra , voltigera sans cesse autour d'elle. . . .

EVANDRA.

Ah ! tu ne seras plus ! . . .

TIMON.

Peux-tu me pardonner les maux auxquels je t'ai associée ?

EVANDRA.

Tout partage avec toi m'étoit doux. . . Mais je te vois pâlir ! . . . tes yeux s'obscurcissent ! . . . Ah ! Timon , où vas-tu ? . . .

## T I M O N.

Où tout doit retourner... Obéis-  
moi, si tu m'aimes ; & si tu m'aimes ,  
vis..... Adieu , chere Evandra !... je  
meurs....

## E V A N D R A.

C'en est fait ! il n'est plus !... que  
n'en est-il ainsi de l'Univers !....  
Hâtons-nous de le rejoindre... Attends,  
Timon, je suis à toi.... Adieu, monde  
pervers !...\*

\* Elle se tue.

---

## S C E N E V I I.

*Le Théâtre représente la Ville  
d'Athènes*

ALCIBIADE. PHRINÉ.

THAIS. Officiers. Soldats.

Sénateurs. Troupe de Citoyens.

## M E L I S S E.

**T** Riomphe , cher Alcibiade ; que  
l'Amour & la Victoire couronnent à

l'envi mon Héros ! qu'il soit toujours la terreur des hommes , & les délices de mon sexe ! ...

ALCIBIADE.

Quelle est cette extravagante ?

MELISSE.

Quoi ! peux-tu traiter ainsi ta Mellisse ? ... ne la connois-tu plus ?

ALCIBIADE.

J'ai trop appris à la connoître. Aurois-je oublié qu'elle refusa de me revoir, dès que je fus banni par le Sénat ? ... Va tendre ailleurs tes pièges : ils sont maintenant trop grossiers pour moi.

MELISSE.

Dieux ! j'aurois refusé de te voir ? qui ? moi ? ... Ah ! cher Amant, l'on m'a trahie ! la calomnie seule a pû me noircir de ce trait. ... mon cœur n'aima jamais que toi !

ALCIBIADE.

Tu n'en juras pas moins à Timon , tu ne lui fus pas plus fidelle , & je t'en hais d'autant plus. ... Voilà désormais mes maitresses : \* leur amour ne peut me tromper : je le préfère, tel qu'il est,

\* Montrant Thais , & Phriné.

A C T E V. 131

aux dehors vertueux du tien , & de celui de tes semblables.

M E L I S S E.

Ciel ! est-ce Alcibiade que jentens ?

A L C I B I A D E.

Sèche tes pleurs : il suffit que je t'aye aimée , pour ne te pas laisser sans récompense.... Tu peux choisir un de mes caporaux.

M E L I S S E.

Ah ! cruel !..... tu ne me reverras jamais....\*

A L C I B I A D E.

C'est de quoi je me flatte.

\* Elle fort.

---

S C E N E V I I I.

*Les mêmes Acteurs.* NICIAS.  
THRASILLE , PHÆAX ,  
ISIDORE , ISANDER ,  
ELIUS , & CLEON *arrivent*  
*la corde au col.*

NICIAS , à *Alcibiade.*

**S**Eigneur , c'est à vos pieds que nous attendons notre sort.



Rendez-nous une vie , dont vous  
disposerez toujours.

ALCIBIADE.

Sentez-vous bien toute l'étendue de  
votre ingratitude ?

TOUS ENSEMBLE.

Vous nous en voyez pénétrés.

ALCIBIADE.

Je devrois vous sacrifier tous aux  
mânes du brave Thrasibule : mais un  
sang si abject pourroit il honorer sa  
cendre ... Allez , & soyez libres....  
Que le peuple maintenant sçache mes  
intentions. \*

Amis , Compatriotes , je ne viens  
point vous rappeler vos injustices à  
mon égard , ni vous reprocher les ser-  
vices que je vous ai rendus dans mon  
exil ; vos ennemis défaits par mer &  
par terre , vos pertes réparées , vos  
frontieres étendues , & la paix réta-  
blie dans votre Empire ; ces exploits  
sont assez connus ; je vous ai servi :  
voilà ma gloire.

Si vous me revoyez en Conquérant

Il monte dans la Tribune.

# ACTE V.

133

dans vos murs , c'est pour vous rendre la liberté ; c'est pour vous affranchir du joug insupportable de quatre cent tyrans ; c'est enfin pour réclamer les biens dont leur injustice a dépouillé leur bienfaiteur. J'avoue que le ressentiment de mon premier exil m'a engagé à créer le Senat : mais pouvois-je penser que je vous mettois dans les fers , & que l'abus de sa puissance nous accableroit tous ? C'est ainsi que le gouvernement des Grands est toujours onéreux pour le peuple : l'opulence & le pouvoir des uns , fait toujours le malheur des autres. Reprenez donc vos droits ; & rendez la République heureuse , en les exerçant avec modération.

## TOUS ENSEMBLE.

Liberté ! liberté ! Vive le grand Alcibiade !.....

## UN MESSAGER.

Seigneur , je viens d'exécuter vos ordres. Mais , hélas ! Timon n'est plus : Evandra n'a pû lui survivre ; & j'ai trouvé cette inscription sur le tombeau de cet infortuné.

134 TIMON, ACTE V.  
ALCIBIADE.

Hélas !... lisons.

Affranchi des liens qui l'attachoient au  
monde ,

Ci git Timon ; Lecteur , que le Ciel te  
confonde !

Pauvre Timon ! je t'ai vû le plus  
florissant & le plus généreux des Athé-  
niens. Tu le ferois encore, sans les flat-  
teurs & les ingrats !....

F I N.

LES FEMMES

DE BONNE HUMEUR,

*ou*

LES COMMERES

DE WINDSOR ,

COMÉDIE

DE

SHAKESPEARE.





## PERSONNAGES.

SIR JEAN FALSTAF.

FENTON, Amant de Mademoiselle Page.  
SHALLOW, Juge de paix du Comté de  
Gloceſtre.

SLENDER, Cousin de Shallow.

M. LE FORD, } Gentilshommes, demeu-  
M. PAGE, } rant à Windsor.

SIR HUGUESEVANS, Miniſtre Flamand,  
Le Docteur CAIUS, Médecin François.  
L'HOSTE du Cabaret de la Jarretière.

BARDOLPHE, }  
PISTOL, } Filous, à la ſuite de Falſtaf.  
NYM, }

ROBIN, Page de Falſtaf.

SIMPLE, Laquais de Slender.

RUGBY, Laquais du Docteur Caius,  
Madame PAGE.

Madame LE FORD.

Mademoiſelle ANNE PAGE, Amante de  
Fenton.

QUICKLY, Cuiſiniere du Docteur Caius.

PAYSANS, DOMESTIQUES, &c.

*La Scène eſt à Windsor.*

ACTE



## ACTE PREMIER.

---

### SCENE PREMIERE.

SHALLOW , SLENDER , &  
SIR HUGUES EVANS.



Hallow , vieux Gentilhomme  
Cazanier, entêté de sa noblesse,  
est furieux contre Sir Falstaf\* qui  
a tué un Daim dans son Parc. Il  
prétend suivre cette affaire avec  
la dernière chaleur , & tirer vengeance de  
son ennemi. Slender, jeune idiot, & parent  
de Shallow , partage & excite son ressentiment.  
Hugues Evans, en sa qualité de Ministre,  
a des sentimens plus paciñques, & offre  
sa médiation pour terminer ce différend.  
Après avoir flatté l'orgueil ridicule de Shal-

---

\* Voyez le caractère de ce Personnage dans  
les Extraits des Pièces non traduites de Sha-  
kespeare, tome 3. pag. 483. 490. & 491.

## 138 LES COMMERES

low, en style Anglo-Flamand, il cherche à détourner ses idées de procès & de vengeance contre Falstaf, en proposant le mariage de Slender avec Anne Page, qui est un parti très-avantageux. Shallow goûte la proposition, & consent d'aller sur le champ en parler à M. Page. Il n'est retenu que par la crainte d'y rencontrer Sir Falstaf, qui y est toujours. Mais Evans vient à bout de vaincre sa répugnance. On consulte les sentimens de Slender pour Anne Page. Il répond en nigaud, & consent à tout. Le Ministre frappe à la porte de M. Page, qui paroît lui-même.

---

## SCENE II.

*Les mêmes Auteurs. M. PAGE.*

Cette Scene se passe d'abord en politesses. M. Page remercie Shallow de son gibier, dont Falstaf lui a fait part. Shallow se plaint de la maniere dont on a forcé son parc. Slender fait des révérences à son prétendu beau-pere futur, & lui demande des nouvelles d'un de ses chiens de chasse.... On re-  
 parle d'accommodement entre Falstaf & Shallow, qui paroît avoir peine à s'y prêter.



---

---

SCENE III.

*Les mêmes Auteurs.* FALSTAF,  
BARDOLPHE, NYM, PISTOL.

FAlstaf rit de la colere & des menaces de Shallow. Slender se plaint aussi d'avoir été volé par les filoux qui accompagnent Falstaf, & jure de ne plus s'enivrer à l'avenir qu'avec d'honnêtes gens.

---

---

## SCENE IV.

*Les mêmes Auteurs.* M<sup>e</sup> PAGE, M  
LEFORD, M<sup>e</sup> PAGE.

MAdemoiselle Page apporte du vin. Son pere la renvoie, en invitant la compagnie d'entrer chez lui, pour manger d'un excellent pâté de venaison, & terminer toutes querelles le verre à la main.





## SCENE V.

SHALLOW. EVANS. SLENDER.  
SIMPLE, *arrive.*

**S**lender gronde son domestique de l'avoir quitté. Il lui demande son livre de chansons & de quolibets... Shallow & Evans interrogent Slender sur l'état de son cœur, & sur ses dispositions en faveur de Mademoiselle Page : il répond toujours niaisement, qu'il n'aura jamais de volonté à cet égard que celle de son cousin Shallow.

## SCENE V.

*Les mêmes Acteurs. M<sup>le</sup>. PAGE.*

**E**lle vient les avertir qu'on a servi, & qu'on n'attend plus qu'eux. Shallow & Evans entrent dans la maison; elle invite vainement Slender à les suivre : il dit, qu'il n'a pas faim ; & il assaisonne ses excuses de mille balourdises, & d'autant de platitudes. Monsieur Page arrive, & le force de venir se mettre à table. Slender fait des façons pour ne point passer devant son prétendu beau-père. Il cède enfin, en disant, qu'il aime mieux être incivil qu'importun.

## SCENE VII.

EVANS. SIMPLE.

EVans vient de quitter la table, pour dire à Simple de s'informer de la demeure du Docteur Caius. Il veut faire rendre une lettre à Quickly, sa Gouvernante, qui a quelqu'empire sur l'esprit de Mademoiselle Page, pour l'engager à favoriser la recherche de Slender. Simple part avec la lettre, & Evans va achever son dîner.

## SCENE VIII.

SIR FALSTAF. *L'Hôtel de la Jarretiere.* BARDOLPHE. NYM.  
PISTOL. ROBIN.

FAlstaf a dessein de congédier une partie de ses gens; il en parle bas à son hôte, qui approuve son idée, & qui lui promet de le défaire bientôt de Bardolphe. Cet hôte, est un homme jovial & malin, qui flatte, raille, & joue impunément Falstaf. Il emmene Bardolphe avec lui, & Falstaf reste avec Pistol & Nym.

## 142 LES COMMERES

Il leur déclare , après les avoir querellés , que ses finances touchent à leur fin , & qu'il est tems de songer aux moyens de se remettre en fonds. Il croit , dit-il , s'être aperçu que Madame Leford a conçu de l'inclination pour lui ; & cette aventure lui paroît d'autant plus digne d'être tentée , que cette femme dispose de la bourse de son mari , dont les richesses sont considérables. Il vient de lui écrire une lettre passionnée ; & une autre pour Madame Page , dans les yeux de laquelle il croit aussi avoir entrevu quelque bonne volonté pour lui. Cette dernière puise aussi dans le coffre-fort de son mari ; & le dessein de Falstaf est de les mettre toutes deux à contribution , en leur persuadant à chacune en particulier qu'il les adore... » Partez , dit-il , ca-  
 » nailles : secondez mes projets. Volez , por-  
 » tez ces lettres à leur adresse. Falstaf , va  
 » tenter la fortune : obéissez à votre maître.  
 » Et toi , Robin , suis-moi....

---

## SCENE IX.

### PISTOL. NYM.

**C**Es deux filoux , déjà mécontents de Falstaf , projettent de se venger de lui. Ils se répandent en invectives bouffones sur la taille énorme de leur Maître , sur son humeur arrogante & poltrone , & sur toutes les friponneries à l'aide desquelles il se soutient

## DE WINDSOR. 143

dans le monde. Le résultat de leur conférence est d'avertir les deux maris de Mesdames Page & Leford, des projets de Falstaf contre leurs femmes, & contre leurs bourses.

---

### SCENE X.

QUICKLY. SIMPLE. RUGBY.

**S**imple apporte, à Quickly, la lettre de **H**ugues Evans. Elle charge Rugby de se tenir à la fenêtre, & de l'avertir de l'arrivée du Docteur Caius, de crainte qu'il ne la surprenne avec Simple.... Elle interroge ensuite ce Domestique sur la figure & le caractère de Slender; & dans le moment qu'elle promet de l'aider dans ses amours avec Mademoiselle Page, Rugby vient lui dire que le Docteur Caius arrive. Quickly effrayée, fait cacher Simple dans le cabinet du Docteur, & chante en l'attendant.

---

### SCENE XI.

QUICKLY. *Le Docteur CAIUS.*

**L**E Docteur dit à Quickly, en Anglois Francisé, de chercher dans son cabinet une boîte verte qu'il a oubliée. Elle la lui



144 LES. COMMERES

apporte. Il ordonne à Rugby de prendre sa grande épée, & de le suivre à la Cour, où il a quelques affaires. . . Un moment après, Caius revient sur les pas, pour chercher des simples qu'il a laissés dans son Cabinet. Il y trouve le Domestique de Slender, qu'il prend pour un voleur. Quickly tâche de l'appaiser, en lui déclarant la vérité de l'aventure. Caius, qui est aussi amoureux de Mademoiselle Page, entre en fureur contre le Ministre Evans, qu'il accuse de traverser ses amours de dessein prémédité, en faveur de Slender. Il charge *Simple*, en le renvoyant, de lui porter un Cartel de sa part. Il veut que l'Hôte de la Jarretiére soit le juge du combat; & toutes les supplications que Quickly employe pour l'en détourner, & pour lui persuader qu'il est aimé de Mademoiselle Page, ne servent qu'à l'irriter encore plus.

Il sort, en menaçant Quickly de la chasser de chez lui, si à son tour il n'obtient pas Mademoiselle Page.

---

SCENE XII.

QUICKLY. FENTON.

**E**Lle dit, à part, que personne dans Windsor ne connoît mieux qu'elle les secrets sentimens de Mademoiselle Page, & qu'il s'en faut bien qu'ils soient favorables à son Maître... Fenton vient la prier, en secret, de

## DE WINDSOR. 145

de lui rendre service auprès d'elle. Il lui fait un présent, en la priant de lui continuer ses bons offices auprès de sa Maîtresse. Elle l'assure de toute la sincérité de son zèle, & le congédie en lui promettant de veiller aux intérêts de son amour.

Dès que Fenton est sorti, elle se moque de lui, dans l'idée où elle est, qu'il n'est pas plus aimé de Mademoiselle Page, que ne le sont ses Rivaux.





## ACTE II.

### SCENE PREMIERE.

Madame PAGE , *tenant une Lettre.*



Uoi ! j'aurai été à l'abri, dans mes plus beaux jours, des tendres poursuites des Amans , & je suis aujourd'hui l'objet de leurs recherches ! ... Voyons ceci ....

*Ne demandez point la raison de mon amour pour vous : car quoique la raison soit souvent le Médecin de l'Amour , il la consulte rarement. Vous n'êtes pas jeune , ni moi non plus : nous en sympathisons davantage. Vous êtes de bonne humeur , & moi aussi : oh ! nous sympathisons encore plus !*

*vous ne haïssez pas le vin , & je l'aime beaucoup : tout est dit , nous sommes faits pour nous aimer. Recevez donc mon cœur , ma chere Madame Page , si tant est que le cœur d'un Guerrier puisse vous plaire. Je n'implore point votre pitié , l'expression n'est pas digne d'un Soldat. Je demande seulement que vous m'aimiez.*

*Signé par votre Chevalier ,  
Prêt en tout tems , pour vous aguer-*

*royer ,  
De nuit , de jour , & même à la chan-*

*delle ;  
Et des Amans le plus fidelle.*

JEAN FALSTAF.

Que veut ce vieil Hérode? ô corruption du siècle ! un singe suranné veut faire encore le Damoiseau !... Quelle idée ce gros sac-à-vin a-t-il donc conçue de mon caractère ? & qu'ai-je fait pour lui inspirer tant d'audace ? à peine l'ai-je vû trois fois : que lui ai-je donc dit ? est-ce de mon humeur gaie qu'il prétend se prévaloir ?... En vérité , la hardiesse des hommes de cette espèce



148 LES COMMERES

mériterait un *Bill* au prochain Parlement. Comment le punirai-je? car il me faut une vengeance proportionnée à mon ressentiment, & à la grosseur de sa bedaine....

---

SCENE II.

Madame PAGE, Madame LEFORD.

Elles se font mutuellement confidence des lettres qu'elles ont reçues de Falstaff, & dont elles sont également indignées. Leur première idée est de flatter sa passion, & de l'amuser de jour en jour par de nouveaux délais, jusqu'à ce que Falstaff ait mangé tout son argent chez l'Hôte de la Jarretière, & qu'il soit forcé de vendre jusqu'à ses Chevaux. Madame Leford, qui est la plus irritée, parce qu'elle a un mari jaloux, dit qu'elle se prêterait à tout ce que son amie voudrait inventer pour punir Falstaff.... Mais elles apperçoivent leurs maris, qui viennent avec Pistol, & Nym; & elles s'écartent pour concerter leurs projets.



## SCENE III.

M LEFORD *avec* PISTOL. M<sup>r</sup> PAGE  
*avec* NYM.

*Les femmes restent dans le fond du  
Théâtre.*

**P**istol instruit Monsieur Leford des vues de Falstaf sur sa femme, tandis que Nym en dit autant à Monsieur Page, à l'autre coin du Théâtre. Leford croit tout, & entre en fureur. Page est plus tranquille, & suspend son jugement.... Les femmes s'avancent, & sont reçues de leurs maris conformément aux impressions que ce qu'ils viennent d'apprendre a jetées dans leur esprit. Quickly paroît. Les deux femmes l'emmenent avec elles, pour la prier de les aider à jouer Falstaf.

Les deux maris restent seuls. Leford accuse Page de trop de confiance dans la vertu de sa femme ; l'autre accuse son ami de croire trop légèrement tout ce qui flatte sa jalousie



## SCENE IV.

*Les mêmes Acteurs. SHALLOW , &  
l'Hôte de la Jarretiere.*

Ces derniers viennent inviter les autres à être spectateurs d'un duel assigné entre le Ministre Flamand, & le Médecin François. L'Hôte , qu'ils ont choisi pour juge de leur combat , leur a donné à chacun un rendez-vous différent , où ils doivent s'attendre. Il est question d'aller rire à leurs dépens. Leford, que la jalousie occupe , prie l'Hôte en particulier de lui procurer une conversation avec Falstaf, dont il n'est pas encore connu. » Il s'agit, dit-il , d'une badinerie , & il est » nécessaire qu'il croye que je m'appelle » Broom.... L'Hôte consent à tout. Il presse » la compagnie de le suivre , pour aller voir les deux Champions. Ils sortent.

Leford reste seul, & se livre à ses soupçons jaloux. Il a , dit-il, trouvé un moyen certain pour s'assurer de la vertu , ou de l'infidélité de sa femme ; & il va le mettre en usage.



## SCENE V.

FALSTAF. PISTOL.

Pistol demande de l'argent à emprunter à Falstaf, qui le refuse, & le maltraite de paroles. Grands reproches de part & d'autre sur leurs friponneries mutuelles. Ils sont interrompus par Robin, qui vient annoncer Quickly.

## SCENE VI.

FALSTAF. QUICKLY.

Elle aborde Falstaf d'un air mystérieux; & après de longs préambules, souvent interrompus par la crainte d'être écoutée, elle dit à Falstaf qu'il est aimé de Madame Leford, la femme la plus vertueuse & la plus aimable de Windsor. Elle le félicite sur une conquête échappée jusqu'alors aux recherches, aux affiduits, & aux présens de mille jeunes courtisans auxquels Madame Leford a toujours été insensible. Elle finit sa harangue, en lui donnant un rendez-vous de la part de cette Dame, dont le Mari jaloux doit être absent entre dix & onze heures. Falstaf transporté de joie,



## 152 LES COMMERES

promet de n'y pas manquer; & charge Quickly d'assurer Madame Leford de toute la vivacité de sa tendresse pour elle... La Quickly lui dit tout bas, qu'elle est encore chargée d'un autre message pour lui, de la part de Madame Page; & qu'il faut qu'il soit le plus fortuné des hommes pour avoir aussi enflammé cette femme, qui passa toujours pour la vertu même. Mais elle n'a pas encore de rendez-vous à lui proposer de la part de cette dernière, parce que son Mari ne sort presque jamais de la Maison. Elle prie seulement Falstaf de lui envoyer son Page, pour lequel son Mari a de l'amitié, afin que ce jeune domestique puisse servir (sans causer de soupçons) à la tendre correspondance qu'elle veut entretenir avec le Maître.

Falstaf est d'abord pénétré de joie en apprenant cette nouvelle conquête. Cependant il craint que ses deux Maîtresses ne se soient fait confidence de l'amour qu'elles ont pour lui. Mais la Quickly le rassure, & achève de lui tourner la tête, en lui faisant envisager adroitement le sort le plus heureux, tant du côté de l'amour, que de celui de la fortune. Il lui offre sa bourse, en la priant de le servir auprès de toutes deux; & il ordonne à Robin de la suivre chez Madame Page.



---

SCENE VII.

FALSTAF. M<sup>r</sup> LEFORD.  
BARDOLPHE.

Bardolphe dit à Falstaf, qu'un certain Monsieur *Broom*, qui vient de lui apporter un présent de vin de Canaries, demande à le saluer. Falstaf ordonne qu'on le fasse entrer.

M. LEFORD, *déguisé.*  
Monsieur, je vous salue.

FALSTAF.  
Et moi de même, Monsieur. Qu'exigez-vous de moi ?

M. LEFORD.  
Pardonnez, Monsieur, si j'ose paroître ainsi devant vous, sans avoir l'honneur de vous être connu.

FALSTAF.  
Soyez toujours le bien-venu. Que voulez-vous ? Parlez ... Toi \*, laissez-nous.

M<sup>r</sup> LEFORD.  
Monsieur, vous voyez un Gentil-

\* A Bardolphe.

154 LES COMMERES

homme qui a beaucoup dépensé d'argent. Je m'appelle Broom....

FALSTAF.

Eh bien ! Monsieur Broom , soit : je ferai charmé de vous connoître.

M. LEFORD.

C'est un honneur que j'ambitionne , & qui , à ce que j'espère , ne vous fera point à charge. Graces au Ciel , j'ai plus de plaisir à prêter mon argent, que d'autres n'en ont à l'emprunter : je suis toujours prêt à obliger mes amis ; & c'est par cet endroit seul que j'ai osé m'introduire chez vous sans cérémonie , dans la confiance où je suis qu'une clef d'or ouvre toutes serrures.

FALSTAF.

Peste ! l'or est un soldat invincible....

LEFORD.

J'en ai assez , pour que son poids m'inquiète & me gêne. Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur , de me soulager en m'aidant à porter cette charge.

FALSTAF.

Très-volontiers , Monsieur.... Mais par où donc ai-je mérité ?...

LEFORD.

Vous le sçavez , si vous voulez m'entendre.

DE WINDSOR. 155

FALSTAF.

Oh ! parlez , Monsieur Broom ; je brûle de vous être utile.

LEFORD.

Je serai court. Il y a long-tems que j'entends parler de vous , & je me reproche de ne vous avoir pas recherché plutôt. ... Je vais , en vous ouvrant mon ame , vous dévoiler toutes mes imperfections. Mais en jettant un œil sur mes foiblesses, daignez , Monsieur , ne pas détourner l'autre de dessus les vôtres : peut-être alors serai-je plus digne de quelque indulgence.

FALSTAF.

Ah ! Monsieur , cela est trop humble. Ne craignez rien : allez toujours.

LEFORD.

Vous connoissez une Dame de cette Ville , dont le mari s'appelle Leford ?

FALSTAF.

Oui ... eh bien ?

LEFORD.

Hélas ! je l'ai long-tems aimée ! ... Que n'ai-je point fait pour elle ? que d'argent répandu , que de soupirs , que de soins , que de pas , que de présens perdus , ou vainement offerts ! Bref, elle



156 LES COMMERES]

n'a pas eu plus de repos avec moi que l'amour ne m'en donnoit à moi-même: quoi qu'elle fît, j'en étois témoin; quelque part qu'elle allât, j'étois son ombre; quelque chose qu'elle regardât, j'étois sous ses yeux. Mais quelle fut la récompense de tant d'amour, de tant d'assiduités, de tant de respects? une indifférence aussi invincible qu'offençante! & la funeste expérience que j'ai acquise à si grands frais, ne sert qu'à me convaincre, que l'amour, ainsi que notre ombre,

Fuit qui le suit,  
Suit qui le fuit.

FALSTAF.

Quoi! vous n'avez jamais rien obtenu d'elle?

LEFORD.

Rien.

FALSTAF.

Mais... vous ne lui avez peut-être jamais rien demandé.

LEFORD.

Jamais.

FALSTAF.

De quelle nature étoit donc votre amour?

DE WINDSOR. 157  
LEFORD.

Timide . . . je respectois sa vertu ;  
je ressemblois à celui qui , après avoir  
élevé une belle maison , s'apperçoit  
qu'il l'a bâtie sur le terrain d'autrui. Il  
a perdu sa peine & son argent.

FALSTAF.

Mais , à quel propos me faites-vous  
toute cette confidence ?

LEFORD.

Que vous dirai-je ? . . . Quelques  
personnes prétendent que cette vertu ,  
que je croyois si austere , ne consiste  
que dans les apparences : on soupçon-  
ne , en un mot , qu'elle n'est rien moins  
dans le particulier , que ce qu'elle veut  
paroître dans le public . . . Vous sça-  
vez tout maintenant , cher ami : pas-  
sons à mon projet. Vous êtes un hom-  
me de nom , bien né , éloquent , aussi  
parfait courtisan que renommé guer-  
rier . . .

FALSTAF.]

Ah ! Monsieur . . .

LEFORD.

Ne m'interrompez pas , puisque je  
dis la vérité , & que vous le sçavez . . .  
Voilà de l'argent : dépensez-le , répan-

158 LES COMMERES

dez-le, dépensez encore plus, toute ma fortune est à vous. J'exige seulement, en revanche, que vous attaquiez la prétendue vertu de cette prude; que vous épuisie, pour la réduire, toutes les finesses de cet art d'aimer qui vous sont si familières, & que vous me convainquiez de son hypocrisie. Si cette conquête n'est pas en effet impossible, elle ne peut vous échapper.

FALSTAF.

Quoi ! vous l'aimez ardemment, & vous voudriez que je vous enlevasse ?.. Ah ! Monsieur, je vous estime trop pour croire ....

LEFORD.

Connoissez mieux mon caractère. Sa vertu, vraie ou fausse, a fait une si vive impression sur mon ame, que je n'oserois lui faire connoître mes desirs. La longue habitude que je me suis faite d'admirer cette femme, la fait toujours briller à mes yeux d'un éclat qui m'éblouit ; & dussai-je avoir en main de quoi la confondre, l'empire qu'elle a pris sur moi trouveroit encore des ressources suffisantes pour réprimer & glacer mes desirs.

DE WINDSOR. 159  
FALSTAF.

M. Broom , écoutez-moi. Fortifiez-moi d'abord avec votre argent ; ensuite, mettez votre main là-dedans ; enfin, apprenez que je suis Gentilhomme , & que si vous aimez encore Madame Leford , je vous la livre.

LEFORD.

Ah ! cher ami !

FALSTAF.

C'est un Arrêt.

LEFORD.

Dépensez hardiment , cher ami ; l'argent ne manquera pas.

FALSTAF.

Et vous ne manquerez pas de Maîtresse , M. Broom. Scachez à votre tour , que j'ai aujourd'hui un rendez-vous avec elle , où elle m'attend avec impatience. Sa confidente sortoit d'auprès de moi, quand vous êtes entré. Je serai bien près de Madame Leford , entre dix & onze ; son jaloux doit alors être absent. Laissez-moi faire : revenez ici ce soir ; je vous en apprendrai de belles !

LEFORD.

Que je suis heureux ! Connoissez-vous le mari ?



FALSTAF.

! Moi ? non. Le diable emporte le pauvre cornard.... J'ai pourtant tort de l'appeller pauvre , car on prétend qu'il a des monceaux d'or ; & c'est en quoi j'aime encore plus sa femme. Elle me servira de clef , pour puiser dans le coffre-fort du vieux ladre. J'y trouverai les Indes-Orientales.

LEFORD.

Je voudrois que vous connussiez le mari , pour que vous puissiez éviter sa rencontre.

FALSTAF.

Que la peste l'étouffe. Je veux le faire extravaguer , je veux qu'il tremble à l'aspect du bâton , & faire une nouvelle constellation de ses cornes.... Bon courage , Monsieur Broom , le manant sera bientôt coëffé de notre façon : songez à vous y préparer. Adieu ; ne manquez pas de revenir ici ce soir.



## SCENE VIII.

M. LEFORD, *seul.*

Quel scélerat ! quel monstre ! mon cœur crève d'impatience. ... Qui osera maintenant blâmer ma jalousie ? Ma femme lui a donné un rendez-vous ! Qui l'auroit pû penser ? .... Quel enfer pour un mari , qu'une épouse infidelle ! Mon honneur est perdu , mes coffres sont forcés , ma réputation avilie ; & pour comble d'horreur , l'auteur de ma honte m'accable d'avance des noms odieux que j'entendrai bientôt retentir à mes oreilles ! ... Noms cruels ! noms affreux ! êtes-vous faits pour moi ? L'enfer même en a-t-il qui m'effrayent davantage ? ... Cocu ! ... ciel , cocu ! celui de Lucifer me paroîtroit plus doux... O mon pauvre ami Page ! vous êtes un sot , un sot pommé ! Vous croyez votre femme sage ; vous n'osez la soupçonner ; la jalousie vous paroît ridicule ! & moi , je confierois

O

162 LES COMMÈRES

plutôt mon beure à un Flamand , mon fromage à un Hollandois , mon eau-de-vie à un Irlandois , & mon cheval à un Larron , que mon honneur à ma femme. Tout ce que ce sexe rêve , imagine , désire , doit avoir son effet , dût l'enfer même y mettre obstacle..... Je te rends graces , ô Ciel , de m'avoir fait naître jaloux !.. C'est à onze heures qu'il doit se rendre chez-moi ?... Oh ! je le préviendrai. Je dévoilerai ma femme , je me vengerai de Falstaf , je me moquerai de Page.... Partons... Arrivons trois heures trop tôt , plutôt qu'une minute trop tard.... Cocu ! cocu ! ah ! fi ! au diable !

---

SCENE IX.

*Le Docteur* CAIUS. RUGBY.

**C**Aius paroît armé , & en habit de combat. Il demande à Rugby , si l'heure de l'assignation n'est point passée ? L'autre lui dit qu'elle l'est depuis long-tems. Caius accuse le Ministre de poltronnerie , & s'épuise en rodomontades. Il veut même que son Do-

DE WINDSOR. 163

mestique mette l'épée à la main, pour lui  
montrer de quelle maniere il auroit attaqué  
Evans.

---

SCENE X.

*Les mêmes Auteurs.* SHALLOW.  
SLENDER. PAGE. L'HOSTE.

**I**Ls accablent le Docteur de railleries, sur  
sa bravoure. Shallow, en qualité de juge  
de paix, fait une remontrance à Caius; après  
quoi il sort avec Slender & Monsieur Page,  
pour aller trouver le Ministre Evans qui est  
sous les armes de l'autre côté de la Ville, en  
attendant Caius.

L'Hôte de la Jarretiere reste avec Caius  
qu'il appaise, en le raillant sans qu'il s'en  
apperçoive. Il lui promet de le servir auprès  
de Mademoiselle Page; & il l'emmene, pour  
la voir, dans une ferme du voisinage où elle  
doit dîner.







## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

HUGUES. EVANS. SIMPLE.



LE Ministre, en veste, & l'épée à la main, feint d'attendre impatiemment le Médecin Caius son ennemi. Il prie Simple de le chercher dans les environs. Dès qu'il est seul, il s'abandonne aux mouvemens de sa frayeur, & il fait des vœux pour que Caius ne soit pas plus brave que lui... enfin, il chante, pour s'étourdir. Simple revient, & dit que le Médecin paroît. L'embarras du Ministre redouble.



## SCENE II.

*Les mêmes Acteurs. PAGE.*  
SHALLOW. SLENDER.

**I**Ls feignent d'être surpris de rencontrer Evans dans cet état, & d'en ignorer la cause. Le trouble & les attitudes guerrières du Ministre les réjouissent, jusqu'au moment que le Docteur Caius paroît avec l'Hôte de la Jarretiere.

## SCENE III.

*Les mêmes Acteurs. CAIUS. L'HOSTE.*  
RUGBY.

**L**Es deux braves se reprochent réciproquement (à l'oreille) leur poltronnerie. On les défarme, & ils essuient tous les brocards de l'assemblée. L'Hôte leur fait part du tour qu'il leur a joué, en leur donnant à chacun un rendez-vous différent. \* Le Doc-

---

\* Pendant toute cette Scene, Slender lève de tems en tems les yeux au Ciel, en disant:  
*Ah! belle Anne Page !..*

## 166 LES COMMERES

teur & le Médecin se raccommoient, & projettent de se venger de l'affront auquel l'Hôte vient de les exposer. Caius est surtout piqué de ce que l'Hôte l'a amené dans ce lieu, sous prétexte d'y voir Mademoiselle Page. Ils sortent pour aller signer la paix dans le cabaret.

---

### SCENE IV.

Madame PAGE. ROBIN.  
Monsieur LEFORD.

**M**Adame Page, qui est en chemin pour aller avec Robin chez Madame Leford, rencontre M. Leford qui lui demande de qui elle tient ce nouveau Domestique ? Elle continue son chemin, en lui disant que son mari l'a eu de Sir-Falstaff. ...

---

### SCENE V.

Monsieur LEFORD, *seul.*

**C**iel ! à quoi pense le Page ? cet homme a-t'il une tête ? a-t'il des yeux ? ... Non, tout dort chez lui,

tout lui devient inutile .... Quelle imbécillité ! souffrir un pareil Messager d'amour auprès de sa femme, n'est-ce pas être soi-même l'artisan de sa honte, & travailler à la rendre complete ? ... Mais à quoi pensé-je ? cette même femme n'est-elle pas aller trouver la mienne ? n'y mene-t'elle pas aussi ce jeune  *Mercure*  ? Ah ! mon cher Page, nos deux femmes conjurent ensemble : nous sommes perdus tous deux ! .... Non, non, je vais tout découvrir. Je surprendrai Falstaf, je donnerai la torture à ma femme, je déchirerai le voile hypocrite de la perfide Page, je ferai connoître son sot époux pour un cocu volontaire ; & je veux que tous mes voisins soient les témoins de ma vengeance. .... L'heure du rendez-vous approche, & je suis sûr de mon fait. O Falstaf ! je t'y trouverai, ou bien la terre n'est point matiere. Cet acte de vigueur met met au-dessus de la raillerie ... Marchons. Mais, qui vient ici ?





---

---

SCENE VI.

Monsieur LEFORD. Monsieur  
PAGE. SHALLOW.  
SLENDER. EVANS.  
CAIUS. L'HOSTE *de*  
*la Jarretiere.*

SHALLOW.

**E**H! bonjour, Monsieur Leford.  
LEFORD.

Je suis charmé de vous rencontrer  
tous. J'ai un excellent dîner à vous  
offrir, si vous voulez me suivre.

SHALLOW.

Quant à moi, Monsieur Leford,  
recevez mon excuse.

SLENDER.

Et la mienne aussi, Monsieur....  
Nous dînons avec Mademoiselle Anne,  
& je n'y manquerois pas pour tout  
l'argent....

SHALLOW.

Nous avons un mariage en train,  
entre

DE WINDSOR. 169

entre le cousin Slender , & elle. Cela doit être décidé aujourd'hui... Jugez...

S L E N D E R , à *M. Page*.

Je compte sur votre consentement , mon cher pere.

M. P A G E.

Vous l'avez , M. Slender : je suis pour vous. Mais ma femme est toujours pour M. le Docteur.

C A I U S.

Et votre fille aussi , M. le Page. Elle m'aime ; j'en ai Quickly pour garant.

L' H O S T E.

Et que deviendra donc le jeune Monsieur Fenton , lui qui chante , qui danse , qui fait des vers , qui est parfumé , tendre , & fémillant ? C'est lui qui l'aura , vous dis-je : c'est lui qui l'aura.

M. P A G E.

Jamais de mon consentement. Il a trop de noblesse , & trop peu de biens ; il est trop attaché au Prince *Henri* , \* & à *Poinz* ; trop haut dans ses manieres , & visant trop au grand. Non ,

---

\* Voyez l'Extrait de la Pièce d'Henri IV.

170 LES COMMERES

il n'aura point ma fille : mon bien n'est pas pour un aventurier. Si jamais il la prend , il la prendra sans dot.

M. LEFORD.

Que du moins quelques-uns de vous daignent venir chez moi. Sans compter la chere que j'ai à leur faire , je leur promets un divertissement singulier : j'ai un monstre comique à leur faire voir. Vous en ferez , Monsieur le Docteur , & vous , Monsieur Page ; & j'espere que Sir Evans ne me refusera point.

S H A L L O W.

Adieu donc, nous en ferons l'amour plus à notre aise chez Monsieur Page.

C A I U S.

Rugby , va m'attendre à la maison : je t'y rejoindrai bientôt.

L' H O S T E.

Et moi , je vais boire avec mon Chevalier Falstaf.

LEFORD , *à part.*

Je lui prépare une boisson un peu ancre !... Le bourreau dansera bientôt !... Allons \* , Messieurs, marchons.

\* Haut.

DE WINDSOR. 171  
TOUS ENSEMBLE.

Allons voir le monstre.

---

SCENE VII.

Madame LEFORD. M. PAGE.

*Des Domestiques portant un  
grand panier couvert.*

Madame LEFORD.

**A**pprochez, Jean : approchez, Robert.

Madame PAGE.

Vîte, vîte ; dépêchez-vous . . . Est-ce-là le panier ?

Madame LEFORD.

Oui. Où est donc Robin ?

Madame PAGE.

Placez le panier ici . . . . donnez vîte vos ordres à vos gens. Nous n'avons pas de tems à perdre.

Madame LEFORD, *à ses Gens.*

Songez à ce que je vous ai dit. Tenez - vous ici près ; & lorsque je vous appellerai , prenez ce panier sur

P ij



172 LES COMMERES

vos épaules ; portez - le sans tarder sur le bord de la Tamise , à l'endroit où l'on blanchit le linge , & vuidez - le dans la riviere.

Madame P A G E.

N'y manquez pas au moins.

Madame L E F O R D.

Ne craignez rien , je les avois déjà instruits . . . . Sortez \* ; & soyez prêts quand j'appellerai . . .

Madame P A G E.

Voici le petit Robin.

Madame L E F O R D.

Hé bien , quelles nouvelles ?

R O B I N.

Mon maître est à la porte de derrière , & demande à entrer.

Madame P A G E.

Dis-moi , petit coquin , nous as - tu été fidèle ?

R O B I N.

Oui , en vérité , Madame. Mon maître ignore que vous soyez ici. Il m'a même menacé de me chasser , si je vous disois ce qu'il fait aujourd'hui.

\* A ses Gens.

DE WINDSOR. 173

Madame PAGE.

Fort bien. Cette discrétion te vaudra un habit neuf. . . . Mais je vais me cacher. . . .

Madame LEFORD.

Allez. . . Toi, va dire à ton maître que je l'attends. . . . Madame Page, gardez-vous d'oublier votre rôle.

Madame PAGE, *cachée*.

Si j'y manque, sifflez - moi.

Madame LEFORD.

Nous allons donc berner ce vieux pécheur, & rafraîchir cette grosse éponge! . . . Il faut lui apprendre à nous connoître.

---

## SCENE VIII.

Madame LEFORD. FALSTAF.

FALSTAF.

AH ! mon Ange, est-ce vous que je vois ? Je mourrois maintenant sans regret : je suis parvenu au comble de mes vœux. Dieu ! quel heureux quart-d'heure ! . . .

P iij

174 LES COMMÈRES

Madame LEFORD.

Ah ! cher amant !

F A L S T A F.

Divine Leford ! je ne suis point flatteur. Plût au Ciel que votre époux fût mort , je vous ferois Lady \* !

Madame LEFORD.

Moi , Lady ? Sir Falstaf ! Ah ! suis-je digne de tant d'honneurs ?

F A L S T A F.

La Cour de France même en a-t-elle de plus dignes ? Le feu de vos regards surpasse celui du diamant. Tout en vous est adorable. Ce front , ces sourcils , seroient enviés des Déeses !

Madame LEFORD.

Ah ! Sir Falstaf !

F A L S T A F.

Ne me démentez point : jamais femme de Cour ne vous égala. Vous étiez née pour les effacer toutes ; & si vous n'êtes pas dans le rang qui vous est dû , ne l'imputez qu'à la Fortune , jalouse des bienfaits dont la Nature vous

---

\* C'est le titre des femmes de condition en Angleterre.

DE WINDSOR. 175

a comblée... Allons, allons, Madame ;  
ce n'est pas à des yeux tels que les  
miens qu'on peut cacher des charmes  
tels que les vôtres.

Madame LEFORD.

Hélas ! je n'en ai guères.

FALSTAF.

Eh ! pourquoi donc m'enflâment-ils ?  
& que faut-il de plus pour vous con-  
vaincre de leur réalité ? Des attraites  
vulgaires feroient-ils naître en moi de  
si tendres transports ? ... Me croyez-  
vous semblable à ces fades courtisans ,  
à ces mignons musqués , qui d'un ton  
& d'un air féminin prodiguent des fleu-  
rettes bannales , & barbouillent d'en-  
cens les pécores les plus provinciales ?  
Non , mon adorable ! le cœur & la  
langue du Chevalier Falstaf sont tou-  
jours à l'unisson : daignez donc les  
entendre. Tous deux vous diront mille  
fois , que je vous aime , que je u'ai-  
merai jamais que vous , & que vous  
le méritez.

Madame LEFORD.

Seriez-vous capable de me trahir ? ..  
On dit pourtant que vous aimez Ma-



176 LES COMMERES

dame Page; & j'ai lieu de le craindre...

F A L S T A F.

Qui? moi, Madame? j'aimerois autant qu'on me soupçonnât de préférer les ténèbres à la lumière, & le vinaigre au vin de Bourgogne \*.

Madame L E F O R D.

En ce cas le Ciel connoît mes sentimens pour vous; & vous en serez bientôt convaincu.

F A L S T A F.

Ah! daignez me les conserver, puisqu'il en va de mon mérite.

Madame L E F O R D.

Ma constance dépendra toujours de la vôtre.

R O B I N, *en dedans.*

Madame Leford? Madame? ... on frappe à la porte. C'est Madame Page qui arrive en courant, & qui demande à vous parler au plutôt.

---

\* J'ai changé dans cet endroit, comme dans quelques autres, les expressions de Falstaf, dont le sel national n'auroit rien de piquant pour nous. On ne peut goûter que ce qu'on sent; & pour plaire, il faut se faire entendre.

DE WINDSOR. 177  
F A L S T A F.

Peste ! je ne veux pas qu'elle me voye ici. Je vais me cacher derriere la tapisserie.

Madame L E F O R D.

Oui , je vous en prie ; car cette femme est si médifante. . . .

---

S C E N E I X.

Madame L E F O R D. M<sup>e</sup> P A G E.  
F A L S T A F, *caché.*

Madame L E F O R D.

**D**E quoi donc s'agit-il , Madame ?  
Madame P A G E.

Ah ! chere amie , qu'avez-vous fait ?  
vous êtes deshonorée , vous êtes perdue à jamais !

Madame L E F O R D.

Ciel ! de quoi donc s'agit-il ?  
Madame P A G E.

Ah ! quel malheur pour vous , d'avoir donné des soupçons légitimes au meilleur des époux !

178 LES COMMERES

Madame LEFORD.

Des soupçons légitimes ! moi , Madame ? & quels sont-ils ?

Madame PAGE.

Quels sont-ils ? Je ne vous connois plus : vous m'avez trompée.

Madame LEFORD.

En quoi donc ? hélas ! daignez vous expliquer.

Madame PAGE.

Votre époux va paroître , avec toute la Ville. Il sçait que vous tenez ici un amant caché pendant son absence... En un mot , vous êtes perdue.

Madame LEFORD.

J'espere n'avoir rien à craindre de ce côté.

Madame PAGE.

Plaise au Ciel qu'il en soit ainsi ! Il est pourtant certain que Monsieur Leford arrive avec tout ce que Windsor a de personnes notables pour chercher le séducteur , & le punir. J'étois accourue pour vous en avertir. Mais puisque vous vous sentez innocente , j'en suis charmée . . . . Que vois-je ? vous pâlissez ? Ah ! si votre amant est en effet caché dans ces lieux , cessez de ba-

lancer , prévenez votre perte , & peut-être la sienne , en le faisant sortir au plutôt. . . Eh ! vite , chere amie , reprenez vos sens , sauvez votre réputation , sauvez vos jours !

Madame LEFORD.

Que vais - je devenir ? & que ferai-je ? . . . Hélas ! j'ose vous l'avouer : je tiens ici l'objet de toute ma tendresse ; & je crains moins ma honte , que le danger qui le menace. Je donnerois ma vie pour le sauver.

Madame P A G E.

Pouvez-vous , sans rougir , me tenir un pareil langage ? Est - ce vous que j'entends ? . . . Mais , songez donc que votre époux est peut-être à la porte , & qu'il faut prendre un parti. Voulez-vous garder votre amant dans la maison ? Voulez - vous absolument vous perdre ? O Ciel ! que vous m'avez trompée ! . . . N'importe , la pitié me force à vous servir : j'apperçois un panier dans lequel on peut cacher votre amant , à moins qu'il ne soit d'une taille surnaturelle. Qu'il s'y loge au plutôt , & qu'on le couvre de linge.



180 LES COMMERES

Monsieur Leford croira que vous l'envoyez à la riviere.

Madame L E F O R D.

Hélas ! il est trop gros : jamais il n'y tiendra ! . . . Que ferons-nous ? . . .

F A L S T A F , *accourant.*

Laissez - moi voir ; laissez - moi essayer \* . . . Oui, j'y tiendrai . . . le conseil est fort bon. . . . Oui, Madame, j'y tiendrai . . .

Madame P A G E.

Qu'ai-je vu ? . . Sir Falstaf ! . . Ah ! Chevalier , après la lettre !

F A L S T A F.

Je vous aime toujours . . Pour Dieu, faites moi sortir au plutôt ! Jamais de ma vie . . . non , jamais \*\* . . .

Madame P A G E , à Robin.

Aide-nous à bien couvrir ton maître . . Madame Leford , appelez vos gens . . Ah ! perfide Chevalier !

Madame L E F O R D.

Jean ? Robert ? venez vite. Prenez ce panier de linge , & portez-le au plutôt à la blanchisseuse . . . Allez , partez.

\* Il se met dans le panier.

\*\* Elles achevent de remplir le panier de linge.

---

S C E N E X.

Madame LEFORD. M. PAGE.  
M. LEFORD. M<sup>e</sup> PAGE,  
CAIUS. EVANS.

M. LEFORD.

ENTrez, mes amis. Si j'ai soupçonné  
sans cause, je m'abandonne à toute  
l'amertume de vos railleries : je les  
mérite..... Arrêtez\*..... Où portez-  
vous ceci ?

UN DOMESTIQUE.

C'est du linge que nous portons  
blanchir.

Madame LEFORD, à son mari.

Eh ! de quoi donc allez-vous vous  
mêler ? Sont-ce là vos affaires\*\* ? . . . .

M. LEFORD.

De quoi je me mêle ? Nous le ver-  
rons bien-tôt. . . . Oh ! mes amis ! J'ai

\* A ceux qui emportent le panier.

\*\* On emporte le panier.

182 LES COMMÈRES

rêvé cette nuit. . . . Je vous dirai mon rêve. . . . Cherchons d'abord mes clefs. Les voilà. . . Montez , cherchez , parcourez toutes mes chambres , furetez par-tout : le renard est pris , j'en suis caution. . . . Voyons d'abord ici. Quoi ! je ne trouve rien ? . . .

M. PAGE.

Eh ! mon cher Leford , n'êtes-vous pas satisfait ? Pourquoi vous fatiguer en vain ? C'est vous injurier vous-même ? . . .

M. LEFORD.

A la bonne heure. . . . Mais je veux trouver. Courage , mes amis ; aidez-moi : vous aurez bien-tôt de quoi rire. . . . Montons là-haut. . . . Suivez-moi , vous dis-je ?

E V A N S.

Ce sont des vapeurs de jalousie.

C A I U S.

Par ma foi , ce mal n'est pas connu en France.

M. PAGE.

Suivons-le , puisqu'il le veut ; & voyons la fin de tout ceci.

SCENE XI.

Madame LEFORD. M<sup>e</sup> PAGE.

Madame PAGE.

Cette aventure , en vérité , est doublement risible.

Madame LEFORD , *riant*.

Je ne sçais si je dois plus rire de l'inquiétude de mon mari , que des frayeurs de Falstaff.

Madame PAGE , *riant*.

En quel état ne devroit-il pas être ; lorsque Monsieur Leford a arrêté le panier ?

Madame LEFORD.

Je crois que nous lui avons rendu service , en l'envoyant à la riviere.

Madame PAGE.

Que ne puis-je voir dans le même cas tous ceux qui lui ressemblent !

Madame LEFORD.

Je crois pourtant que mon mari avoit , en effet , quelque connoissance



184 LES COMMERES

de la visite que Falstaf m'a faite. Je ne le vis jamais si transporté de jalousie.

Madame PAGE.

J'imagine un moyen d'en sçavoir la vérité, & de rire encore plus aux dépens de Falstaf. Sa maladie a besoin d'une médecine encore plus forte.

Madame LEFORD.

Ne pourrions-nous pas lui renvoyer Quickly, pour lui faire des excuses, & pour lui donner de nouvelles espérances capables de le faire retomber dans le panneau ?

Madame PAGE.

C'est bien pensé. Il faut qu'elle lui propose un autre rendez-vous, pour demain ; & qu'elle lui donne tout à espérer.



Scene

SCENE XII.

*Les mêmes Actrices. M. LE  
FORD revient avec sa com-  
pagnie.*

M. LEFORD.

**I**L est introuvable !... Hélas ! peut-  
être s'est-il vanté mal-à-propos ?...

M<sup>e</sup> PAGE, à M. Leford.

L'entendez-vous ?...

M<sup>e</sup> LEFORD, à son mari.

J'ai beaucoup à me louer de vous ,  
Monsieur , vous en agissez fort bien  
avec moi.

M. LEFORD.

Peut-être trop bien , Madame.

M<sup>e</sup> LEFORD.

Puisse le Ciel rectifier vos senti-  
mens !

M. LEFORD.

Je le souhaite.

M<sup>e</sup> PAGE.

Vous vous donnez un grand ridi-  
cule , M. Leford.

*Tome IV.*

Q

186 LES COMMERES

M. LEFORD.

Madame . . . Je le supporte.

E V A N S.

Si nous avons oublié le moindre petit recoin de la maison , que le Ciel me pardonne.

C A I U S.

Nous n'y avons trouvé aucun mâle.

M. P A G E.

Fi, fi, Monsieur Leford : cachez-vous, rougissez de honte ! quel noir Démon vous a troublé l'esprit ? . . . Je ne voudrois pas , pour tout Winsford , qu'on eût une telle sottise à me reprocher.

M. LEFORD.

C'est ma faute , M. Page . . . J'en porte la peine.

E V A N S.

Vous méritez les reproches de votre conscience. Vous avez insulté une honnête femme . . . On n'en trouveroit pas une plus vertueuse en mille , ni en cinq cent de plus.

C A I U S.

Pour moi , je la maintiens telle , envers & contre tous.

## M. LEFORD.

Messieurs, ceci ne doit point faire manquer le dîner que je vous ai promis. Allons, en attendant, nous promener dans mon parc, & daignez me pardonner. Je vous ferai connoître par la suite, ce qui m'a engagé dans de pareilles démarches... Allons, ma femme, faisons la paix, accordez-moi ma grace; & vous, Madame Page, daignez aussi regarder mon repentir comme sincère.

## M. PAGE.

Allons, Messieurs, entrons : mais n'épargnons pas le jaloux. Je vous retiens tous pour demain à déjeuner chez moi; & je vous donne ensuite une chasse à l'oiseau. J'ai depuis peu, un Faucon admirable... Est-ce chose faite?

## M. LEFORD.

Je suis à vos ordres.

## EVANS.

S'il y en a un, je suis le second.

## CAIUS.

Je ferai donc le troisième.



SCENE XIII.

FENTON *paroît avec Mademoiselle* PAGE.

FENTON.

AH ! je vois trop que je ne pourrai jamais attendrir votre pere ! . . . . . Cessez , cessez , Madame , de me renvoyer à lui .

Mademoiselle PAGE.

Hélas ! comment donc faire ?

FENTON.

Si vous m'aimez , sçachez ce que vous êtes . . . Ciel , que me reproche-t-il ? une trop grande naissance , & trop peu de biens pour la soutenir : il croit que je n'en veux qu'à ses richesses. Il m'objecte les erreurs de ma jeunesse , & les compagnies que j'ai fréquentées ; il croit enfin , que l'intérêt seul allume la flâme dont je brûle pour vous.

Mademoiselle PAGE.

Hélas ! peut être a-t-il raison !

DE WINDSOR. 189  
F E N T O N.

Je vous aime trop, pour vous rien cacher ; & puisque mon cœur est à vous , il doit vous être ouvert. . . Oui , Madame , il est vrai : mes premiers feux n'avoient rien de sincere ; mes yeux n'envisageoient que vos richesses. Mais je vous ai fréquentée ; mes yeux se sont ouverts , ils ont connu vos charmes ; & dussiez-vous être privée des biens qui faisoient autrefois mon espoir , je les méprise , je n'aime plus que vous.

Mademoiselle P A G E.

Cet aveu m'est bien doux : je le crois sincere. Mais continuez pourtant à rechercher l'amitié de mon pere. Priez , pressez , employez tout. Si rien ne réussit, le tems nous apprendra. . .



SCÈNE XIV.

*Les mêmes Acteurs.* SHALLOW. SLENDER. QUICKLY.

SHALLOW.

Rompez leur entretien, Quickly.  
Le cousin parlera pour lui même.

SLENDER.

Allons... à l'aventure...

SHALLOW.

Soyez ferme, cousin.

SLENDER.

Oh ! je suis ferme : je ne la crains pas. Tout ce qui me fâche, c'est que je tremble...

QUICKLY, à *Mademoiselle Page*.

Monsieur Slender voudroit vous parler.

*Mademoiselle* PAGE.

J'y suis dans le moment... Vous voyez\* le choix de mon Pere ! Se

\* A Fenton.

peut-il que le bien couvre tous les défauts d'un pareil amant ?

QUICKLY.

Eh bien ! Monsieur Fenton, comment va ? . . . . Puis-je vous dire un mot en particulier ? . . \*

SHALLOW.

Allons, cousin, courage ! . . . . voilà votre maîtresse qui vient... songez que vous aviez un pere. . .

SLENDER.

J'avois un pere, Madame . . . . Mon cousin Shallow vous dira tout ce qu'il a fait. . . Oui, mon cousin, dites-lui ses exploits. . N'oubliez pas les trois oies qu'il tua d'un seul coup . . . .

SHALLOW.

Madame, mon cousin vous adore.

SLENDER.

Oui, Madame, autant qu'aucune femme dans tout le Duché de Glocestre.

SHALLOW.

Il vous donnera un train digne de vous.

SLENDER.

Oh ! oui, au-dessus de toutes les femmes d'Ecuyers

\* Elle écarte Fenton.



192 LES COMMERES  
SHALLOW.

Il vous fera des avantages considérables dans le Contrat.

Mademoiselle PAGE.

Eh ! Monsieur Shallow , laissez-le parler lui-même.

SHALLOW.

Ah ! très-volontiers : je vous en remercie même de votre indulgence... Allons , ferme , cousin , elle vous appelle ; parlez lui.

Mlle PAGE.

Eh bien ! Monsieur Slender ?

SLENDER.

Eh bien ! Madame ? ..

Mlle PAGE.

Que souhaitez-vous ?

SLENDER.

Ce que je souhaite ? ... Ah ! il ne me convient pas de souhaiter , je suis trop jeune pour écouter ma volonté... &, grace au Ciel , je ne l'ai point faite encore...

Mlle PAGE.

Je demande seulement , Monsieur , ce que je puis faire pour vous ?

SLENDER.

Pour moi ? fort peu de chose : je ne  
vous

DE WINDSOR. 193

vous demande rien.. Votre pere, & mon cousin Shallow, ont concerté je ne sçais quoi.... Si cela réussit, j'y consens ; sinon, je m'en console... Ils peuvent vous dire, mieux que moi, de quoi il s'agit... Tenez, demandez - le à votre pere. Le voilà qui vient.

---

SCENE XV.

*Les mêmes Acteurs.* Monsieur & Madame PAGE.

M. PAGE.

**B**onjour, Monsieur Slender. Ma fille, je veux que vous l'aimiez.... Mais, que fait ici Monsieur Fenton?... Vous avez tort, Monsieur, d'entrer chez moi contre ma volonté. Je vous ai dit, je crois, que j'avois disposé de ma fille.

FENTON.

Pardonnez, Monsieur, je serois au désespoir de vous chagriner.

*Tome IV.*

R

7

M. PAGE.

Encore un coup , ma fille n'est point  
pour vous.

FENTON.

Daignerez-vous m'entendre ?

M. PAGE.

Non , Monsieur... Allons, Monsieur  
Shallow ; allons, M. Slender. Entrons...  
Et vous, Monsieur Fenton, laissez-nous,  
je vous prie.

---

---

## SCENE XVI.

Madame PAGE. Mlle PAGE,  
FENTON. QUICKLY.

QUICKLY , *à Fenton.*

**A** Dresser - vous à Madame Page.  
FENTON.

Ah ! Madame , jugez de ma douleur,  
puisque , malgré tous les refus & les  
affronts que je reçois , j'adore toujours  
votre aimable fille ! Se pourroit-il que  
vous fussiez insensible à ma peine ?

DE WINDSOR. 195

Mlle PAGE.

Souffrirez-vous, ma mere, que j'é-  
p ose un imbécille ?

Madame PAGE.

Je m'en garderai bien. J'ai trouvé  
ce qu'il vous faut.

QUICKLY, *à part.*

C'est sans doute mon maître ; c'est  
le Docteur Caius.

Madame PAGE.

Rassûrez - vous, Monsieur Fenton :  
je ne suis ni votre amie, ni votre ad-  
versaire. J'interrogerai à fond les sen-  
timens de ma fille, & cette découverte  
seule décidera de mon choix. Jusques-  
là, recevez mes adieux.... On nous  
attend : rentrons, ma fille.

---

## SCENE XVII.

FENTON. QUICKLY.

QUICKLY.

Courage, Monsieur : c'est mon  
affaire maintenant ... Quoi ? (lui dis-

R ij



196 LES COMMÈRES

rai-je ) ferez-vous femme à donner votre fille à un sot , ou à un Médecin ? ..... Avez-vous bien regardé Monsieur Fenton ? Non. Eh bien , regardez-le donc , voilà votre gendre.

FENTON.

Que ne te dois-je pas ! ... Tiens, donne tantôt , de ma part , cette bague à ma chère maîtresse ..... & voilà pour toi.

---

SCENE XVIII.

QUICKLY.

**Q**ue le Ciel te rende heureux... Quel bon cœur ! une femme peut-elle trop faire pour en acquérir de pareils ? ..... Je voudrois pourtant que mon maître épousât Mademoiselle Page : je voudrois aussi que Slender l'obtînt ; & je la souhaite à Monsieur Fenton. .... Comment concilier ces différens intérêts ? ... Remplissons mes engagemens. Servons-les tous les trois de mon mieux , & sur-tout Monsieur

Fenton : le reste ira comme il pourra ,  
je m'en lave les mains . . . Mais j'ou-  
bliois que je suis chargée d'une nou-  
velle ambassade , de la part de nos  
Dames , auprès de Sir Falstaf ? . . . A  
quoi donc m'amusai-je ici ? . . .

---

## SCENE XIX.

FALSTAF. BARDOLPHE.

FALSTAF.

**H**Ola, Bardolphe . . .

BARDOLPHE.

Sir ?

FALSTAF.

Fais-moi apporter une bouteille de  
*Canarie*, avec une rotie . . . Quoi ? n'ai-je  
vécu si long-tems que pour essuyer un  
si cruel affront ? pour être jetté dans  
la Tamise , comme un chien mort , ou  
qu'on veut noyer ? Ah ! si l'on m'y ra-  
trappe, je consens que mon nez soit en  
butte aux camoufflets de tous les Eco-  
liers d'Oxford.

R iij

198 LES COMMERES

Quelle chute ! A peine étois-jetombé, que j'ai touché le fond ! mais, dût-il avoir été voisin des Enfers, mon poids ne suffisoit-il pas pour l'atteindre en un clin d'œil ? ... Heureusement, pourtant, que la riviere étoit basse en cet endroit : j'aurois été noyé ; & quelle mort pour moi ! pour moi, qui abhorre, qui déteste l'eau, qui frémis à son seul aspect ! ...

BARDOLPHE *rentre avec  
du vin, &c.*

Sir, Quickly demande à vous parler.

FALSTAF.

Gobons d'abord ceci, pour me réchauffer ; si j'avois avalé des pelottes de neige, en guise de pilules, je crois, morbleu, que je ne serois pas plus refroidi. ....



SCENE XX.

FALSTAF. BARDOLPHE.  
QUICKLY.  
QUICKLY.

Que de pardons je viens vous demander !...

FALSTAF.

Bardolphe , emportez tout ceci...  
Faites-moi chauffer au plutôt une bouteille de vin.... Que voulez-vous \* ?

QUICKLY.

Hélas ! Monsieur , je viens de la part de Madame Leford.

FALSTAF.

Mauvaise commission.

QUICKLY.

Ah ! Monsieur , ne lui imputez rien..  
ses ordres ont été mal exécutés : elle en gémit.... elle est au désespoir !

FALSTAF.

Et moi aussi , d'avoir été assez bête pour me fier à une femme.

\* A Quickly.

R iv



200 LES COMMERES  
QUICKLY.

Que vous la plaindriez , si vous étiez témoin de sa douleur ! vous ne seriez point assez barbare pour y résister..... Son mari va ce matin à la chasse , entre huit & neuf ; elle brûle de vous voir , pour se justifier envers vous , & pour vous faire oublier vos peines. Jamais amante ne fut plus allarmée , ni plus tendre.

FALSTAF.

Réellement?... Eh bien, j'irai la voir: tu peux l'en assurer.... Mais qu'elle réfléchisse bien sur ce que vaut un homme... & qu'elle juge de mon mérite , par ce qu'il lui fait faire pour moi.

QUICKLY.

N'ayez aucune défiance.

FALSTAF.

Adieu , je m'y rendrai. Elle peut compter sur moi.

QUICKLY.

Monsieur , je vous salue.

FALSTAF *seul.*

Je m'étonne de n'avoir pas encore vu Monsieur Broom. Il m'a pourtant fait

DE WINDSOR. 201  
dire de l'attendre..... Son argent me  
plaît beaucoup... Mais le voilà.

---

SCENE XXI.

FALSTAF. M. LEFORD.

M. LEFORD.

Bon jour, mon cher Monsieur.

FALSTAF.

Vous venez, n'est-il pas vrai, pour  
sçavoir le résultat de mon rendez-vous  
avec Madame Leford?

M<sup>r</sup> LEFORD.

C'est ce que je désire ardemment  
d'apprendre.

FALSTAF.

Je ne suis point menteur : je n'ai rien  
de bon à vous dire.

M<sup>r</sup> LEFORD.

Comment donc, auroit-elle changé  
de sentiment?

FALSTAF.

Hélas ! non. Tout alloit au mieux.  
La comédie tiroit à sa fin, mon cher  
Monsieur Broom. Le prologue & les

202 LES COMMERES

premiers actes avoient été charmans ; le dénouement alloit être admirable... Mais le *Signor Cornuto*, qu'un démon jaloux tient toujours alerte , arrive tout-à-coup.... la face du spectacle change ; & cet aimable dénouement que j'attendois devient pour moi la catastrophe la plus tragique.

M<sup>r</sup> LEFORD.

Quoi ? vous étiez chez elle quand le mari arriva ?

FALSTAF.

Plût à Dieu que je n'y eusse point été !

M<sup>r</sup> LEFORD.

Mais , du moins , vous étiez caché ?  
Il ne vous a pas trouvé ?

FALSTAF.

Nous avons d'abord été assez heureux pour être avertis de l'arrivée du jaloux , par Madame Page , qui , voyant que nous avions perdu la tête , nous montra un grand panier dans lequel elle me fit cacher.

M<sup>r</sup> LEFORD.

Dans un panier !

FALSTAF.

Oui , morbleu , dans un panier ;

qu'on acheva de remplir de linge , & de.... N'en parlons pas....

Mr LEFORD.

Mais comment pûtes-vous y rester ?

FALSTAF.

Il le falloir bien.... Ah ! le maudit panier !.... Que n'ai-je pas souffert pour vous servir , Monsieur Broom ? Imaginez - vous un corps comme le mien , pressé , contourné , plié , roulé comme un *oublie* dans ce diable de panier !.... Mais ce n'est encore que le prélude de mon supplice. A peine deux grands coquins de domestiques ont-ils chargé le panier sur leurs épaules , avec ordre de porter le prétendu linge qu'il contenoit au blanchissage ; voilà mon cocu qui arrive !.... il veut savoir ce que le panier renferme.... Jugez de mes terreurs ! Mais le sort ne vouloit pas qu'il esquivât les cornes. Il crut sa femme ; & je passai , tandis qu'il visitoit la maison pour me trouver.... Admirez , maintenant , toute la malignité de mon étoile , mon cher Monsieur Broom ! J'étois destiné ce jour-là à mourir de cent morts différentes. J'avois dû étouffer mille fois ;



& je n'échappe à ce danger , que pour être jetté dans la riviere par des mairauts qui me prenoient pour du linge sale.

M<sup>r</sup> LEFORD.

Je suis , en vérité , pénétré des maux que vous avez soufferts; & je vois bien que tout espoir est perdu pour moi...

FALSTAF.

Monsieur Broom , je consens d'être jetté dans l'*Etna* , comme je l'ai été dans la *Tamise* , quand vous verrez Falstaf abandonner sa proie. Le mari. doit aller ce matin à la chasse ; & j'ai un nouveau rendez-vous de la part de sa femme , pour neuf heures.

M<sup>r</sup> LEFORD.

Il est déjà huit heures passées...

FALSTAF.

Ma foi?... En ce cas , sortez : je vais m'y rendre. Revenez tantôt , & vous me reverrez heureux.... Adieu , Monsieur Broom ; vous serez bientôt satisfait.



## SCENE XXII.

Monsieur LEFORD, *seul.*

Est-ce une vision ? Est-ce un songe ? ... Debout , debout , Monsieur Leford , éveillez-vous. On gâte votre plus bel habit.... O destinée des époux ! O malheurs du ménage ! ... voilà ce que c'est d'avoir du linge à blanchir , & des paniers ! ... Eh bien , tout le monde sçaura ce que je suis. Je surprendrai le galant ; toute la ville en sera témoin. Il est à présent chez moi ; fût-il un diable , il est trop gros pour échapper à mes recherches..... Je ne puis éviter d'être ce que je suis ; mais puisque je le suis , rien ne me retiendra. Si l'animal qui porte des cornes est souvent redoutable , ressemblons - lui encore par cet endroit.





## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*La Scène est dans la maison de  
M. Leford.*

FALSTAF. M<sup>e</sup> LEFORD.

FALSTAF.



Out est oublié, Madame :  
puis-je me plaindre en voyant  
vos pleurs ? Ne sont-ils pas  
des gages de votre amour ?  
Ah ! Falstaf est trop reconnoissant , trop  
sensible , pour ne pas vous marquer.\*  
Mais ce maudit époux ne viendra-t-il  
pas encore me faire enrager ?

Madame LEFORD.

Non , mon cher , il est à la chasse.

\* Il va pour l'embrasser.

DE WINDSOR. 207

Madame PAGE, *en dedans.*

Hola, ma commere Leford ? ho-  
la ?...

Madame LEFORD.

Eh vîre, Sir Falstat, passez dans ce  
cabinet ....

---

## SCENE II.

Madame LEFORD. M<sup>e</sup> PAGE.

Madame PAGE.

**E**H bien, ma chere, avec qui étiez-  
vous ici ?

Madame LEFORD.

J'étois seule, Madame.

Madame PAGE.

Vous étiez seule ?

Madame LEFORD.

Oui vraiment..... \* Parlez plus  
haut.

Madame PAGE.

J'en suis charmée, Madame.... Oh !  
j'en suis charmée !...

Madame LEFORD.

Eh ! pourquoi donc ?

\* A part.



Madame PAGE.

C'est de ce que nous allons rire encore aux dépens de votre époux. Je ne sçais quel nouveau soupçon le guide, mais vous l'allez voir paroître, suivi de mon mari, & de cinq ou six autres qu'il a rassemblés. Je ne le vis jamais si furieux. Il crie, il tempête, il menace, il déteste le mariage, il insulte tous les maris, il damne toutes les femmes: & si le gros Chevalier étoit ici, je ne répondrois pas plus de sa vie que de la vôtre.

Madame LEFORD.

O Ciel! le nomme-t-il?

Madame PAGE.

S'il le nomme? il ne parle que de lui. Il sçait, dit-il, en jurant (ah! j'en tremble;) il sçait, dis-je, que le Chevalier étoit hier ici, & que vous l'avez fait sauver dans un panier; il soutient à mon époux, qu'il est encore actuellement chez vous; il leur a fait quitter la chasse, & il les entraîne tous chez lui pour leur prouver la réalité de ses soupçons. Quel bonheur, ma chere Madame Leford, que le Chevalier

DE WINDSOR. 209

valier ne soit point ici , & quel comble de ridicule pour votre époux !

Madame LEFORD.

Tardera-t-il à venir ?

Madame PAGE.

Il arrive dans le moment : la jalousie lui donne des aîles ; je viens de le voir au bout de la rue.

Madame LEFORD.

Il faut donc que je meure !..... Sir Falstaff est ici !

Madame PAGE.

Il est mort , & vous êtes perdue. Ciel ! à quoi vous exposez-vous ?..... Qu'il fuye , qu'il fuye , s'il ne veut s'exposer à périr.

Madame LEFORD.

Et comment fuir ? Par où sortira-t-il ? Comment le cacherai-je ?.... Faisons-nous encore usage du panier ?...



## SCÈNE III.

*Les deux Femmes.* FALSTAF.

FALSTAF, *accourant.*

**N**On, plus de panier... Non morbleu, plus de panier.... Ah! que deviendrai-je?... Ne puis-je donc sortir avant qu'il arrive?

Madame PAGE.

Les trois frères de Monsieur Leford, armés de pistolets, gardent les portes. Toute sortie est fermée.

FALSTAF.

Ah! j'enrage... Que ferai-je?... Grimpons dans la cheminée.

Madame LEFORD.

Vous êtes par trop gros.... d'ailleurs il vous y trouveroit : il cherchera partout.

FALSTAF.

Il faut donc sortir.

Madame PAGE.

Si vous sortez, vous êtes mort!

DE WINDSOR. 211  
FALSTAF.

Ah ! chien de rendez-vous ! .... Ah !  
malheureux Falstaf !

Madame LEFORD.

Ne pourroit-on pas le déguiser en  
femme ?

Madame PAGE.

Eh ! où trouver des habits assez larges  
& assez grands ?

FALSTAF.

Sauvez-moi : je me sou mets à tout.

Madame LEFORD.

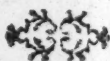
Attendez ... je me rappelle .... La  
tante de ma cuisiniere, la grosse femme  
de *Braineford*, a laissé une de ses ro-  
bes dans le grenier. ....

Madame PAGE.

Voilà notre affaire. Elle est aussi  
grosse que lui ... Montez vite, Cheva-  
lier, nous irons vous ajuster ... Al-  
lons toujours lui chercher du linge.

Madame LEFORD.

Partez donc, partez ; habillez-vous  
au plutôt, en attendant que nous al-  
lions vous coëffer.





## SCÈNE IV.

Madame LEFORD. M<sup>e</sup> PAGE.Madame LEFORD, *riant*.

**J**E voudrois bien que mon mari le rencontrât sous ce déguisement ! Il déteste la vieille femme de *Braineford*, qu'il croit forcieri : il l'a vingt fois menacée de l'assommer , s'il la revoyoit chez lui.

Madame PAGE.

Puisse le Ciel guider Falstaf sous les yeux de votre mari ; & puisse le diable appesantir son bâton !

Madame LEFORD.

Mais , M. Leford vient-il effectivement ?

Madame PAGE.

Oui , très-effectivement , très-impatiemment , très - violemment. .... Il parlé même de l'aventure du panier. Sçavoir d'où il la sçait , c'est ce qui me passe ....

DE WINDSOR. 213

Madame LEFORD.

Il faut pénétrer ce mystère.... Je vais faire apporter le panier ; je veux qu'il le rencontre à la porte, comme la dernière fois : nous verrons ce qu'il fera.

Madame PAGE.

Dépêchons donc , & songeons à la toilette de la Sorcière de *Braineford*.

Madame LEFORD.

Je vais d'abord donner mes ordres , par rapport au panier... montez toujours.

Madame PAGE.

Ah ! le vieux scélérat ! peut-on trop se réjouir à ses dépens ?...

Madame LEFORD.

Robert ? Jean ? Allez chercher le panier... tenez-vous à la porte.... Si votre maître vous demande à le visiter, laissez-le faire.

ROBERT.

Le voilà , Madame... allons , aide-moi , toi. ...

JEAN

Plaise au Ciel que le Chevalier n'y soit point encore une fois !

J'aimerois autant qu'il fût rempli  
de plomb.

---

## SCENE V.

M. LEFORD. SHALLOW.  
LE PAGE. CAIUS. EVANS.

M. LEFORD.

**A**Ttendez un instant , Monsieur  
Page : quand vous serez convaincu par  
vos yeux , vous direz tout ce qu'il vous  
plaira. . Ah ! coquins \* , à bas le panier ,  
à bas... qu'on appelle ma femme ...  
Ah ! je te tiens enfin .... infâmes ca-  
nailles ! vous conspirez donc aussi  
contre moi ? .... Qu'on appelle ma  
femme , dis-je , & qu'on vuide cet  
honnête panier en sa présence.

M. P A G E.

J'ai peur pour vous , Monsieur Le-  
ford... vous serez impardonnable.

E V A N S.

Cet homme est assurément Lunati-  
que.

\* Aux Valets.

DE WINDSOR. 219  
CAIUS.

Ma foi, Monsieur Leford, cela n'est pas bien.

M. LEFORD.

Si j'ai tort, j'en conviens. Mais j'aperçois la modeste, la vertueuse Madame Leford, cette malheureuse victime des visions d'un jaloux..... Approchez, approchez, Madame. J'ai eu tort de vous soupçonner, n'est-il pas vrai?

Madame LEFORD.

Si vous me soupçonnez mal-à-propos, c'est au Ciel à me justifier.

M. LEFORD.

Oui, perfide; oui, front d'airain... nous allons voir beau jeu... Qu'on me vuide ce panier...

Madame LEFORD *l'empêche.*

Eh! Monsieur, laissez ce linge... ne rougissez-vous pas?...

M. LEFORD.

Ah! vous vous y opposez?... vous y voilà donc prise?...

E V A N S.

Mais cela n'est pas raisonnable... qu'avez-vous à voir là?



216 LES COMMERES

M. LEFORD.

Je prétends que le panier soit vuide.

Madame LEFORD.

D'où vient cette fureur ?... je n'y comprends rien.

M. LEFORD.

Puisqu'il faut vous le dire ; scachez , Monsieur Page , que son galant étoit hier ici , & qu'il s'est sauvé dans ce même panier. Je suis averti qu'il y est revenu aujourd'hui : je vais vous le montrer... qu'on renverse le panier.

Madame LEFORD.

Il faut donc vous satisfaire \* ...

M. PAGE.

Il n'y a point là d'homme.

SHALLOW.

Monsieur Leford , cela n'est pas bien. Vous vous faites tort.

EVANS.

Monsieur Leford , vous oubliez le Ciel : vous devriez prier qu'il vous ôtât de pareilles imaginations.

M. LEFORD.

Je conviens qu'il n'est point ici... mais je le trouverai.

\* On vuide le panier.

M

M. PAGE.

Vifion, Monsieur Leford!

M. LEFORD.

Daignez m'aider encore à chercher. C'est la dernière fois que je vous importunerai. Si nous ne le trouvons pas, je m'abandonne à tout, & je consens à être pour jamais le jouet de la Terre entière... Suivez-moi, vous dis-je....

Madame LEFORD.

Descendez donc, Madame, Page.... amenez la vieille femme avec vous.

M. LEFORD.

La vieille femme ? Oh, oh ; qui est-elle ?

Madame LEFORD.

C'est cette pauvre femme de *Brainesford*...

M. LEFORD.

Qui ? cette sorcière, cette vieille Mégère, à qui j'ai mille fois interdit ma porte ? .... C'est-à-dire, qu'elle vient de faire ici quelque message... Ah ! pauvres maris, pauvres idiots que nous sommes ! Connoissons-nous tout ce que nous avons à craindre de la part de ces diseuses de bonne - aven-

ture? . . . . Descends , vieille furie :  
descends , vieux monstre femelle . . . .  
Viens que je t'assomme? . . .

Madame LEFORD.

Eh ! Messieurs , de grace ! sauvez-la  
de sa fureur. . .

## - SCENE VI.

*Les mêmes Acteurs , FALSTAF  
en Vieille. Madame PAGE.*

Madame PAGE , à Falstaf.

**V**iens , pauvre maman , ne crains  
rien : donne-moi la main.

M. LEFORD.

Viens , viens , que je te carresse . . . .  
Hors d'ici , vieille infâme \* , vieux ser-  
pent , vieux bagage. C'est ainsi que je  
te conjure . . . Va dire la bonne-aven-  
ture au diable \*\*.

\* Il la bat.

\*\* Falstaf se sauve.

DE WINDSOR. 219

Madame PAGE.

N'êtes - vous pas honteux? . . . ah !  
vous l'avez tué . . . .

M. LEFORD.

Non , mais je veux le faire.

Madame LEFORD.

Cela vous fera honneur.

M. LEFORD.

Qu'on la pende , qu'on la brûle!...

E V A N S.

Pour moi , je la crois sorciere ; car  
elle a de la barbe.

M. LEFORD.

Suivez-moi , Messieurs. Tout va se  
découvrir , ou regardez - moi comme  
un extravagant.

M. PAGE.

Prêtons - nous encore une fois à sa  
foiblesse.

---

## SCENE VII.

Madame PAGE. M<sup>c</sup>. LEFORD.

Madame PAGE.

**M**A foi , votre amant a été hier  
bien étrillé.

T ij



o LES COMMERES

Madame LEFORD.

Je crois qu'il s'en souviendra : la dose étoit complète.

Madame PAGE.

Le bâton qui a servi à une action si méritoire , devrait être conservé.

Madame LEFORD.

Qu'en dites-vous , ma commere ? ne devons-nous pas être satisfaites ? & pouvons-nous en conscience garder encore quelque rancune contre Falstaf ?

Madame PAGE.

Je crois l'ardeur de ses feux un peu rallentie. Si , après cet exorcisme , son démon le possède encore , le mal est incurable.

Madame LEFORD.

Régalerons-nous nos époux du récit de cette histoire ?

Madame PAGE.

Sans doute , ne seroit - ce que pour détruire les soupçons qu'ils peuvent avoir conçus. Si le malencontreux Chevalier ne leur paroît pas encore assez puni , nous pourrions alors sans scrupule leur prêter notre ministère pour compléter leur vengeance.

DE WINDSOR. 221

Madame LEFORD.

Je prévois qu'ils voudront que la honte du Chevalier soit publique ; & ce seroit assez mon avis.

Madame PAGE.

Mettions donc vite la main à l'œuvre , & ne laissons pas refroidir notre génie.

---

## SCENE VIII.

*Le Théâtre change , & représente  
l'Hôtellerie de la Jarretiere.*

L'HOSTE. BARDOLPHE.

BARDOLPHE.

**M**On ami , les étrangers qui sont ici , ont besoin de trois chevaux pour aller joindre un Duc de leur país , qui doit arriver demain à la Cour.

L'HOSTE.

Quel est donc ce Duc qui voyage si secrettement ? Je n'en ai point oüi parler à la Cour. Je verrai ces Messieurs : ils parlent Anglois , sans doute ?

T iij

LES COMMERES  
BARDOLPHE.

Je vous les enverrai.

L'H O S T E.

Ils auront des chevaux : mais ils les payeront bien. Il y a huit jours qu'ils ont arrêté une maison , & que j'ai refusé pour eux mille personnes. . . Ils le payeront bien : je les épicerai. . . . allons voir.

S C E N E IX.

*Le Théâtre représente la maison  
de M. Leford.*

M. PAGE. M. LEFORD.  
M<sup>e</sup> PAGE. M<sup>e</sup> LEFORD.  
HUGUES. EVANS.

E V A N S.

**J** Amais femme ne fut plus sage , ni plus rusée . . . .

M. P A G E.

Comment , Mesdames , vous avez reçus les deux lettres en même tems ?

Madame P A G E.

Dans la même minute.

Monsieur L E F O R D.

Pardon, ma femme! Vous serez désormais tranquille : je douterai plutôt des feux du Soleil que de votre vertu. Vous m'avez converti : je vous dois tout ; oubliez mon inure...

M. P A G E.

En voilà assez, en voilà assez : ne soyez pas aussi extrême dans la réparation que dans l'offense. Songeons plutôt à tirer encore parti de la crédulité du Chevalier, s'il est assez imbécille pour donner dans le nouveau piège que nos femmes veulent lui tendre. Sa fatuité & sa disgrâce seront publiques.

M. L E F O R D.

Je crois le projet bon.

M. P A G E.

Quoi : de lui faire dire qu'on l'attendra à minuit dans le Parc ? ... Fi donc : il ne s'y fierait jamais.

E V A N S.

Il ne doit plus être amoureux.

Madame L E F O R D.

Imaginez seulement ce qu'on peut



224 LES COMMERES

faire de lui , quand il y sera : nous nous chargeons de vous le livrer.

Madame P A G E.

Attendez..... je me rappelle un vieux conte , que la sorte antiquité a transmis jusqu'à nous , & que le peuple croit encore: c'est celui d'*Herne le Chasseur*. On prétend , comme vous sçavez tous , que ce phantôme , armé de cornes , & traînant des chaînes , paroît toutes les nuits d'hyver dans notre forêt de *Windsor*. Vous connoissez même le vieux Chêne qui porte encore son nom , & autour duquel la populace a toujours dit qu'il faisoit son tapage....

M. P A G E.

Nous sçavons tout cela. Mais qu'en peut il résulter ?

Madame L E F O R D.

Qu'il faut que Falstaff vienne nous trouver là ; & qu'il prenne la figure que l'imagination du peuple attribue au phantôme.

M. P A G E.

Mais ensuite , qu'en ferons-nous ? Quel est votre dessein ?

Madame P A G E.

Ecoutez. . . . Il faudroit joindre à ma fille & mon fils, trois ou quatre enfans du voisinage, qu'on déguiseroit en Fées, en Lutins, & en Génies, avec des habillemens blancs & verds; des flambeaux sur la tête, & des sonnettes à la main. On les feroit cacher dans quelques fosses des environs, d'où ( au moment que Falstaf nous aborderoit ) ils sortiroient tout-à-coup en criant en chantant tout à la fois. La terreur nous feroit fuir; ils entoureroient le prétendu phantôme, & le puniroient d'avoir troublé leurs mystères par sa présence.

Madame L E F O R D.

Ils pourroient, en imitant encore mieux les Fées, & ce que la Tradition en dit, feindre de pressentir l'incontinence du profane; le pincer vivement à la ronde, & lui faire sentir la chaleur des flambeaux, jusqu'à ce qu'il avouât ses fautes.

Madame P A G E.

Alors nous paroîtrions tous. Le phantôme seroit berné; & nous le ramenerions, en triomphe, à Windsor.

M. LEFORD.

Cela est très-bien imaginé. Mais si les enfans ne sont pas bien instruits, tout manquera.

E V A N S.

Je me charge de les dresser, moi. Je veux même me déguiser avec eux, pour tourmenter le Chevalier à mon aise.

M. LEFORD.

Le tour sera excellent ! ... Je pars, pour aller acheter les masques.

Madame P A G E.

Notre fille sera la Reine des Fées, & toute habillée de blanc.

M. P A G E.

Je vais lui acheter son habit .... & dire \* à Slender de l'enlever, dans le tumulte de la fête, & de l'aller épouser à *Eaton*.... Songez \*\* à envoyer au plutôt chez Falstaf....

M. LEFORD.

Non, je vais d'abord le retrouver sous le nom de *Broom*. Je sçaurai tout ce qu'il a dans l'ame.... Je suis sûr que nous le tenons.

\* A part.

\*\* Haut.

Madame PAGE.

J'en jurerois.... Allons tout préparer pour nos déguisemens.

EVANS.

Allons, allons. La pièce sera admirable.

Madame PAGE.

Parrez donc, Monsieur Leford, allez chez Falstaf; pénétrez ses idées, & ranimez son courage.

## SCENE X.

Madame PAGE, *seule.*

**E**T moi, je vais chercher le Docteur Caius: je l'estime, & lui seul aura ma fille. Slender, quoique riche, est un idiot que je méprise. Le Docteur a de l'argent & des amis puissans à la Cour: je le préférerois à vingt autres plus riches que lui.



## SCENE XI.

*Le Théâtre représente l'Hôtellerie.*

L'HÔTE. SIMPLE.

FALSTAF.

Simple, laquais de Slender, vient de la part de son Maître pour consulter la Sorcière de Braine-ford, sur un vol qui lui a été fait par Nym. Il dit à l'Hôte, que cette femme est dans l'appartement de Falstaf, & qu'il l'a vu monter. L'Hôte appelle Falstaf, qui vient de changer d'habillement, & qui dit qu'elle est sortie. Simple répond qu'il en est fâché, parce qu'il avoit encore à la consulter en secret, de la part de Slender, sur son mariage avec Mlle Page. Falstaf & l'Hôte se moquent de Simple & de son Maître, & congédient ce Domestique. . . . Bardolphe vient apprendre à l'Hôte (en feignant beaucoup de tristesse) que les Allemans à qui il a loué ses chevaux, sont des Filoux. Mais l'Hôte a trop de confiance dans la probité des Allemans pour les soupçonner. Evans & Caius viennent alternativement lui confirmer la même nouvelle. Enfin l'Hôte les croit, & sort pour courir après les Larrons. . . Falstaf reste seul. Il se plaint amèrement de la manière dont ses espérances ont été déçues. Il craint que les affronts qu'il a essuiés ne pénétrent jusqu'à la Cour; & d'être exposé aux mauvaises plaisanteries des Courtisans, &c.

---

SCENE XII.  
FALSTAF. QUICKLY.  
Mlle. QUICKLY.

Pour le coup, c'est de la part des deux Dames.

FALSTAF.

Que le diable prenne l'une; & sa femme, l'autre: elles seront toutes deux bien pourvûes. Jamais le plus sot des amans n'a souffert pour une maîtresse, ce que j'ai souffert pour elles. Laissez-moi.

Mlle. QUICKLY.

A vous entendre, Monsieur, elles n'ont donc rien souffert? Hélas! si vous voyez Madame Leford: la pauvre femme, n'a pas grand comme cela sur le corps qui ne soit tout noir de coups!

FALSTAF.

Ajoutez-y du bleu, ce ne seront jamais que deux couleurs; tandis que toutes celles de l'arc-en-ciel sont peintes sur le mien. J'ai risqué même en-

230 LES COMMÈRES

core , en sortant de cet enfer , d'être arrêté sous la ressemblance de la Sorcière de *Braineford* ; & je serois actuellement en prison , si je n'avois été assez heureux pour donner le change au Commissaire qui la guettoit.

Mlle. QUICKLY.

Permettez , Monsieur , que nous passions dans votre appartement. J'ai bien des choses intéressantes à vous apprendre , & je vous garantis qu'elles ne vous déplairont pas. Ceci vous en dira deux mots\* . . . Tendres cœurs , qu'il est difficile de vous unir ! Faut-il que tout concoure à traverser votre union ? . . . Se pourroit-il que l'un de vous n'en fût pas digne ? . . .

FALSTAF.

Allons , voyons donc dequoi il est question.

\* Elle lui montre un paquet.



---

---

SCENE XIII.

FENTON. L'HOSTE.

L'H O S T E.

**M**onsieur, je ne suis pas en état de vous entendre; j'ai trop de chagrin.

FENTON.

Ecoute-moi seulement, & sers-moi: je payerai ta perte, & cent guinées au-delà.

L'H O S T E.

Parlez, Monsieur Fenton; & de plus, foyez sûr du secret.

FENTON.

Tu connois, de tout tems, ma tendresse pour Mademoiselle Page; tu sçais qu'elle y a répondu autant que son devoir a pû le lui permettre. Voilà une lettre que je reçois d'elle, dont tu seras transporté comme moi. .... Le gros Chevalier Falstaf se trouve engagé dans une grande aventure, dont je remets à te faire le détail. Je te di-



232 LES COMMERES

rai seulement, cher ami, qu'il doit se trouver à minuit sous le chêne de *Herne*; que ma maîtresse doit y jouer le personnage de Reine des Fées; & que dans le tumulte du divertissement son pere lui a ordonné de s'esquiver avec le benet de Slender, qui doit la mener à *Eaton*, où ils trouveront un Ministre qui doit les marier; & qu'elle a feint d'y consentir.... Mais il y a plus. Sa mere, à qui ce mariage ne plaît pas, & qui voudroit la donner au Docteur *Caius*, a aussi pris ce tems pour la lui livrer; elle a aussi prévenu un Ministre, & la fille a feint de céder au désir de sa mere..... Or, écoute bien le reste. Le pere a décidé, & croit fermement que sa fille sera habillée toute en blanc: c'est par-là que Slender doit la reconnoître, & l'avertir de le suivre. La mere, au contraire, travaillant pour son Docteur, qui y sera aussi sous le masque comme tous les autres, a ordonné à sa fille d'y paroître en habit verd, & de suivre le Docteur quand il la prendroit par la main.

L'H O S T E

Eh! comment se dispensera-t-elle  
d'obeir

DE WINDSOR. 233

d'obéir à l'un , ou à l'autre ?

FENTON.

Elle les trompera tous deux , si tu veux engager le Vicaire à m'attendre dans l'Eglise entre minuit & une heure , pour nous unir & combler les vœux de deux amans fidèles .

L'HOSTE.

Oh ! c'est du légitime ! Je suis à vous. Si vous êtes sûr de la fille , je réponds du Vicaire.

FENTON.

Ma reconnoissance sera éternelle , & , dès-à-présent , je t'en donne un gage.

---

## SCENE XIV.

FALSTAF. QUICKLY.

FALSTAF.

C'est assez bavardé : adieu ; dis que je m'y rendrai. Nous verrons si la troisième fois couronnera l'œuvre. J'ai foi dans ce nombre. . . . Adieu.

V

234 LES COMMERES  
Mlle. QUICKLY.

Je vous réponds de la *chaîne* que  
votre déguisement exige ; & je vais  
vous chercher partout des cornes.

---

SCENE XV.

FALSTAF. M. LEFORD  
*déguisé.*

F A L S T A F.

AH ! vous voilà , Monsieur Broom ?  
Nous finirons ce soir , ou jamais. Trou-  
vez-vous , vers minuit , dans le Parc ;  
le chêne de *Herne* vous montrera des  
merveilles.

M. LEFORD.

Auriez - vous manqué au rendez-  
vous d'hier ?

F A L S T A F.

Vous m'y vîtes aller en vieil hom-  
me , j'en revins en vieille femme. Ce  
coquin de mari a un lutin qui l'avertit  
de tout. Il m'a battu comme plâtre. ...  
heureusement pour lui , j'étois en fem-

me ; sans quoi , *Goliath* même ne m'au-  
roit pas fait peur. Mais , suivez-moi , je  
vous dirai ce qui se passe. J'ai été bien  
battu , mon cher Mr. Broom : mais  
c'est pour la première fois , & je vais  
m'en venger. Suivez-moi , dis-je. La  
bête est à nous. . . . J'ai des choses éton-  
nantes à vous apprendre.







# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Parc de Windsor.*

M. PAGE. SHALLOW.

S L E N D E R.

M. P A G E.



Achons-nous dans les fossés du Château, jusqu'à ce que la lumière nous avertisse de paroître. . . . . Monsieur Slender, songez à ce que je vous ai dit, si vous voulez être mon gendre.

S L E N D E R.

Oh! je lui ai parlé : nous sommes convenus du mot du guet. Nous nous reconnoîtrons, allez. . . .

DE WINDSOR. 237  
SHALLOW.

Son habillement blanc doit vous suffire..... Je crois qu'il est dix heures passées ?

M. PAGE.

La nuit est bien noire, & propre à nos projets: j'espère que tout ira bien. Le diable seul pense ici à mal ; mais nous le reconnoîtrons à ses cornes.... Suivez-moi, mes amis.

---

SCENE II.

Madame PAGE. M<sup>e</sup> LEFORD.

CAIUS.

Madame PAGE.

**D**Octeur, ma fille sera en verd. Lorsqu'il en sera tems, prenez-la par la main, menez-la au Doyenné, & dépêchez-vous. Entrez dans le Parc; nous allons vous suivre \*..... Mon mari goûtera moins de plaisir dans la Piece que nous préparons à Falstaf, qu'il sentira de chagrin en apprenant le mariage de sa

\* Le Docteur sort.

238 LES COMMÈRES

filles avec Caius ; mais , en tout cas , un mauvais jour est bientôt passé ; & mon regret seroit éternel si un autre épousoit ma fille.

Madame LEFORD.

Où sont maintenant nos Fées , & nos Génies ?

Madame PAGE.

Ils sont dans une fosse voisine de l'arbre , avec des lumières cachées. Tout doit paroître à la fois , lorsque Falstaff viendra nous joindre.

Madame LEFORD.

Je jouis déjà de sa surprise.

Madame PAGE.

Qu'il soit surpris , ou non , il n'en fera pas quitte à bon marché.

Madame LEFORD.

Il est vrai que tout est bien concerté.

Madame PAGE.

Quel plaisir de duper qui veut duper les autres !

Madame LEFORD.

L'heure approche. .... Au chêne ? Au chêne ? ...\*

\* Elles sortent.

SCENE III.

EVANS *a la tête des Fées &  
des Génies.*

Vîte , vîte , mes enfans , cachons-nous ; & que chacun de vous se souvienne de mes leçons. Surtout point de crainte. Suivez-moi ; & lorsque je donnerai le signal , que tout parte à la fois. . . .

SCENE IV.

FALSTAF *seul , déguisé en  
Loup - garou*

L'Horloge de Windsor a déjà sonné minuit , & les minutes coulent vîte. . . Dieux , que l'Amour trouva sensibles , secourez-moi maintenant ! Souviens-



240 LES COMMERES

toi, *Jupiter*, que l'amour te rendit taureau, & qu'*Europe* te fit porter des cornes!... Amour, quelle est donc ta puissance? D'une bête tu fais souvent un homme, & le contraire t'arrive encore plus souvent. Tu le sçais, Grand *Jupiter*, combien de fois ce petit Dieu n'a-t-il point souillé ta gloire?..... Pauvres humains, après cela que pourroit-on nous reprocher?..... Quant à moi, ce Dieu ne m'a changé qu'en cerf. Mais je puis dire que cette forêt n'en vit jamais de si gras... J'entends du bruit.... *Jupiter*, je t'implore!...

---

---

SCENE V.

FALSTAF. M<sup>e</sup> LEFORD.

Madame PAGE.

Madame LEFORD.

Sir Falstaf, est-ce vous?..... Cher  
amant!... approchez.

FALSTAF

DE WINDSOR. 241  
F A L S T A F.

Adorable mortelle ! Qu'il pleuve  
des cailloux , que le tonnerre gronde ,  
que la neige & la grêle tombent par  
pelotons , rien ne peut m'éloigner de  
toi : l'amour est mon bouclier : je  
suis tranquille à l'ombre de ses ailes!...

Madame L E F O R D.

Sçais - tu , cher ami , que Madame  
Page est avec moi ?

F A L S T A F.

Tendres Divinités , partagez mon  
cœur & mes feux : je me livre tout  
entier à vous ! Je ne réserve rien que  
mes cornes pour vos maris ! . . . Que  
dites-vous de ce ton de voix ? Quadre-  
t-il bien avec ma figure ? *Herne* lui-  
même feroit il mieux ? . . . Enfin je me  
vois donc heureux : je tiens tout ce  
que j'aime ! . . . O Amour ! tu connois  
les remords ; après m'avoir causé tant  
de peines , tu me combles de tes plai-  
sirs . . . Cheres amantes, accourez dans  
mes bras ? . . . \*

Madame P A G E.

Hélas ! qu'ai-je entendu ?

\* On entend du bruit.

*Tome IV.*

X

242 LES COMMÈRES

Madame LEFORD.

O Ciel ! secourez - nous !

FALSTAF, *effrayé.*

Qu'est-ce ? ... qu'est-ce ? ...

Madame LEFORD.

Fuyons , fuyons , ma Commere. . .

FALSTAF, *seul.*

L'Enfer est - il conjuré contre moi ?  
le diable est - il donc aujourd'hui pro-  
tecteur des maris ? ... Hélas ! il faut le  
croire , puisqu'il détruit tous mes pro-  
jets. . . .

SCÈNE VI.

**L**Es Fées, les Génies & les Lutins paroîs-  
sent en cérémonie. Quickly est à la tête  
de la marche ; & quand chacun est arrangé ,  
elle ordonne à Pistol de faire observer un  
profond silence... Falstaf les écoute en trem-  
blant. Il craint la mort, s'il ouvre la bouche,  
& feint d'être endormi. Evans & Quickly,  
haranguent l'assemblée, & assignent à chacun  
leur emploi pour cette nuit. Les uns doivent  
aller lutiner les ames coupables, & les autres  
procurer un sommeil tranquille aux ames in-  
nocentes... Cette exhortation , dont l'équi-  
valent ne peut être rendu dans notre Lan-  
gue , à cause de la singularité des expressions

DE WINDSOR. 243

& des termes magiques qui s'y trouvent partout répandus, est enfin terminée par une invitation que Quickly fait à l'assemblée de commencer la danse accoutumée autour du Chêne de *Herne - le - Chasseur*. Alors Evans s'écrie, qu'il croit avoir senti quelque profane dans les environs... Toute la Troupe se met en mouvement pour le chercher. Falstaf épouvanté, cherche, en rampant, à se sauver. Pistol l'attrape & l'arrête.

PISTOL, *déguisé*.

Ah ! malheureux, sous quel astre fatal es-tu né ?

QUICKLY.

Arrêtez... peut-être n'est-il point coupable. N'en croyons que l'épreuve du feu. . . S'il porte un cœur pur, il n'a rien à craindre de la flamme. S'il est criminel, je vous l'abandonne.

PISTOL.

A l'épreuve ! à l'épreuve ! approchez, venez tous . . . .

*Ils approchent leurs flambeaux de Falstaf, qui crie ; alors ils le pincent de tous côtés.*

QUICKLY.

Profane impur, plein de mauvais désirs ! . . . Qu'il soit lutiné, qu'il soit tourmenté, qu'il soit grillé ! . . . Mes



244 LES COMMÈRES

sœurs, & vous, Génies, arrêtez un instant : chantons la honte, & notre vengeance . . . qu'il en ressente les plus cuisants effets! . . .

*On danse en rond autour de Falstaff, qu'on pince, & qu'on brûle en cadence, jusqu'à ce que la douleur lui donne assez de courage pour se relever & pour tenter de s'enfuir. . . .*

---

SCÈNE VII.

*Les mêmes Acteurs, à la réserve de Mlle PAGE, SLENDER, CAIUS, & FENTON.*  
M. LE FORD. M. PAGE.

M. PAGE, *arrétant Falstaff.*

**N** On, non, beau chasseur, ne fuyez pas. Nous sommes à vous, achevez votre rôle.

Madame P A G E.

Vous arrivez fort à propos, nous n'en pouvons plus! . . . \* Eh bien, Sir

\* Elle se démasque.

DE WINDSOR: 245

Jean Falstaf, que dites-vous des femmes de *Windsor* ? Comment va le cœur ? . . . les délices qu'on goûte sous ce beau chêne , ne surpassent - ils pas ceux de la Ville ?

M. L E F O R D.

Eh bien, Sir Falstaf, où sont vos cocus ? . . . . Que dira maintenant le pauvre Monsieur *Broom* ? il me semble l'entendre. Vous êtes un sot, Sir Falstaf, vous êtes un poltron, Sir Falstaf; vous m'avez promis Madame le Ford; . . . qu'avez - vous remporté de cette entreprise, Sir Falstaf ? La cruelle aventure du panier, mille coups de bâtons, & vingt livres sterling de dépense dans un cabaret, pour lesquels vos chevaux sont arrêtés, Sir Falstaf... Ah ! qui consolera le pauvre Monsieur *Broom* ? . . .

Madame L E F O R D.

Cher amant, le sort nous a toujours trahis ! jamais nous n'avons pu nous voir sans infortune . . . Il faut donc y renoncer ! . . . hélas ! . . .

F A L S T A F.

Je commence à voir... que je suis un sot.

246 LES COMMERES

Monsieur LEFORD.

Oui da ? & même quelque chose de plus.

F A I S T A F.

Voilà donc ces Fées ? . . . voilà donc ces Génies ? . . . Ah ! butor, ne l'avois-tu pas déjà pensé ? pourquoi la surprise & la frayeur t'ont-elles distrait de cette première idée, en dépit du bon sens & de la raison ? . . . Hélas ! à quoi sert donc l'esprit ?

E V A N S.

Convertissez - vous, Sir Falstaf : les Fées ne vous pinceront plus.

F A L S T A F.

Fort bien, beau Génie !

E V A N S.

Et vous, ne soyez plus jaloux.

M. LEFORD.

Je ne soupçonnerai jamais ma femme, jusqu'à ce que vous soyez en état de lui en conter en bon Anglois, Sir Hugues.

*On continue à railler impitoyablement Falstaf ; on lui reproche tous ses défauts les uns après les autres. Il soutient la gageure de son mieux, en rendant invectives pour invectives...*

DE WINDSOR. 247  
M. PAGE.

Consolez - vous , Sir Falstaf ; j'ai un régal à vous donner ce soir , pour terminer la fête. . . . ma femme rit maintenant de vous , vous rirez bientôt d'elle. . . dites-lui tout bas , que Monsieur Slender vient d'épouser sa fille.

Madame P A G E.

Le Docteur Caius en sçait des nouvelles. . . . Monsieur \* , il est mon gendre.

\* A M. Leford.

---

SCENE VIII.

*Les mêmes Acteurs.* SLENDER.

S L E N D E R.

**P**lace ! place ! . . . Ah ! vous voilà , Monsieur Page ? . . .

M. P A G E.

Eh bien , mon fils , cela est-il fait ?

S L E N D E R.

Oui , fait ? . . . je défie le plus hardi de tout le Comté de Glocestre d'y rien



248 LES COMMERES

connoître , ou je veux être pendu . . .

M. P A G E.

De quoi donc s'agit-il ?

S L E N D E R.

J'arrive à *Eaton* , où je crois épouser Mademoiselle Page : devinez qui j'allois épouser , au lieu d'elle ? un grand coquin , habillé en femme ! . . . Ah , Monsieur Page , si nous n'avions pas été dans l'Eglise , je crois que je l'aurois battu , à moins qu'il n'eût été le plus fort . . .

M. P A G E.

Comment donc ? il faut que vous ayez fait quelque lourde méprise.

S L E N D E R.

Et sans doute j'en ai fait une , en prenant un garçon pour une fille . . . . n'étois - je pas bien loti , si je n'avois eu l'esprit de m'en appercevoir ?

M. P A G E.

Eh ! morbleu , à qui vous en prendrez vous ? Ne vous avois-je pas assez expliqué à quelles marques vous reconnoîtriez ma fille ?

S L E N D E R.

Aussi me suis - je adressé à celle qui étoit tout en blanc ; aussi a - t - elle ré-

DE WINDSOR. 249

pondu au mot du guet dont nous étions convenus : cependant , au lieu d'elle , c'étoit un postillon.

M. P A G E.

Bon, bon , un postillon ; vous rêvez, Monsieur Slender.

Madame P A G E.

Ne vous fâchez pas , Messieurs. . . . Vous avez raison , Monsieur Slender. C'est moi , qui ayant découvert vos projets , ai changé l'habillement de ma fille de blanc en verd ; & voilà votre erreur. Mais elle est actuellement au Doyenné avec le Docteur Caius , qui vient de l'épouser.

---

S C E N E I X.

*Les mêmes Acteurs.* Le Docteur

C A I U S.

C A I U S.

OÙ donc est Mademoiselle Page ? où est-elle ? .. Ah ! je suis attrapé !

250 LES COMMERES

je comptois l'épouser , & ma femme est un garçon !

Madame P A G E.

Quoi donc ? ne vous êtes-vous pas adressé à la Fée vêtue de verd ?

CAI U S.

Eh ! oui , Madame ; mais c'étoit un homme . . . . Ah ! tout *Windfor* le sçaura . . . .

M. L E F O R D.

Ceci est bien étrange ! . . . qu'est donc devenu ma fille ?

M. P A G E.

Pour moi , je n'y comprends plus rien . . . mais j'apperçois Monsieur Fenton , avec elle.

Mademoiselle P A G E , à genoux.

Ah ! mon Pere , ah ! Madame , j'ai recours à votre clémence ! . . .

M. P A G E.

Comment , Mademoiselle ? par quel hazard n'êtes-vous point avec Monsieur Slender ?

Madame P A G E.

Par quelle aventure êtes-vous échappée au Docteur ?

F E N T O N.

Ne l'intimidez point : vous allez

DE WINDSOR. 257

tout ſçavoir . . . . Chacun de vous la marioit contre ſon gré , & cet hymen la rendoit malheureuſe. Nous nous aimons depuis long-tems , l'amour nous a guidés , & le nœud dont il vient de nous unir , ne peut ſe brifer. Epargnez-lui vos reproches : jamais faute ne mérita plus d'indulgence , puisqu'elle vous rend une fille chérie , qui eût préféré la mort à tout autre hymen.

Monsieur PAGE , *à ſa femme.*

Allons , Madame . . . le mal eſt ſans remède. Sans doute c'eſt le Ciel qui , Sans doute c'eſt le Ciel qui dirige nos ames. L'argent achete tout ; le fort donne les femmes.

F A L S T A F.

Ma foi , Madame , je me ſens à moitié conſolé : ceci me venge un peu.

M. P A G E.

Moi , je prends mon parti . . . Embrassez-moi , Monsieur Fenton : quand on ne peut mieux faire , il faut céder.

Madame PAGE , *regardant ſa fille.*

Je m'attendsi auſſi . . . . Puiſſe le Ciel vous rendre pour jamais heureux ! Que chacun nous ſuive , & vienne chez nous célébrer cet hymen . . . Sir



252 LES COM. DE WINDSOR.

Falstaf, sans rancune : oublions tout  
Daignez en être aussi.

Monsieur LEFORD.

Allons, Chevalier, de la joie. . . .  
Vous avez tenu parole au pauvre Mon-  
sieur *Broom* : il couchera ce soir avec  
Madame Le Ford.

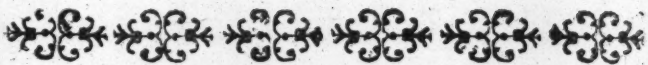
F I N.

LA PUCELLE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE;

*PAR FLETCHER.*



# *PERSONNAGES.*

LE ROI de Rhodes.

LEUCIPPE, Frere du Roi.

MELANTIUS, Général des Troupes  
Rhodiennes.

DIPHILUS, Frere de Mélantius

AMYNTOR, Seigneur Rhodien.

STRATON, Confident du Roi.

EVADNÉ, Sœur de Mélantius & de Di-  
philus, ci devant Maîtresse du Roi, &  
nouvellement mariée à Amyntor.

ASPASIE, Amante d'Amyntor.

UN MESSAGER.

GARDES, &c.

*La Scène est à Rhodes.*





## SCENE PREMIERE.

EVADNÉ, *seule.*

E puis me consoler de la perte d'Amyntor, mais je serois un monstre si je pouvois me résoudre à trahir le Roi. Le serment affreux qu'on vient de m'arracher, & la nature du forfait dont on veut me rendre complice, au lieu de me lier envers les Conjurés, suffisent pour ma justification. En quittant pour jamais ces lieux, l'inconstance du Roi n'excite plus que ma pitié, & je brave enfin le courroux du fier Mélantius. Ces lettres leur apprendront bientôt ma destinée.... Approchez, Page ? Voilà pour le Roi ; voilà pour mon frere... \* Grands Dieux, quel est le sort des femmes ! la flatterie,

\* Le Page sort.



## 256 LA PUCELLE,

ou le mépris , causent également leur infortune. Sans attraits , nulles douceurs pour elles : belles , tout conspire leur perte. C'est une forteresse , dont mille Princes avides s'empressent de tenter la conquête. Notre sexe est-il fait pour résister à de tels ennemis ? l'amour , & l'ambition trouvent-ils souvent des cœurs rebelles ? . . . Ah ! que n'ai-je encore ma première innocence ! que ne puis-je , sans rougir , invoquer la vertu ? tristes & vains regrets , qui peut , hélas ! rappeler toute la fraîcheur d'une rose une fois flétrie : . . . \* Eh bien , puisque la beauté fit ma honte , qu'elle fasse maintenant ma gloire. Par elle , j'ai triomphé du Souverain de cette Isle ; & c'est d'elle que je tiens toutes les richesses dont on vient de charger mon Vaisseau , prêt à mettre à la voile. Partons donc sans regret , & quittons un Théâtre trop resserré pour

---

\* The fleece , that has been by the Dyer  
Stain'd ,

Never again its native Whiteness gain'd.

J'ai cru devoir chercher un équivalent à cette comparaison.

TRAGÉDIE. 237

moi. L'Asie m'offre des conquêtes plus dignes de mon ambition : étonnons, frappons ses Rois voluptueux de l'éclat de mes yeux, & de la splendeur de ma fortune. Que la renommée me devance dans leur cœur, & les dispose à me rendre l'hommage qu'on doit partout à la beauté. C'est ainsi que le Soleil, en quittant ces climats, va porter la clarté sur un autre hémisphère.

---

SCÈNE II.

MELANTIUS, *une Lettre  
à la main.*

**S**I le Ciel est juste, elle court au naufrage, & la Mer éteindra ses coupables feux. Les Troupes, le Fort, la Ville, tout est à moi, tout m'est fidèle : L'ingrate seule me trahit. Perfide sœur ! que n'ai-je pu prévenir ton départ, & te punir de ton double parjure ! voilà le sort que je te réservais ! ... \* Mais le moindre délai peut maintenant m'être

\* Il déchire la Lettre avec fureur.

*Tome IV.*

Y

## 258 LA PUCELLE;

fatal , & ma vengeance ne peut trop tôt éclater. Cherchons Leucippe ; j'ai des droits sur son estime : si je puis l'engager dans la conspiration , je sauve l'Etat , & je me venge sans remords. Il aime pourtant son frere ; mais l'offre d'une Couronne a de quoi le tenter. En tout cas , sa vertu me rassure ; & dût mon entreprise exciter son indignation , je ne crains rien de lui , si sa promesse me garantit son silence.

## SCENE III.

LE ROI, *seul.*

**M**Élantius me trahiroit ? Non , je ne puis le croire.... j'ai pourtant mérité sa haine ; & ce souvenir , que je ne puis me déguiser , suffit pour troubler mon ame criminelle : puis - je ne pas soupçonner un sujet puissant que j'ai tant offensé ? S'il pouvoit encore être mon ami , je ne le craindrois pas. Le sentiment seul de notre injustice a droit de faire naître nos soupçons , &

TRAGÉDIE. 259

de troubler notre repos. Heureux le Monarque équitable, dont l'ame exempte de remords jouit de la douceur tranquille d'aimer son peuple, & d'être sûr d'en être aimé !

UN PAGE *entre.*

Seigneur , Evadné m'a chargé de vous rendre cette Lettre. \*

LE ROI.

Quel sujet important l'engage donc à m'écrire ? ... Voyons. ... \*\*

*De mon Vaisseau prête à partir . . . .*

*La date est singuliere . . . . . Je n'ai trouvé que ce moyen de me soustraire à la fureur de mes freres inhumains : plaise au Ciel que vous puissiez aussi vous en sauver ! Ils ont juré votre mort, & leur rage oloit attendre ce forfait de ma main. Ils sont maîtres du Fort ; le Soldat , & le Citoyen sont pour eux ; tout est contre vous. Mes premiers vœux sont pour la conservation de Votre Majesté ; les autres, pour mes freres , si leur repentir les rend dignes de votre clémence.*

EVADNÉ.

\* Le Page sort.

\*\* Il lit.



260 LA PUCELLE,

Callinax ne s'est point trompé ; & ce brave Mélantius que j'estimois tant, n'est qu'un traître . . . . Un Roi risque toujours sa Couronne, lorsque , tranquille au fond de son palais, il confie aveuglément ses Troupes à un Général audacieux. C'est apprendre à ses sujets à obéir à d'autres qu'à leur Souverain. La guerre est l'art des Rois ; quand un sujet l'exerce avec trop d'éclat , ce qu'il acquiert de gloire est souvent aux dépens de celle de son maître : les lauriers de l'un , font alors la honte de l'autre. C'est ainsi que mon Général... mais il entre avec Leucippe. . . . que lui dit-il ? écoutons-les.\*

\* Il se cache.

---

S C E N E I V.

LEUCIPPE. MÉLANTIUS.  
LE ROI, *caché.*

LEUCIPPE.

**P**ourquoi faut-il que mon serment m'empêche de révéler ce secret détel-

table? L'honneur exige-t-il que je sois fidèle à ceux qui vont percer le sein de mon frere? . . . Je serai Roi, dis-tu? ah! dusses-tu me mettre au rang des Immortels, j'en rejetterois l'offre avec horreur! Confident de ton forfait, je m'en crois déjà complice; & je le suis sans doute, si je ne le dévoile. . . . Réfléchis, malheureux! prononce seulement le nom de ton Roi: ce nom sacré doit te faire trembler.

MÉLANTHUS.

Non, Prince, il est trop tard: ma haine est légitime, & rien ne peut en garantir le Roi. Le peuple est révolté, le Fort est en ma puissance, & l'armée n'attend plus que mes ordres; tous les cœurs que votre frere a perdus ne respirent plus que pour moi; & les Grands, que mon offense intéresse, sont prêts à seconder mes coups. Prononcez seulement, à votre tour, le nom de Roi; pesez tout ce qu'il signifie, & cessez de mépriser mes offres. Je ne prétends que me venger, je n'en veux point au Trône: vos yeux me menacent en vain; tout est perdu si vous refusez d'y monter. L'horreur, & le

carnage, suites ordinaires de la révolution, vont renverser l'Etat; imputez-vous tous les maux de votre patrie.

LEUCIPPE, *à part.*

L'affreux projet est arrêté!... hélas! tâchons de l'attendrir... Que \* ferois-je, Seigneur, de la Couronne que vous m'offrez? mon frere en porte tout le poids, tandis que son amitié me laisse jouir de toutes ses douceurs. Environné de soins & de peines, accablé d'un fardeau que je redoute, ferois-je plus heureux? Ah! laissez le Sceptre à des mains qui savent le porter. Que vous a fait mon frere? quel Roi fut jamais plus digne de l'être? son amour seul vous le rend odieux: mais cette passion si naturelle aux hommes est-elle un crime en lui qui mérite la mort? Les Dieux mêmes sensibles....

MELANTIUS.

Seigneur, laissons les Dieux: s'ils ont connu l'amour, ils ne se sont pas avilis dans ses chaînes, & leur majesté déguisée n'a pas long-tems surpris l'Olympe...

\* Haut.

TRAGÉDIE.  
LEUCIPPE.

263

Mais si l'amour est un crime , mon frere est - il plus coupable que vous ? Ignore-t-on l'objet de votre flâme ? & votre âge excuse-t-il votre foiblesse ? De quel droit prétendez - vous punir un Souverain d'un penchant dont vous avez plus à rougir que lui ? l'amour est l'écueil des grands hommes : mais s'il ternit leur gloire , cette tache est bientôt effacée par leurs autres vertus. S'ils sont justes & bons , qui des sujets ou d'eux sont les plus fortunés ? Tel est pourtant mon frere ; tel est ce Roi que vous voulez ravir à un peuple dont il fait la félicité !

MELANT I U S.

Lui ? juste Ciel ! lui , qui me doit toute sa gloire ; & qui , pour récompense de mes exploits , a couvert ma famille d'un opprobre éternel !

LEUCIPPE.

C'est toi qui lui dois tout. Que serois-tu sans lui ? aurois-tu jamais cueilli ces lauriers dont tu te prévaus tant , si la bonté ne t'eût pas confié la conduite de ses troupes ? Eh ! quelle autre reconnaissance un sujet peut-il marquer



264 LA PUCELLE,  
à son maître, que celle de fermer les  
yeux sur ses défauts?

MELANTIUS.

Il imite Tarquin, j'imiterai Brutus.

LEUCIPPE.

Tarquin étoit un ravisseur, & Brutus ne fut point coupable. Mais toi, de quoi prétends-tu punir ton maître? d'avoir été sensible aux charmes d'une femme aimable, que l'amour ou la vanité jetterent dans ses bras? Trouve-tu là Tarquin? reconnois-tu là Lucrece? qui dois-tu donc punir?

MELANTIUS.

Celui qui suborna ma sœur.

LEUCIPPE.

Mon frere est-il comptable de la fragilité d'une femme?... Mais je veux que tu sois offensé : un peuple tout entier doit-il être la victime de ton ressentiment? que t'a-t-il fait? que t'ai-je fait moi-même?

MELANTIUS.

Injuste ou légitime, ma vengeance est prête. Dût périr l'Univers, je me la dois.

LEUCIPPE.

Seigneur, je vous crus toujours  
vertueux:

# TRAGÉDIE. 265

vertueux : votre injustice me désabuse.  
 Par où donc m'avez-vous séduit ? Par  
 votre courage ? Eh ! pourquoi l'admi-  
 rois-je en vous , tandis que je le dé-  
 testois dans les brigands & les pyra-  
 tes ? Je vous croyois guidé par l'équi-  
 té ! . . . Cessez , cessez de m'en imposer  
 par une vertu de tempérament , si sou-  
 vent mal placée , & qui n'est dûe qu'à  
 la chaleur du sang. C'est la nature qui  
 nous fait braves : mais c'est le Ciel,  
 c'est la raison qui nous rend équita-  
 bles ; & les autres vertus ne dépendent  
 que de la disposition de nos organes.  
 Fier de votre valeur féroce , la justice  
 n'est à vos yeux qu'un objet méprisa-  
 ble : vos projets criminels n'ont plus  
 rien d'étonnant pour moi. Livrez-vous  
 en aveugle à vos transports ; foulez aux  
 pieds les droits les plus sacrés ; immolez  
 votre maître , & tout l'Etat , à votre  
 vengeance : que cette Isle malheureu-  
 se , vos amis & moi-même , soient les  
 tristes victimes de l'incontinence de vo-  
 tre sœur !

MELANTIUS.

Prince , vous êtes jeune : cette Isle  
 oisive a produit plus d'un Philosophe ;

*Tome IV.*

Z

je reconnois leurs argumens dans vos discours. Qu'il est aisé, quand on a le cœur exempt de toutes peines, de prêcher la patience aux malheureux, & de combattre des maux qu'on ne sent pas ! . . . . . Mais sçachez que l'oppression, sçachez que la douleur & l'ardeur de la vengeance, enyvrent, embrâsent l'ame, & consomment en un instant toutes les semences de la raison & du devoir. Les Cieux mêmes ne sont à l'abri d'un furieux, que parce que sa rage n'y peut atteindre. Et vous prétendez que les Rois, que ces Dieux d'argile, puissent impunément deshonoré un mortel courageux ? que leur puissance, qu'ils tiennent de nous seuls, les autorise à nous couvrir de honte, & les mette à l'abri de notre juste ressentiment ? Juste Ciel ! . . . . . Adieu, Seigneur. Vous sçavez mon secret : j'ai votre parole ; je vous connois, je ne crains rien.

## LEUCIPPE.

J'ai promis \* de me taire : mais je n'ai pas juré de laisser assassiner mon

\* A part.

TRAGÉDIE. 267

Roi . . . . Melantius \*, arrête ? Le serment indiscret que tu m'as arraché, t'assure de mon silence , mais il ne lie pas mon bras. Quoique ta fureur ait éclipsé toutes tes vertus , je sçais que la valeur te reste. Jure donc d'abandonner ton projet sanguinaire , ou suis-moi dans l'instant derriere les murs du Château.

MELANTIUS.

Je vais te suivre \*\* . . . Il est aimé du peuple ; ses vertus , & son amitié pour son frere, peuvent m'être funestes : profitons de l'occasion qu'il me présente. Leucippe mort , je suis sûr du Roi.

\* Haut.

\*\* Leucippe sort.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

**H** Élas ! dans son transport l'un & l'autre est sincere ! . . .

Qu'il est doux de trouver un ami dans un Frere!

Zij



268 LA PUCELLE,

Prince trop généreux, tu t'immoles pour moi,  
Tu vas chercher la mort, & tu peux être Roi !  
A travers les dangers dont l'horreur m'environne ,

Grands Dieux ! je crains pour lui plus que  
pour ma couronne.

Défendez ce Héros , prenez soins de ses jours,  
Et retranchez les miens , pour allonger leur  
cours.

---

SCENE VI.

LE ROI. STRATON.

STRATON.

**T**Out est perdu , Seigneur ! la révolte perfide ,

Déjà de toute part lève un front homicide ;  
Et le glaive à la main , annonçant ses projets,  
Va bientôt embrâser les murs de ce Palais !  
Des aveugles fureurs de ce Peuple indocile ,  
L'ingrat Melantius est , dit on , le mobile :  
Mais quel que soit le chef dont le peuple ait  
fait choix ,

Et la Ville , & le Fort , sont déjà sous ses loix'

# TRAGEDIE. 269

Songez à vous, Seigneur: envain votre courage  
A travers les mutins tenteroit un passage ;  
L'audace ne peut rien contre des furieux:  
Qui méconnoît son Roi , méconnoîtroit les  
Dieux.

Suivez-moi: par mes soins la Mer vous est  
ouverte. . . .

Fuyez. . . .

## LE ROI.

Un Roi qui fuit a mérité sa perte ;  
Mon sort n'est que douteux , je le rendrai  
certain. . . .

Mon ame se propose un tout autre dessein. . . .  
Cherche-moi Diphilus, & dis - lui que son  
Maître ,

S'il ne vient à l'instant , ne voit en lui qu'un  
traître. . . . \*

Que ne te dois-je point , cher frere ? hélas !  
sans toi ,

Rhodes déjà peut-être eût vu périr son Roi !  
J'ai du tems , je revis. Tandis que ton épée  
Tient de Melantius la valeur occupée ,  
Je puis du moins tenter un effort généreux ,  
Et dont le prompt succès peut nous sauver  
tous deux.

\* Straton sort.

270 LA PUCELLE,

Si de mon Ennemi consultant l'imprudence ,  
Je voulois par la ruse assouvir ma vengeance,  
Cet instant me le livre , il est seul , & sa mort.  
En calmant la révolte assureroit mon sort :  
Mais s'il est criminel , en suis-je moins cou-  
pable ?

Si je n'étois pas Roi , seroit-il condamnable ?  
Si le sort entre nous a mis quelques degrés ,  
Pour l'honneur qui gémit en est-il de sacrés ?  
En est-il sous le Ciel ? Non , non , le vrai  
courage

Ne ressent , ne connoît , ne voit que son outrage ;  
Libre de tous devoirs , en cet instant fatal ,  
L'offenseur à ses yeux n'est plus que son égal.  
Gardons-nous d'ajouter l'injustice à l'offense ,  
Gardons-nous d'abuser d'un reste de puissance  
Dont je serois privé , si mon triste destin  
D'un moins brave Adversaire avoit armé la  
main.

Si Melantius vit , il faut que je périsse ,  
Je le vois , je le sens , mais je lui dois justice ;  
Que l'honneur entre nous juge seul aujourd'hui  
d'hui.

S'il ne périt par moi , je périrai par lui.  
Tout ce peuple inconstant , qu'avoit séduit sa  
gloire ,  
Si je reviens vainqueur chantera ma victoire ;

TRAGÉDIE. 271

Et de quelques vertus que brillent deux Ri-  
vaux ,

Le succès à ses yeux fit toujours les Héros,

Mais son frere paroît . . . .

---

SCENE VII.

LE ROI. DIPHILUS.

LE ROI.

**S**Ortons , venez entendre  
Un secret important que je dois vous ap-  
prendre.

DIPHILUS, *à part.*

Dieux ! serions-nous trahis ? . . . cachons-lui  
mon effroi. . . .

Quelques instans plus tard , il n'étoit plus  
mon Roi.





## SCENE VIII.

*Le Théâtre représente une Campagne,  
MELANTIUS, & LEUCIPPE  
paroissent, l'épée à la main.*

MELANTIUS.

**A**ccepte la Couronne, ou ta mort est certaine.

LEUCIPPE.

Repens-toi, malheureux, ou ta perte est prochaine.

MELANTIUS.

L'avantage entre nous ne sçauroit être égal.  
Tu sçais ce que je dois à ce glaive fatal:  
Pense à mon âge, au tien; & juge si ma  
gloire  
N'aura point à rougir d'une telle victoire.

LEUCIPPE.

Lorsque Rhodes te vit aussi vaillant qu'heureux,  
Ton bras étoit guidé par un cœur vertueux;

TRAGÉDIE. 272

Tu ne respîres plus que l'audace & le crime :  
Cede ; ou redoute un bras que le devoir  
anime.

Ton orgueil à mes yeux vente en vain tes  
exploits :

C'est attaquer les Dieux , que d'attaquer les  
Rois.

MELANTIUS.

Nous allons en juger....

---

SCENE IX.

*Les mêmes Acteurs. LE ROI &  
DIPHILUS paroissent.*

DIPHILUS.

**Q**uel est donc ce mystère ?  
Seigneur , expliquez-vous.

LE ROI.

Va défendre ton frere.

DIPHILUS.

\* Dieux !... je le chéris trop pour ne pas  
t'obéir....  
Volons.

\* Voyant Melantius l'épée à la main con-  
tre Leucippe.

Tu vois ce Roi , que tu voulois trahir,  
 Il connoit ton forfait;rends grace à sa justice,  
 Sa main vient te sauver la honte du supplice :  
 L'équité , dans son cœur , a fait taire la loi ;  
 Il t'offensa , dis-tu ? Le voici , venge-toi. \*

## MELANTIUS.

Le trait est généreux. . . , mais un Roi sans  
 puissance ,  
 Souvent , comme les loix , est contraint au  
 silence.

## LE ROI.

Un lâche , après ta mort , les auroit fait  
 parler  
 Ces loix : il eût suffi que tu l'eus fait trembler.  
 Mais le Trône vaut-il l'odieux nom de  
 traître ?  
 Perfide , dis-moi donc qui te forçoit à l'être ?  
 Me croyois-tu barbare , injuste , ou sans va-  
 leur ?  
 Ne punit-on les Rois , qu'en leur perçant le  
 cœur ?  
 Un sujet, que les loix demandent pour victime,  
 Avant que de périr, connoît du moins son  
 crime.

\* Le Roi met l'épée à la main..

TRAGÉDIE. 275

Thémis , quoique sévère , absout les mal-  
heureux :

Tu veux donc que les Rois soient plus à plain-  
dre qu'eux ?

MELANTIUS.

Si d'un si noble effort je t'avois cru ca-  
pable ,

Si j'avois cru qu'un Roi rougît d'être cou-  
pable ,

Je t'eusse ouvert mon ame ; & quoiqu'il dût  
risquer ,

Ce bras , à découvert , eût osé t'attaquer.

J'ose même avouer , que ce trait magnanime  
T'a rendu , malgré moi , des droits sur mon  
estime :

Que je te hais bien moins , & que je sens en  
moi

Renaitre le respect que je dois à mon Roi.

Mais au fond de mon cœur la voix de mon  
injure

De l'austère devoir étouffe le murmure :

Mon opprobre subsiste , & ce cœur affligé

Demande une victime , & meurt s'il n'est  
vengé. . . .



176 LA PUCELLE,

Accordons , s'il se peut , mon devoir & ma gloire :

Sois mon Roi\* ; je te cède une juste victoire ;  
Contre ton frere seul je tourne ma fureur ,  
Et son sang va laver la honte de ma sœur\*\*.

LE ROI.

Melantius, arrête, & respecte mon frere ?  
Peut-il être l'objet de ta juste colere ?

C'est moi qui t'offençai : c'est mon sang , ou  
le tien ,

Qui peut seul appaiser ton honneur , ou le  
mien.

L'un des deux doit périr.

LEUCIPPE *à part, au Roi :*

Ah ! permettez , de grace ;  
Seigneur , que du cruel je punisse l'audace.  
Trop heureux d'affronter un si noble danger !  
Et plus heureux encor, si je puis vous venger !

LE ROI.

Non : par un long repos , ma valeur obs-  
curcie ,

Aux yeux de mes sujets n'est que trop avilie :

\* Il baisse son épée.

\*\* Il attaque Leucippe.

TRAGÉDIE, 277

Profitons d'un instant qui lui rend son éclat ;  
Ma seule fermeté peut affermir l'État.

DIPHILUS, *à part, à Melantius.*

J'admire leur courage , & mon ame ébran-  
lée ,  
Du poids de mes remords se sent trop acca-  
blée ;  
Contre tant de vertus que peut notre cour-  
roux ?  
Si nous étions égaux , feroient-ils plus pour  
nous . . . .  
Oserions-nous tenter cet affreux parricide !.,.  
Cédons , cédons , mon frere . . . .

MELANTIUS.

On me croiroit timide ;  
Je n'y puis consentir . . . combattons . . . mais  
du moins ,  
A ne les point frapper appliquons tous nos  
soins ;  
Et sans les attaquer , songeons à nous dé-  
fendre.

LEUCIPPE, *à part, au Roi.*

Pour la dernière fois , Seigneur , daignez  
m'entendre.

278 LA PUCELLE,

Votre intérêt, le mien, celui de vos États;  
Veut que du Sceptre seul vous armiez votre  
bras :

Les Rois, comme les Dieux, au-dessus des  
offenses,

Par eux-mêmes jamais n'exercent leurs ven-  
geances.

LE ROI.

La foudre mille fois a frappé des mortels :  
Les Rois vengent leur Trône, & les Dieux  
leurs Autels :

Vive image des Dieux que redoute la Terre,  
Dans la main d'un grand Roi le glaive est  
un tonnerre.

Sujets audacieux, connoissez son pouvoir...  
Tremblez !...

LEUCIPPE, à *Melantius & Diphilus*.

Vous reculez ! quel est donc votre espoir ?  
Combattez, ou tombez aux pieds de votre  
maître ?

MELANTIUS.

Jamaistant de grandeur ne me le fit con-  
noître !

Il l'est, il en est digne, & mon cœur ulcéré  
Ne sent plus un affront déjà trop réparé....

\* Le Roi & Leucippe les attaquent.

TRAGEDIE. 279

Regne, je te pardonne, & te demande grace !  
Tu sçais que l'honneur seul excita mon auda-  
ce :

Ton ame y fut sensible , & c'est assez pour  
moi ;

Tu revois ton sujet, daigne être encor mon  
Roi ! ... \*

LEUCIPPE , *au Roi.*

Ne vous déguisez point , mon frere. A  
cette vue

Votre grand cœur soupire , & votre ame est  
émue.

Quel triomphe pour vous , que de voir à vos  
pieds

De ces fiers Ennemis les fronts humiliés !

Bannissez tout soupçon , leur hommage est  
sincere ,

Mon cœur en est garant. . . .

LE ROI.

Je reconnois mon frere ;

C'en est fait... levez-vous , brave Melantius ;

Comme Roi , je vous dois l'exemple des ver-  
tus :

\* Il se jette , avec son frere , aux pieds du  
Roi.



280 LA PUCELLE,

Que tout soit oublié... \* gardez-vous de rien  
craindre

D'un Roi trop généreux pour s'abaisser à  
seindre.

MELANTIUS.

O mon Maître ! ô mon Roi ! nos remords  
& nos pleurs

Tassurent pour jamais & nos bras & nos  
cœurs !

---

SCENE X.

*Les mêmes Acteurs. La Garde du  
Roi arrive précipitamment.*

MELANTIUS, au Roi.

SEigneur, que vois-je ? Ah ! si c'est  
par votre ordre que ces troupes paroîs-  
sent, reprenez votre pardon : nous  
sçaurons nous défendre, & périr.

LE ROI, empêchant la Garde  
d'approcher.

Quel pressant danger vous amene  
en ces lieux ?

\* Ils s'embrassent.

L'OFFICIER.

TRAGÉDIE. 181  
L'OFFICIER.

Seigneur, il est assez grand pour justifier notre zèle. Amyntor est disparu, Aspasia est partie, la Ville est en combustion; le bruit affreux des armes se fait entendre de toutes parts: on murmure; & je crains de vous dire ce que j'ai entendu. Le Conseil, assemblé à la hâte, craint pour vos jours: il attend vos ordres, & nous a dépêchés vers vous. Nous ne pensions pas de trouver ici Melantius, dont vous pourriez vous défier, si sa fidélité ne vous étoit peut-être pas mieux connue qu'à nous. Mais sa présence détruit les soupçons que les discours des Révoltés nous avoient fait concevoir.

MELANTIUS.

Non, ces soupçons sont justes...  
Tu vois, Seigneur, que c'est à ta vertu, & bien plus qu'à ta puissance, que tu dois notre repentir. Cette conjuration étoit notre ouvrage, elle alloit éclater, tu étois perdu! mais tu vois maintenant en nous tes Sujets les plus fidèles. Amyntor n'a plus rien à craindre, il peut paroître, notre haine contre lui est expirée, tout va rentrer dans le de-

*Tome IV.*

*A a*

voir ; & le peuple connoîtra bientôt par nos voix , combien il est heureux d'être soumis à deux Princes si magnanimes. Daignez seulement m'accorder votre garde , de crainte que la force ne soit nécessaire pour calmer les séditieux.

LE ROI, *à sa Garde.*

Suivez Melantius ; & que ses ordres soient exécutés comme les miens. . . . \*  
Dans le cas où la confiance devient nécessaire , elle doit être sans limites.

\* A part.

## SCENE XI.

MELANTIUS. DIPHILUS.

MELANTIUS.

**Q**ue l'homme est foible ! Avec quelle promptitude le zèle le plus ardent vient-il de succéder à la plus noire fureur ! . . . . Cette épée n'est sortie du fourreau que pour se plonger dans le sang de mon Roi : elle n'y rentrera

qu'après avoir affermi son trône & son repos.

---

SCENE XII.

*Le Théâtre représente une Forêt.*

ASPASIE, seule.

EN vain cet affreux désert est-il rempli de monstres dévorans ; le sentiment de mon injure , & l'amertume de ma douleur , ont fermé mon cœur à la crainte. Une amante trahie a-t-elle encore des maux à redouter ? & le mépris dont elle est la victime , n'est-il pas cent fois plus affreux que la mort ? Quelle forêt , quelle tanière , quelle caverne obscure peut cacher dans son sein un monstre plus dangereux que l'homme ?..... Sermens , promesses , engagemens , liens sacrés , nous disent-ils ? Nous les croyons enfin : mais les traîtres se rient de notre simplicité ! Leur gloire est de tromper un sexe plus foible & plus crédule que le leur.

A a ii



Détruisez les , grands Dieux ! Exterminez cette race parjure ! & si vous craignez que l'encens ne cesse de fumer sur vos Autels , descendez , quittez l'Olympe , & donnez l'être à de nouveaux humains plus dignes de vous adorer ! . . . Mais ce n'est pas pour moi que je vous invoque. Tout perfide qu'il est , Amyntor est pour moi plus qu'un Dieu. . . . Le cœur est , dit-on , le siège des passions ; & ses mouvemens sont indépendans de notre volonté. Nous pouvons pourtant retenir notre respiration ? . . . . Qu'en résulte-t-il ? Que la mort , & la vie sont en notre pouvoir ; mais que l'amour , & la haine , dépendent du destin ! . . . . Ma passion , dans sa naissance , étoit légitime : mais l'hymen de mon amant la rend criminelle ; & mes soupirs pour l'époux d'Evadné , sont autant de taches à ma gloire. . . . Ils sont pourtant l'aliment de ma vie. Mais puisqu'ils me rendent coupable , il faut que je périsse. Plût aux Dieux , que la voracité des tygres & des ours me fît bientôt trouver ici le trépas où j'aspire ! . . . Mais , que dis-je ? Pourquoi languir si

# TRAGÉDIE. 285

long-tems , en attendant la mort , tandis qu'à chaque instant je puis la trouver en ces lieux ? Ai-je oublié que c'est ici que croît ce fruit funeste , dont les sucS empoisonnés portent dans le sein des mortels un trépas inévitable ? . . . .  
Juste Ciel ! dirige mes pas , & fais que ma recherche ne soit point vaine.

---

## SCENE XIII.

AMYNTOR , *seul.*

**E** Vadné étoit coupable ; elle s'est repentie , elle m'a demandé grace. Mais suis-je moins criminel envers la trop tendre Aspasia ? Mon infidélité n'a-t-elle pas percé son cœur du trait le plus douloureux ? . . . C'est ici le séjour funeste que son désespoir a choisi pour pleurer un perfide ! Cherchons-la. Si elle vit encore , méritons sa pitié , ou mourons à ses genoux. Le Roi n'a pas corrompu tous les cœurs : Aspasia me fut toujours fidelle ; & si

l'ambition m'a fait épouser Evadné ,  
l'Amour que j'ai trahi ne m'a que trop  
fait sentir sa vengeance. . . . . Mal-  
heureux ceux que l'orgueil ou l'avarice  
entraînent dans les liens du redou-  
table hymen ! L'Amour seul doit être  
écouté.

---

## SCENE XIV.

*Aspasie seule , tenant à la main  
une branche du fruit empoisonné.*

**E**Nfin , ce poison secourable termi-  
nera bientôt ma destinée , & ma dou-  
leur ! . . . Pourquoi ce fruit est-il res-  
pecté des oiseaux de ces bois ? Qui  
leur apprend que sa couleur vermeille  
cache un venin mortel ? . . . . Est-ce  
l'instinct ? ou n'éprouvent-ils jamais  
de maux qui leur fassent haïr la vie ? . . .  
Ils aiment cependant ! Comment con-  
noissent-ils l'amour , sans connoître  
ses peines ? L'homme seul meurt volon-  
tairement : les animaux sont donc ou  
moins malheureux , ou plus sages . . .

Que l'extérieur de ce fruit est séduisant \* ! Tel étoit Amyntor. Tout ce qui plaît aux yeux n'est-il donc fait que pour tromper les mortels ? en ce cas , ce fruit étoit nécessaire pour abrégér les peines des malheureuses victimes de leur crédulité. Sage Nature, tu avois prévu leurs maux , & les miens ; & ta pitié nous a préparé de quoi nous en affranchir. . . . Eh ! qu'est-ce que la mort ? Si c'est un mal , est-il connu ? Non , sans doute : il est passé avant qu'on l'ait senti. Nous revivrons pourtant ailleurs. Qu'importe : par-tout où ce puisse être, que peut redouter l'innocence ? Mon sort peut-il devenir plus affreux qu'ici ? Non , la justice en est bannie depuis long-tems : elle habite sans doute le séjour sacré que je verrai bientôt. . . .

\* Elle examine la branche.





## SCENE XV.

ASPASIE. AMYNTOR,  
*dans l'éloignement.*

AMYNTOR.

GRands Dieux ! c'est elle ! & cette  
branche fatale m'annonce son cruel  
projet. . . . . Que le cœur des femmes  
est extrême & opiniâtre dans ses mou-  
vemens ! Leur amour, & leur haine ,  
sont également insurmontables. Rien  
ne peut affoiblir l'un , rien ne peut cal-  
mer l'autre.

ASPASIE, *sans le voir.*

Plus d'esclavage , plus de peines ,  
plus de passions : la mort nous délivre  
de tout : tandis que les vivans , esclaves  
de la Fortune , & enchaînés à sa  
roue , éprouvent tour-à-tour & ses fa-  
veurs , & ses revers. . . . Conquérans de  
la terre ! au faite des grandeurs vous  
redoutez son inconstance ! Le laurier  
peut

TRAGÉDIE. 289

peut, dit-on, garantir vos têtes de la foudre ? Mais contre l'Amour & la Fortune, voilà mon seul recours \* . . .

AMYNTOR, *lui arrache la  
branche.*

Barbare, arrête ! . . . Ce fruit fatal ne convient qu'à un perfide tel que moi.

ASPASIE.

Quelle est donc ton inhumanité ? . . . Ne te suffit-il pas de m'avoir rendu malheureuse ? Veux-tu que je le sois toujours ? Après m'avoir trahi pour Evadné, peux-tu m'envier le seul asyle que mon malheur me laisse ? Prétends-tu me fermer le port après lequel j'aspire ? . . . Ah ! laisse-moi mourir, c'est le seul bien que j'attende de toi.

AMYNTOR.

Hélas ! ton Amyntor n'eut pas un sort plus heureux que le tien : la perfide Evadné n'aimoit que le Roi : elle étoit toute à lui. Mais les nœuds qui m'attachoient à elle sont rompus : tu avois ma promesse & mon cœur ; mes re-

\* Elle se dispose à manger le fruit empoisonné.

Tome IV.

Bb

LA PUCELLE,  
mords ne t'ont déjà que trop vengée de  
mon infidélité. . . . Prononce sur mon  
fort.

ASPASIE.

Ne l'as-tu pas conduite au Temple ?  
Les Dieux n'ont-ils pas reçu tes ser-  
mens ?

AMYNTOR.

Les Dieux régner par-tout ; tout  
l'Univers est un Temple pour eux. Mes  
premiers sermens me lioient à toi, ces  
mêmes Dieux en furent les témoins :  
les seconds sont des crimes ; j'en ai por-  
té la peine ; je les désavoue.

ASPASIE.

Je ne pouvois mourir qu'une fois :  
mais, si j'ose te croire, je puis encore  
plus d'une fois être trompée. . . Hélas !  
je touchois au port ; faut-il encore af-  
fronter la tempête ? . . . Quels nouveaux  
Dieux me garantiront ta foi ?

AMYNTOR.

Les mêmes qui m'ont été si sévères,  
les mêmes dont l'extrême rigueur a si  
bien vengé mon premier parjure. Aspa-  
sie a mon cœur, rien ne peut le lui ar-  
racher.

ASPASIE.

Je reçois ton serment. Mais souviens toi que je sçais maintenant où croît ce fruit.

AMYNTOR.

Je t'ai toujours aimée : mais les caresses du Roi, l'amitié de Melantius, & l'ambition m'aveuglerent au point de consentir à l'hymen de la superbe Evadné. Je t'oubliai pour un instant, je m'oubliai moi-même. Mais quel fut mon réveil ? Il fut affreux ! . . . . Oublions ces horreurs : ou, si tu doutes encore de la sincérité de mon repentir, je vais te la prouver \* . . .

ASPASIE, *lui arrachant le fruit.*

Cruel, que veux-tu faire ? . . . Eh ! si je t'avois cru d'abord, la joie ne m'auroit-elle pas été aussi funeste que la douleur ? Aurois-je pu survivre à la surprise d'une félicité si peu attendue ? . . . . Mais, sauve-toi, cher amant. Le redoutable protecteur d'Evadné s'approche. Fuis, c'est le Roi. . . .

\* Il prend la branche.





## SCENE XVI.

*Les mêmes Acteurs.* LE ROI  
LEUCIPPE.

LE ROI, *à part, à Leucippe.*

Comment pourrai-je aborder un homme dont la candeur & l'obéissance ont été si mal récompensées ? Que de reproches j'ai à me faire ! L'aimable Aspasia ne doit pas me regarder d'un œil moins courroucé : mon injustice lui a ravi son amant. Ah ! mon frere, la raison succède à mes égaremens ; & je les vois avec horreur. Après la tempête, Neptune frémit souvent ainsi à l'aspect des effets de sa rage.

AMYNTOR.

Ah ! Seigneur, c'est au sort que les hommes attribuent les injustices des Rois ; & jamais leurs faveurs ne sont arrivées trop tard. Quand le Ciel nous punit, nous nous plaignons, quoique sans espoir ; dès qu'il nous rit, tout est

TRAGÉDIE. 293

oublié. . . . . Vous avez rompu cette chaîne \* ; daignez la resserrerf Nos yeux ne verront plus en vous qu'un pere.

LE ROI.

Soyez heureux ; & puissiez-vous ne voir jamais la fin de votre félicité ! . . . . Amyntor , lisez ceci \*\*. . . . Chere Aspasia , ne crains pas de revenir jamais dans cette forêt fatale.

UN MESSAGER.

Seigneur , Melantius a désabusé le peuple ; il lui a fait connoître votre générosité. Tout est rentré dans le devoir , & votre nom retentit dans toutes les places de Rhodes.

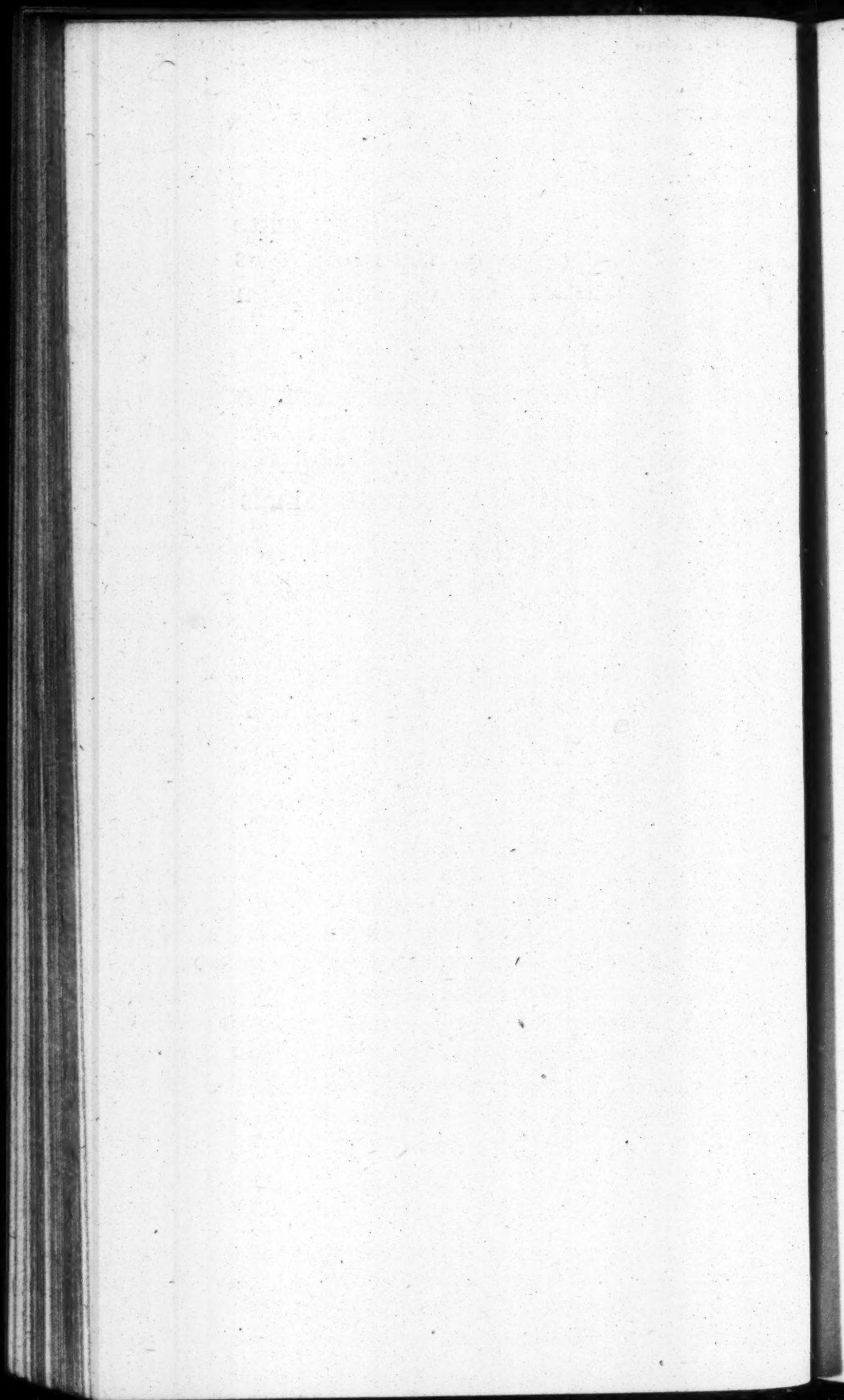
LEUCIPPE.

Partons , Seigneur : allons rendre graces aux Dieux.

\* Il prend la main d'Aspasie.

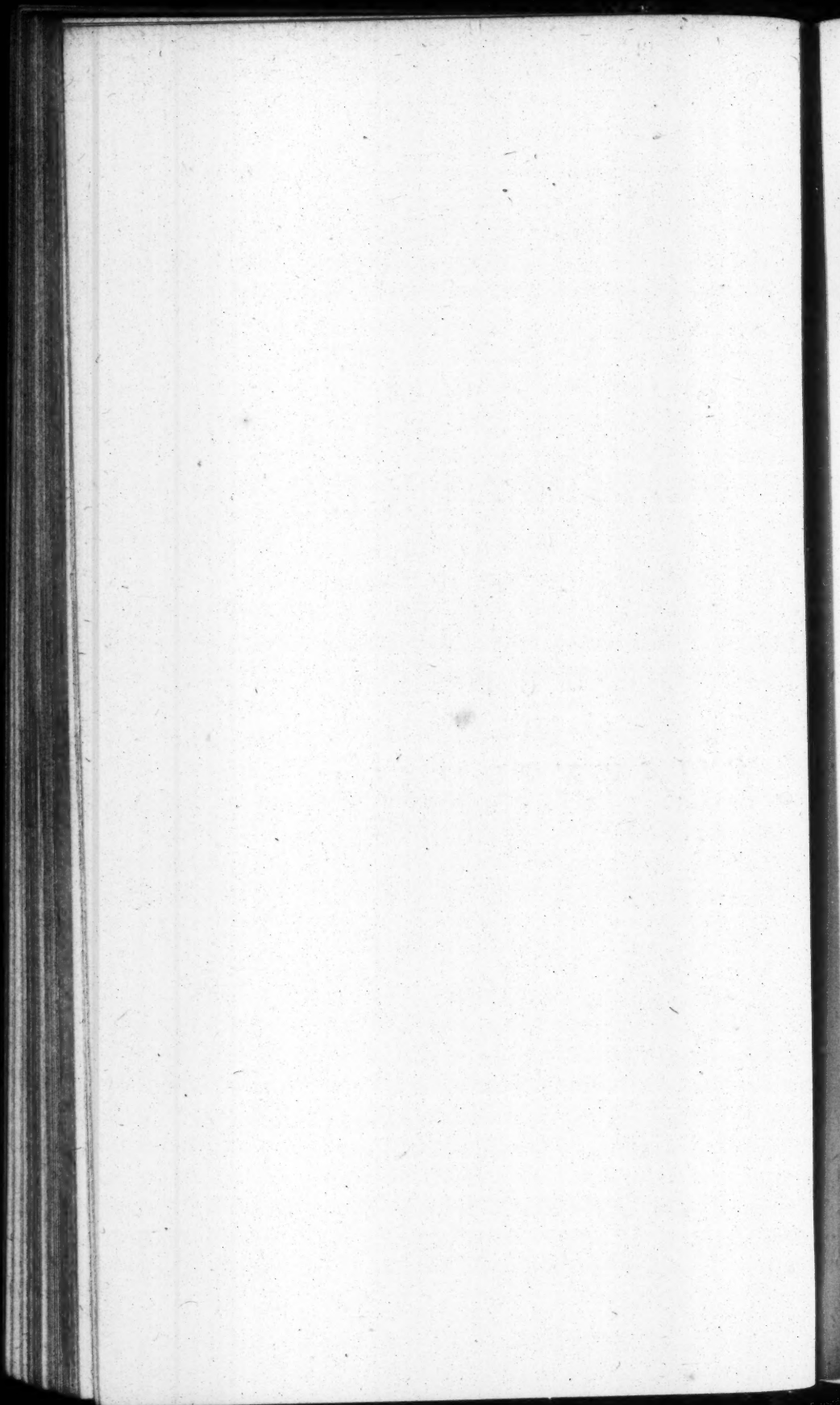
\*\* Il lui donne la lettre d'Evadné.

F I N.



ANALYSES,  
OU  
SOMMAIRES  
DES  
TRAGI - COMÉDIES  
ET  
COMÉDIES  
DE  
SHAKESPEARE,  
NON TRADUITES.







COMEDIES  
ET  
TRAGI-COMEDIES  
DE  
*SHAKESPEARE.*

---

LA TEMPESTE.



Rospero, Duc de Milan, grand Philosophe, avoit abandonné en quelque sorte la conduite de ses Etats à son frere Antonio, pour se livrer tout entier à l'étude des sciences occultes. Cette indolence du Duc, a fait naître l'envie à Antonio d'usurper les Etats de son frere : il s'est ligué avec Alonso, Roi de Naples, qui l'a aidé à détrôner Prospero. On a conduit cet infortuné Prince en pleine mer ; on l'a embarqué dans un petit vaisseau, avec sa fille, encore

enfant, des livres, & des provisions pour quelques jours, & on l'a abandonné à sa destinée. La petite barque a été poussée dans une isle qui n'étoit habitée que par une espèce de monstre nommé *Caliban*, fils d'une Sorciere, que Prospero s'est assujetti par la supériorité de son art magique. Il y a douze ans que Prospero & Miranda sa fille vivent dans cette isle, lorsque ce Prince découvre, par sa science secrète, que son frere Antonio, le Roi de Naples, son fils Ferdinand, & Sebastien frere du Roi, sont en mer avec leur flotte, aux environs de l'Isle. Prospero ordonne à Ariel, esprit aérien qui lui obéit, d'exciter une tempête, & de faire échouer le vaisseau du Roi de Naples & d'Antonio, sur les côtes voisines de son habitation. C'est ici où la Pièce commence.

La tempête & le naufrage sont épouvantables : cependant, grâces à Ariel, personne ne périt ; & ce lutin, par les ordres de Prospero, disperse le Roi de Naples, Antonio & leur suite en différens endroits de l'Isle. Ferdinand, fils d'Alonzo, se trouve seul sur le rivage, où il regrette son pere & ses amis, qu'il

croit ensevelis dans les flots. Prospero s'offre à ses yeux suivi de Miranda, à qui son pere vient de raconter toute l'histoire de ses malheurs. Cette jeune Princesse ne peut voir Ferdinand, que son pere menace, sans s'intéresser pour lui; & Ferdinand, ébloui des charmes de Miranda, conçoit tout-à-coup pour elle la passion la plus violente. C'étoit ce que vouloit Prospero, qui feint pourtant toujours d'être en colere contre Ferdinand, à qui il ordonne de le suivre comme son esclave. Cependant le Roi de Naples, Sebastien son frere, Antonio, & quelques autres personnes de leur suite, sont dans une autre partie de l'Isle, où ils déplorent leur sort, & la perte du Prince Ferdinand. Après une longue conversation, ils s'endorment tous sur le rivage, à la réserve de Sebastien & d'Antonio. Ce dernier, toujours perfide, conseille à Sebastien de tuer le Roi pendant son sommeil, & de s'assurer la Couronne de Naples, que personne ne pourra lui disputer, puisque le Prince Ferdinand a péri dans le naufrage. Tous deux ont déjà le bras levé pour exécuter cet indigne attentat,



lorsqu'Ariel envoyé par Prospero , qui l'avoit prévu , éveille le Roi & Gonzalo son Ministre. Les traîtres remettent l'exécution de leur projet à la nuit prochaine , & suivent le Roi qui cherche son fils le long de la mer. Dans ce moment , plusieurs phantômes de différentes figures paroissent au bruit d'une symphonie agréable , dressent une table qu'ils couvrent de mets , invitent en dansant les voyageurs à manger , & disparoissent. Le Roi épouvanté , & encore plus pressé par la faim , s'approche de la table : mais Ariel , sous la forme d'une harpie , la couvre de ses aîles , lui reproche ses forfaits , ainsi qu'à Antonio & à Sebastien , leur annonce que les Dieux vengent ici le crime qu'ils ont commis envers Prospero , & disparoît au bruit du tonnerre , tandis que les phantômes reviennent & enlèvent la table. Prospero , témoin invisible de cette scène , jouit de la surprise , de la terreur & des remords de ses persécuteurs.

Le Prince Ferdinand , que nous avons laissé de l'autre côté de l'Isle , y est occupé par Prospero aux travaux les

DE SHAKESPEARE. 301

plus fatiguans. Il paroît alors , travaillant à porter de grosses pièces de bois , & à le ranger en pile. C'est une tâche que Prospero lui a donnée , pour éprouver sa docilité à ses ordres , & son amour pour Miranda. Cette jeune Princesse se dérobe de chez son pere , vient trouver son amant , & veut absolument partager ses peines. Prospero , qu'ils ne voyent pas , est témoin de l'innocente vivacité de leur tendresse , & se détermine à les rendre heureux. Il se rend visible , & déclare à Ferdinand que ses travaux sont finis , & qu'il lui accorde Miranda : mais à condition qu'il n'en fera sa femme que lorsque l'hymen les aura solennellement unis , sans quoi il les menace des plus grands malheurs. Il leur donne alors une fête , dans laquelle Junon , Cérès , Iris , & autres Déeses , viennent prédire mille félicités aux futurs époux. Pendant que tout ceci se passe , le Roi , Antonio , Sebastien & Gonzalo , sont enchantés dans une caverne. Prospero , après avoir écarté pour quelques instans Ferdinand & Miranda , ordonne à Ariel de lui amener tous ces Seigneurs. Dans le moment ils

arrivent chacun dans une attitude comique ; & Prospero , content de leur pénitence , se met en devoir de les désenchanter : ce qui se fait par degrés , & avec beaucoup de cérémonies mystérieuses. A mesure qu'ils reviennent à eux-mêmes , & qu'ils reconnoissent Prospero ( qu'ils croyoient mort depuis long-tems ) leurs différens mouvemens de surprise , d'admiration , & de terreur , forment un tableau extrêmement théâtral. Les reproches que leur fait Prospero sont tendres & pleins de dignité : chacun d'eux gémit de l'avoir trahi ; le Roi de Naples lui rend sur le champ son Duché de Milan , & n'a plus d'autre regret que de la perte de son fils. Prospero qui veut le sonder , dit qu'il n'est pas moins malheureux que le Roi , puisqu'il vient aussi de perdre sa fille.

*Plût aux Dieux ( s'écrie Alonso ) qu'ils vécussent tous deux : leur hymen feroit ma félicité ! . . . . .* A ces mots l'intérieur du théâtre s'ouvre , Ferdinand & Miranda paroissent dans une grotte , jouant aux échecs : nouveau sujet de surprise & de joie pour Alonso & sa suite ; il en est transporté. Prospe-

DE SHAKESPEARE. 303

to raconte leur aventure au Roi, qui consent à leur mariage & fait reparoître tous les matelots qui étoient dispersés dans l'Isle; les vaisseaux mêmes se retrouvent en bon état, & on ne songe qu'à se réjouir, en attendant qu'on puisse s'embarquer pour retourner tous à Naples.

La crainte de rendre ce sommaire trop confus, ne m'a pas permis de parler d'un personnage fameux dans cette pièce, & qui y donne matière à quelques scènes d'un comique peu commun: c'est le monstre que j'ai déjà indiqué, sous le nom de *Caliban*. Cet être, enfant de l'imagination de Shakespeare, tient à la fois de l'homme & du poisson, & réunit en lui tous les vices de l'humanité, avec la stupidité féroce des animaux les plus sauvages. Furieux contre Prospero, qu'il regarde comme usurpateur de son Isle, il ronge le frein de son esclavage, en attendant qu'il puisse le briser impunément. Il rencontre sur le rivage deux matelots, qui, pour s'en réjouir, s'avisent de l'enyvrer. *Caliban*, que cette liqueur inconnue enchante, les prend pour des Dieux; il fait & dit mille extravagances, & enfin



conspire avec eux contre son maître. Mais Prospero , qu'Ariel avertit de tout , renverse leurs projets à mesure qu'ils les forment , & les en punit chaque fois de maniere à faire rire les Spectateurs. Ces scènes sont des espèces d'intermèdes , dont Shakespeare faisoit usage dans plusieurs de ses pièces , pour égayer la populace.

Cette Comédie se joue encore avec succès sur le Théâtre de Londres. Elle a été refondue deux fois depuis la mort de l'Auteur , d'abord par *Sir William Davenant* , & en dernier lieu par le célèbre *Dryden* , qui y ont fait beaucoup de changemens , de corrections & d'augmentations. Mais j'ai cru devoir suivre ici mon original.

*M. Néricault Destouches* a traduit en vers quelques scènes de la Pièce moderne , avec toute l'élégance & la précision qu'on avoit droit d'attendre de l'Auteur du *Glorieux* & du *Philosophe Marié*. Cette Traduction\* fait honneur à Shakespeare , & aux deux Auteurs qui ont rajeuni son Ouvrage.

\* Théâtre de M. Destouches , Tome 5 , Paris , 1743 , chez Prault pere.

LE RÊVE

---

 L E R È V E

D'UNE NUIT DE LA MI-ÉTÉ\*.

C O M É D I E.

**T**Hésée, qu'il plaît à Shakespeare de faire Duc d'Athènes, est prêt à épouser Hypolite Reine des Amazones. Egée, Seigneur Athénien, vient se plaindre à ce Prince de ce que sa fille Hermia, dont les nœces avec Demetrius doivent se faire le même jour, refuse maintenant de l'épouser, & vient de se déclarer en faveur de Lisander. Thésée est obligé de juger suivant les loix d'Athènes, qui condamnent les filles défobéissantes à leur pere au dernier supplice, ou à passer leur vie parmi les Prêtresses de Diane. Hermia & Lisander, épouvantés de cet arrêt, prennent le parti de la fuite; & Hermia qui rencontre Helene, maîtresse abandonnée de Demetrius, lui fait part de ce projet. Demetrius, à qui Helene a l'indiscrétion d'en parler, se rend dans

\* A Midsummer-Night's dream.

un bois proche d'Athènes (où Hermia a donné rendez-vous à Lifander ) dans le dessein de les arrêter , & de ramener Hermia. Mais il faut perdre tous ces personnages de vue pour quelque tems : en voici d'une autre espèce , que le Poëte amene sur la scène.

Oberon , Roi des Génies , arrive dans le bois indiqué avec toute sa Cour , dans l'intention de surprendre Titania , Reine des Fées , son épouse , qui doit s'y rendre avec un jeune Prince Indien dont elle est amoureuse. Titania paroît. Grands reproches de part & d'autre. Oberon veut que sa femme lui cède le Prince Indien , pour en orner sa Cour ; Titania le refuse : ils se séparent assez mécontents l'un de l'autre. Un Génie , nommé *Puck* , est chargé , de la part d'Oberon , de lui chercher une herbe dont le suc versé sur les paupieres d'une personne endormie , a la propriété de rendre cette personne amoureuse du premier objet qu'elle envisage à son réveil. Oberon veut en faire l'épreuve sur sa femme. dans l'espérance de la détacher de son Prince Indien. Dès que *Puck* est parti , Demetrius arrive dans le bois ,

DE SHAKESPEARE. 307

fuyant Helene , qui le poursuit en pleurant. Oberon , témoin invisible de la tendresse de l'une & de la dureté de l'autre , se propose de punir Demetrius , au moyen de l'herbe que *Puck* lui apporte , & dont il ordonne à ce Génie de mouiller les yeux de cet amant farouche dès qu'il le verra endormi. Titania arrive alors , avec une troupe de Fées : Oberon se retire. Les Fées chantent , dansent , & célèbrent leurs mystères , après quoi la Reine s'endort ; Oberon revient , accomplit son projet , & dispa roît. Lisander & Hermia , qui se sont égarés dans le bois , se jettent sur l'herbe , & s'endorment accablés de fatigues. *Puck* qui les apperçoit , & qui prend Lisander pour Demetrius , presse l'herbe fatale sur les yeux de ce premier , qui en s'éveillant voit Helene , & en devient subitement amoureux ; & la Reine s'enflâme pour un misérable Tisserand , que *Puck* a affublé d'une tête d'âne. Hermia , qui à son réveil n'a point trouvé Lisander , le cherche partout dans la forêt ; elle rencontre Demetrius , qu'elle accuse de l'avoir tué , & se sauve avec horreur. Demetrius s'endort à son tour ,



& Oberon qui vient de s'appercevoir que *Puck* s'est trompé, en prenant *Lisander* pour *Demetrius*, ordonne à ce Génie de chercher *Helene*, & de réparer le tort qu'il a fait à cette tendre amante. *Helene* paroît avec *Lisander*, qui brûle en vain pour elle. Dans l'instant *Demetrius* s'éveille, tombe aux pieds de son ancienne maîtresse, & la supplie d'oublier l'infidélité qu'il lui a faite. La pauvre *Helene*, qui se voyoit l'instant auparavant & rebu-tée & trahie par *Demetrius*, & recherchée par *Lisander* qu'elle sçait être passionément amoureux d'*Hermia*, croit que ces deux hommes sont d'intelligence pour se moquer d'elle, & la tourner en ridicule : elle s'en plaint amèrement. Mais l'arrivée d'*Hermia* jette un nouvel embarras dans cette scène : *Lisander*, qu'elle aime & qui l'aimoit, & *Demetrius* dont la flâme lui étoit odieuse, l'abandonnent à la fois, elle se voit tout-à-coup sans amans, tandis qu'*Helene*, qui n'en avoit point, en a trop d'un. Mais quelque sincere que soit la douleur d'*Hermia*, *Helene* la croit d'intelligence avec *Lisander* & *Demetrius*,

& la situation de ces quatre personnages, produit un effet véritablement comique. Enfin les deux rivaux sortent pour s'aller battre, & Hermia furieuse veut se venger sur Helene qui s'enfuit, de la perte de Lisander. Oberon, toujours témoin de ces tracasseries, pour empêcher les deux amans de se battre, commande à *Puck* de rendre la nuit encore plus noire qu'elle n'est; de les égarer tous les deux dans le bois, & de les fatiguer jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude & s'endorment. *Alors, dit-il, tu verseras de cette autre liqueur sur les yeux de Lisander, qui à son reveil reviendra à son Hermia. Ces amans d'accord retourneront contents dans Athènes; & tout ceci passera pour un Rêve.* . . . . Dès que *Puck* est parti, le Roi songe à enlever le Prince Indien, & à dessiller les yeux de Titania sur l'objet de ses nouvelles amours. Tout ceci s'exécute sur le Théâtre: la Reine cède le Prince Indien à son époux, & fait en sa présence mille tendres caresses à son ridicule amant. Oberon les endort encore une fois; il détruit le charme, la tête d'âne disparoît, Titania s'éveille,

preen sa passion pour ud songe , & se raccommode avec son mari. Mais les approches de l'aurore les forcent à partir , en attendant la nuit prochaine , où ils se proposent de venir honorer les nûces de Thésée de leur présence. Un bruit de chasse se fait entendre : c'est Thésée avec sa Cour. Lisander & Hermia , Demetrius & Helene endormis s'offrent à ses yeux ; il ordonne qu'on les éveille au son des cors. Ces quatre amans son étonnés de se trouver ensemble : ils racontent leur aventure à Thésée , qui leur ordonne de le suivre à Athènes. Là , tout acheve de s'éclaircir. Egée , sur le refus de Demetrius , consent au mariage de sa fille avec Lisander , & Demetrius épouse Helene ; & ces deux mariages se font en même tems que celui du Roi avec Hypolite. Le peuple d'Athènes , pour célébrer sa joie , représente ridiculement , devant Thésée & sa Cour , l'Histoire de Pyrame & Thisbé. Cette Comédie finit enfin par un divertissement exécuté par les Fées & les Génies de la suite d'Oberon & de Titania.

---

LES DEUX  
GENTILSHOMMES  
DE VERONNE.

COMÉDIE.

**V**Alentin, ami de Prothéus, part de Verone pour aller voyager, & s'arrête à Milan, où il devient amoureux de Silvie, fille du Duc. Prothéus ne peut se résoudre à le suivre, parce qu'il aime Julie & qu'il en est aimé. Cependant son pere veut absolument qu'il voyage, & lui ordonne d'aller joindre son ami Valentin à Milan. Prothéus obéit à regret, & part après avoir fait les adieux les plus tendres à Julie, dont il reçoit une bague, à qui il en donne une autre. A peine est-il arrivé à Milan, qu'il oublie Julie, & devient aussi amoureux de Silvie, maîtresse de son ami. Il apprend de lui, que le Duc veut marier sa fille à Thurio : mais que Silvie, pour éviter cet hymen, consent à se laisser en-



lever cette nuit même. Prothéus profite de cette confiance pour perdre son ami dans l'esprit du Duc de Milan, qui dans sa colere exile Valentin de ses Etats. Le Duc & Thurio pleins de reconnoissance pour Prothéus, le prient de disposer l'esprit de Silvie en faveur de l'époux que son pere lui destine. Le traître profite de cette occasion pour travailler pour lui-même. Mais Silvie qui découvre toute la noirceur de sa perfidie, n'en aime & n'en regrette que plus sincèrement Valentin. Ce malheureux Amant en partant de Milan a été arrêté dans un bois par une bande de Voleurs, qui ne lui ont laissé la vie qu'à condition qu'il consentît d'être leur chef. Julie, que nous avons laissée à Verone, & qui n'a reçu aucune nouvelle de Prothéus, se déguise en homme, arrive à Milan, & vient se louer en qualité de Domestique à son Amant, dont elle découvre bientôt la passion pour Silvie : mais les mépris dont il est accablé par cette belle consolent Julie ; elle n'en est pas moins attachée à cet ingrat. Cependant Silvie vivement pressée par son pere d'épouser

Thurio,

DE SHAKESPEARE. 313

Thurio , prend le parti de se sauver de Milan , pour aller chercher Valentin : mais elle tombe , en traversant le bois , entre les mains des mêmes bandits qui ont arrêté son Amant. Le Duc , averti de la fuite de sa fille , se dispose à la poursuivre avec Thurio & Prothéus , qui pour marquer son zèle part le premier , & arrive assez tôt pour délivrer Silvie , avant que les voleurs ayent eu le tems de la conduire à leur chef. Seul dans le bois avec elle , & Julie ( toujours crue homme ) qu'il fait écarter , Prothéus veut profiter de ses avantages ; & Silvie a tout à craindre de cet indigne Amant , lorsque Valentin arrive tout-à-coup avec sa troupe. La joie de Silvie égale le désespoir & la honte de Prothéus , qui enfin pressé par ses remords , tombe aux pieds de son ami , lui avoue ses crimes , & lui demande grace. Le trop généreux Valentin touché du repentir de Prothéus , oublie non-seulement les maux qu'il lui a faits , mais offre encore de lui céder ses droits sur Silvie. A ces mots la triste Julie , qui avoit conçu quelque espoir , & qui s'en voit déçue , tombe à leurs pieds sans

sentiment. Tandis qu'on la secoure , la bague qu'elle a au doigt frappe les yeux de Protheus, qui se souvient de l'avoir donnée à Julie. Cela produit une reconnaissance touchante , qui réunit ces deux Amans. Le Duc & Thurio arrivent : ce dernier veut s'emparer de Silvie ; mais Valentin dit qu'il ne la cédera qu'avec la vie. Thurio , qui n'est pas brave , répond qu'il n'est pas d'avis de risquer la sienne pour une femme. Cette lâcheté déplaît au Duc , qui , pour l'en punir , accorde Silvie à Valentin.

Tout le comique de cette Pièce consiste dans les bouffonneries des Domestiques , qui sont ici très-abondantes , & dans quelques Scènes où l'on rit aux dépens de Thurio , qui fait le rôle d'un Amant ridicule. Au reste , cette Pièce a de belles Scènes , & intéresse beaucoup plus que la précédente.



---



---

**MESURE POUR MESURE\*.**
**TRAGI-COMÉDIE.**

**V**Incenc, Duc de Vienne, Prince pieux & grand *Justicier*, voulant réprimer les désordres qui régner dans sa Cour & dans ses Etats, fait appeller Escalus & Angelo, deux de ses Courtisans, dont l'austère vertu lui est connue. Il les charge (avant son départ pour un voyage simulé,) de toute son autorité, & leur enjoint de faire revivre certaines Loix rigoureuses contre la débauche, dont l'exécution avoit été suspendue pendant sa minorité. Dès que le Duc est parti, Angelo dont le pouvoir est plus étendu que celui d'Escalus, fait arrêter Claudio, Amant de Juliette, qu'on lui a dit être enceinte, & le condamne à perdre la tête. Toute la Ville & le Collègue même d'Angelo s'employent en vain pour sauver cet infortuné Seigneur : son Juge est

\* Measure for measure.



implacable , & les ordres sont donnés pour l'exécution de Claudio. Ses amis allarmés se souviennent qu'il a une sœur dans un Couvent , & se flattent que les larmes de cette jeune beauté pourront attendrir le cœur d'Angelo. On la fait paroître , mais sans effet , du moins en apparence. Ce n'est que dans une seconde entrevue , qui se passe sans témoins , qu'Angelo fait connoître à Isabelle tout le pouvoir qu'elle a sur lui. Il lui offre la grace de son frere , mais à des conditions que cette fille véritablement vertueuse ne peut entendre sans horreur. Elle se sauve & court à la prison rendre compte de tout à son frere. L'attachement qu'il a pour Juliette , & l'amour de la vie , ont ébranlé la vertu de Claudio , qui souhaiteroit qu'Isabelle fût moins effrayée des propositions d'Angelo. Mais il la trouve inébranlable : elle le quitte en l'exhortant à mourir courageusement. Le Duc de Vienne , qui n'avoit feint un voyage que pour être témoin secret de la façon dont Escalus & Angelo useroient de son pouvoir , en remettant les anciennes loix du Pays en vigueur , s'étoit caché dans un

Monastère de la Ville : il a gagné le Prevôt de Vienne ; & , sous l'habit d'un Religieux , il entend la conversation d'Isabelle avec Claudio. Ce Prince , aussi charmé de la vertu d'Isabelle , qu'indigné de la scélératesse d'Angelo , se propose de récompenser l'une & de punir l'autre. Il attend cette fille , & concerté avec elle les moyens de sauver son frere , & de confondre Angelo. Le Duc venoit d'apprendre que ce Juge inique , sur le point d'épouser une fille de naissance illustre , l'avoit abandonnée sur l'avis d'un naufrage qui l'avoit dépouillée d'une grande partie de ses biens. Cette nouvelle preuve du caractère d'Angelo , en augmentant l'indignation du Duc , lui fournit un expédient propre pour punir cet hypocrite. Il ordonne à Isabelle de retourner chez Angelo , de feindre de consentir à ses desirs , pourvu que ce soit dans l'obscurité de la nuit , & qu'il accorde la grace de Claudio. L'intention du Duc est d'envoyer Marima ( Maitresse délaissée d'Angelo ) au rendez - vous en place d'Isabelle , que cette déclaration rassure & détermine à obéir au Duc. Les cho-

ses se passent comme le Duc l'avoit prévu. Angelo promet tout. Mais sa passion n'est pas plutôt satisfaite, qu'il donne ordre au Prevôt de faire exécuter Claudio, & de lui envoyer sa tête. Le Prevôt en donne avis au Duc. Un criminel, mort la nuit même dans la prison, les tire d'embarras : on porte sa tête au Juge, au lieu de celle de Claudio. Le dénouement, après tout ceci, n'est pas difficile à prévoir. Le Duc revient dans Vienne, écoute les plaintes qu'on lui présente contre les deux Régens, fait grace à Angelo, à condition qu'il épouse Marima, unit Claudio à Juliette, & offre sa main & ses Etats à la vertueuse Isabelle.

Cette Pièce est une des mieux conduite de toutes celles de Shakespeare; les détails de l'intrigue principale sont beaux, & les situations bien amenées. J'ai cru devoir la dégager de quelques épisodes dont la licence n'a rien de saillant, & qui ne font que gâter cet Ouvrage. Telles sont les conversations d'un Boureau, qui doit exécuter Claudio, avec son Apprentif, sur les prétendus mystères de sa profession; celles

DE SHAKESPEARE. 319  
d'une femme de mauvaise vie & d'un  
M. . . devant les Régens, pour justifier  
l'infâmie de leur métier ; & autres plai-  
fanteries également ignobles, qu'on ne  
peut voir à côté de ce que l'art drama-  
tique a de plus élevé, sans déplorer  
les foiblesses & les bisarreries de l'es-  
prit humain.





---

**BEAUCOUP DE BRUIT****POUR RIEN.***TRAGI-COMÉDIE.*

**D**On Pedre, Prince d'Arragon, arrive à Messine, suivi de Claudio & de Benediçt ses Favoris, & de Don Juan son frere bâtard. Leonato, Gouverneur de Messine, a une fille nommée Hero, dont Claudio devient d'abord amoureux; & une nièce appelée Béatrix, qui méprise l'amour, & dont le caractère sympathise par cet endroit avec celui de Benediçt. Don Pedre obtient bientôt le consentement de Leonato, pour le mariage de Hero avec Claudio; le jour en est fixé; & ces deux Amans ne désirent plus rien que de voir leur exemple suivi par Benediçt & Béatrix: mais l'enjouement & l'indifférence réciproque de ces derniers met un obstacle invincible à cet espoir. Cependant Don Pedre, qui desire aussi ce double

# DE SHAKESPEARE. 321

mariage , se ligue avec Claudio & Hero , & ils travaillent de concert à faire naître l'amour dans l'ame de ces deux rebelles. Le stratagême dont on se sert, est de leur faire croire à chacun en particulier qu'ils soupirent en secret l'un pour l'autre , & que la vanité seule les empêche de laisser transpirer leurs feux. Cette supercherie conduite avec art , & déguisée sous toutes les apparences de vérité dont on les éblouit par gradation , produit tout l'effet qu'on s'en étoit promis. La compassion que ces deux personnes ont de leur foiblesse mutuelle , dégénère bien-tôt en un amour véritable , qui , malgré leurs précautions , se fait sentir dans leurs moindres démarches.

Le bâtard D. Juan, jaloux de la félicité prochaine de ces quatre amans, charmé d'ailleurs de chagriner le Prince son frere, qui les aime, entreprend de rompre le mariage de Claudio & de Hero , qui doit se faire le lendemain. Un de ses Confidens , nommé Barochio, qui est en intrigue avec Marguerite , suivante de Hero, lui en procure le moyen: ce fourbe a un rendez-vous la nuit même avec Mar-

guerite, qui, du haut d'une fenêtre de l'appartement de sa Maîtresse, s'entretient ordinairement avec lui dans la rue. Don Juan n'en demande pas davantage : il charge seulement Barochio de répéter souvent le nom de Hero, en causant avec Marguerite ; afin que, dans l'obscurité, on puisse la prendre pour sa Maîtresse ; & il quitte cet homme en lui promettant mille ducats, si sa fourberie réussit. Le bâtard cherche son frere & Claudio, & leur fait part d'un avis secret qu'il dit avoir reçu, concernant certain commerce criminel dont Hero étoit accusé.

Cette nouvelle allarme & surprend également Claudio & le Prince, quoiqu'ils aient peine à soupçonner la vertu de Hero : mais ils ne peuvent se refuser à l'offre que leur fait Don Juan. Le Prince & Claudio sont persuadés de la prétendue infidélité de Hero ; & ce dernier jure d'en tirer une vengeance éclatante. En effet, c'est à l'Autel même que cet Amant indigné l'exécute dès le lendemain, en accusant sa Maîtresse du crime dont il la croit coupable, en présence de toute la Ville as-

DE SHAKESPEARE. 323

semblée, & de son pere même, au res-  
sentiment duquel il abandonne cette fil-  
le infortunée. Ce moment terrible est  
peint de main de Maître. L'Amant  
est désespéré, la Maîtresse tombe sans  
vie, le pere est foudroyé, & tous les  
spectateurs sont autant de statues dont  
les différentes attitudes n'expriment que  
la surprise, l'indignation & la douleur.  
Le Prêtre seul a la force de parler :  
il connoît Hero, il ne peut la croire  
criminelle; il pressent la calomnie, quoi-  
que son auteur & le but où il tend lui  
soient également inconnus. Dès que le  
Prince, Claudio, Don Juan & tous les  
spectateurs étrangers sont sortis de l'E-  
glise, ce bon Prêtre conseille à Leonaro  
de laisser le Public dans la persuasion  
que Hero est morte, & qu'on vient de  
l'inhumer dans le tombeau de sa famil-  
le : *Le tems*, dit-il, *dévoilera peut-être*  
*son innocence, quelques remords pour-*  
*ront éclater; la vérité perce plutôt après*  
*la mort des victimes de la calomnie,*  
*que de leur vivant; en tout cas, il vaut*  
*mieux pour cette fille d'être crue morte*  
*que vivante; & si le tems ne la justi-*  
*fie pas, elle sera moins à plaindre dans*  
*un Couvent que dans le monde, &c.*



Ce conseil est suivi, & le triste Leonato revient chez lui pénétré de douleur. Claudio n'est pas plus tranquille, il gémit d'avoir perdu une Maîtresse qu'il aimoit; Benedict partage le malheur de son ami; & le Prince souffre de la disgrâce d'une famille qu'il estimoit, autant que des peines dont il voit son favori accablé. Le seul Don Juan s'applaudit intérieurement de cette catastrophe, sans crainte qu'on puisse jamais l'en accuser. Mais Hero étoit trop innocente pour être plus long-tems malheureuse. Barochio n'a pu contenir la joie qu'il ressentoit des mille ducats que Don Juan lui avoit promis, s'il parvenoit à rompre le mariage de Claudio avec Hero: ce Domestique a fait confidence de toute l'intrigue à un de ses amis, & leur conversation a été entendue par deux Officiers de la Garde nocturne de Messine qui les ont arrêtés.

On les fait paroître devant Leonato; ils avouent leur crime; & Don Juan, qui en est averti, prend la fuite. Leonato fait alors éclater l'innocence de sa fille: rien n'égale le désespoir de Claudio, & la douleur du Prince, qui croient

DE SHAKESPEARE. 325

toujours que Hero est morte ; ils lui font rendre tous les honneurs funebres, & ornent son tombeau d'une épitaphe pompeuse. Le pere, satisfait du repentir & des regrets de Claudio, consent de lui pardonner la mort de sa fille, pourvu que ce Seigneur épouse une de ses nièces qu'on va retirer du Couvent. Le triste Claudio croit devoir ce sacrifice au pere de Hero. La future épouse paroît voilée ; & Claudio, peu curieux de ses charmes, lui donne la main sans la presser de se découvrir. Rien n'est si lugubre que cette noce, jusqu'au moment où la mariée, touchée de la tristesse sincere de son époux, jette le voile qui cachoit Hero à toute l'assemblée. Claudio tombe à ses pieds pénétré de joie, d'amour & de surprise: les transports éclatent de toutes parts. On se calme, on s'explique enfin ; & la Pièce finit par le double mariage de Claudio avec Hero, & de Benediçt avec Béatrix.

On peut juger, par ce simple sommaire, de combien de situations un pareil sujet est susceptible, & de la chaleur qu'une main habile à traiter les passions a dû jeter dans cette Pièce.

Aussi Shakespeare, pénétré sans doute de la beauté de son sujet, semble-t-il ici avoir rejeté tous ces remplissages puérils qu'on rencontre souvent dans plusieurs de ces Pièces dont le sujet principal fournissoit moins de ressources à son imagination.



---

---

# LE MARCHAND DE VENISE.

## TRAGI-COMÉDIE.

**A**Ntonio, riche Marchand Vénitien, a toute sa fortune sur différens vaisseaux qui sont en mer, lorsqu'un intime ami, nommé Bassiano, vient lui demander trois mille ducats à emprunter. Il s'agit d'un mariage considérable que Bassiano a en vue, & cette somme lui est absolument nécessaire pour y parvenir. Antonio n'a d'autre ressource pour obliger son ami que celle de recourir à un Juif, fameux usurier, qu'il avoit toujours détesté jusqu'alors, & qui lui compte les trois mille ducats; mais sous une condition singulière. Il fait signer un contrat à Antonio, par lequel ce dernier s'engage à se laisser couper une livre de chair sur tel endroit de son corps qu'il plaira au Juif, au cas que la somme empruntée ne lui soit point payée dans trois mois. Bassiano,



muni de cet argent , se met en équipage , & part pour *Belmont* , où demeure *Portia* , riche héritière , dont il est amoureux. Cette jeune personne , par une clause bisarre du testament de son pere , ne peut disposer d'elle-même : c'est le sort qui doit lui donner un époux. Quiconque prétend à sa main , doit être introduit dans un cabinet , où l'on voit trois coffres , l'un d'or , l'autre d'argent , le dernier de plomb. Il peut exiger l'ouverture de celui qu'il choisira ; & si le portrait de *Portia* s'y trouve , elle est à lui avec toutes ses richesses. Mais il doit jurer auparavant , qu'il renonce pour jamais à tout autre mariage , si la fortune ne le favorise pas dans cette occasion ; & de garder un secret inviolable sur celui des trois coffres qu'il aura fait ouvrir. Un Prince *More* vient de choisir le coffre d'or , dans lequel il n'a trouvé qu'un squelette ; & un Prince d'*Arragon* , le coffre d'argent , où il n'a vu qu'un *Marmouset* ridicule : tous deux sont repartis sur le champ. *Bassiano* arrive enfin ; il étoit déjà cher à *Portia* , qui l'avoit vu autrefois chez elle , & l'amour qu'elle a con-

cu

çu pour lui la jette dans de grandes inquiétudes sur le succès de son entreprise : elle craint qu'il ne soit aussi malheureux que les autres. Cependant le sort prononce en sa faveur, & le portrait de Portia se trouve dans le coffre de plomb que Bassiano fait ouvrir. La joie de ces deux amans est extrême ; mais elle est bien-tôt troublée par une lettre que Bassiano reçoit de son ami Antonio. Ce généreux Marchand lui mande que la mer a englouti tous ses vaisseaux ; que sa fortune est renversée ; & que pour comble de maux, le Juif dont il n'a pu acquitter le contrat, exige que la condition à laquelle le débiteur s'est soumis soit exécutée à la rigueur.

Portia, qui partage le chagrin que son mari ressent des malheurs de son ami, presse Bassiano de partir pour Venise, & d'emporter tout l'or qu'il croira nécessaire pour appaiser la cupidité du Juif. Bassiano arrive à Venise, & trouve le Juif inflexible : les offres les plus brillantes ne peuvent rien sur ce barbare, qui n'est occupé que d'une vengeance après laquelle il aspirait depuis long-

tems. Le Sénat même auquel il a déjà demandé l'exécution de son contrat, a fait de vains efforts pour l'engager à s'en défaire ; & la crainte d'altérer le crédit de la République, en indisposant les Négocians qui l'enrichissent, est prête à motiver la condamnation d'Antonio, lorsqu'un jeune Avocat paroît pour le défendre. L'Audience se tient en forme sur le Théâtre, où le Juif demande qu'en vertu de son contrat il lui soit permis de couper une livre de chair sur le corps d'Antonio, à l'endroit du cœur. On fait apporter des balances, & le Juif, que rien ne peut attendrir, est prêt à porter le couteau sur le sein d'Antonio, lorsque l'Avocat lui arrête le bras : *La convention, dit-il, te met en droit de couper une livre de chair sur le corps de ce Chrétien ; mais nos loix te défendent de répandre son sang, sous peine d'encourir la confiscation de tous tes biens à son profit. Acheve maintenant, si tu l'oses : mais prends garde d'en verser une goutte ! ... Prends garde encore de ne rien couper de plus ni de moins que ton contrat te permet, sans quoi prépare-toi à périr du*

*plus affreux supplice. Après ces deux avis, tu peux agir, & je me tais. Les Juges applaudissent à la sagacité de l'Avocat, & tout retentit de ses louanges. Le Juif étonné & confondu, consent alors à recevoir les sommes qu'on lui avoit offertes. Mais l'Avocat s'y oppose. Tu les as refusées, dit-il, à la face des Sénateurs, en déclarant que tu te renfermois dans les conditions de ton contrat : tu peux l'exécuter, il ne t'est plus rien dû. De plus, Venise a une autre loi qui confisque les biens de quiconque attende, soit directement, soit indirectement, à la vie d'un Citoyen : J'exige la moitié de cette confiscation pour Antonio, & l'autre pour la République. Quant à ta vie, le Duc est maître de te l'accorder, s'il t'en croit digne, &c. A ces mots le Juif désespéré tombe aux pieds du Duc, qui juge conformément aux conclusions de l'Avocat. On laisse seulement la vie à ce malheureux ; & le généreux Antonio demande & obtient que la moitié des biens confisqués soit donnée à la fille du Juif, mariée depuis peu à un Vénitien de ses amis nommé Loren-*



zo. Bassiano , que cet heureux événement transporte de joie , ne sçait de quelle façon récompenser assez dignement le jeune Avocat. Mais ce dernier refuse toutes les offres qu'on lui fait , & n'exige rien qu'une bague qu'il voit au doigt de ce Seigneur. Bassiano , qui a reçu cette bague de Portia , à qui il a juré de ne s'en jamais défaire , veut se dispenser de la donner : mais l'Avocat est si pressant , & Bassiano si plein de reconnaissance , qu'il cède enfin , & donne la bague. L'Avocat disparoît alors , sans qu'on sçache qui il est , ni d'où il est venu. L'Epoux de Portia n'a rien de plus pressé que de voler à Belmont pour revoir son épouse , & lui présenter son ami Antonio. Mais à peine sont-ils arrivés , que Portia s'apperçoit que Bassiano n'a plus sa bague. Elle se croit trahi , & l'accable de reproches. Le mari s'excuse en vain , en rejetant sa faute sur les importunités de l'Avocat : Portia jure que le porteur de la bague est le seul homme qui sera jamais admis dans son lit. Attendrie enfin par

DE SHAKESPEARE. 333

les regrets de son époux : *gardez donc mieux celle-ci*, dit elle, *si vous m'aimez, & si vous voulez que je le croye.* Bassiano reconnoît avec étonnement la même bague qu'il a donnée à l'Avocat. Il demande avec empressement à sa femme, si cet habile homme est de sa connoissance. *Jugez-en*, dit-elle, *puisqu'il a partagé mon lit, & que je l'aime au point de ne pouvoir vivre sans lui.* Bassiano pâlit alors, & demeure sans parole. Mais quelle est sa surprise, & celle de la compagnie, lorsque Portia lui montre une lettre d'un de ses oncles, fameux Jurisconsulte de Padoue, qui prouve que c'est elle-même qui, sous l'habit d'Avocat, & guidée par les conseils de ce sçavant, a défendu la cause d'Antonio contre le Juif! . . . , Pour comble de bonheur, Antonio reçoit une lettre, par laquelle il apprend que trois de ses vaisseaux qu'il croyoit submergés, viennent d'arriver au port chargés de richesses.

Tel est le précis de cette Pièce, l'une des plus amusantes & des plus intriguées du Théâtre de Shakespear. Les

belles Scènes qu'on y trouve n'ont pas besoin d'être annoncées, les situations les indiquent suffisamment; & l'on juge assez qu'elles doivent être touchantes. Pour comble de mérite, c'est encore une de celles de notre Auteur, où l'on remarque le moins de bas comique.



---

---

PEINES D'AMOUR  
PERDUES,  
COMÉDIE.

Ferdinand, Roi de Navarre, dégoûté des plaisirs, prend la résolution de se livrer tout entier à l'étude pendant le cours de trois années. Il fait part de cette idée à quelques-uns de ses Courtisans qu'il trouve disposés à l'imiter; & tous ensemble dressent des statuts contenant un plan de vie austère, auxquels ils jurent de se soumettre pendant la durée de leur retraite. A peine en ont-ils signé les articles, qu'on annonce au Roi l'arrivée de la Fille du Roi de France, qui vient en ambassade de la part de son pere, avec plusieurs Demoiselles Françoises, pour réclamer le Duché d'Aquitaine. Cette nouvelle étonne d'autant plus les nouveaux Hermites, qu'ils se sont expressément interdit la vue des femmes. Mais malgré la ferveur qui les anime,



le rang de la Princesse & des Dames qui la suivent les oblige à se relâcher de la sévérité de leur règle. On prend le parti de faire dresser des Tentés hors de la Ville, pour loger les Ambassadrices. C'est-là que le Roi se propose de leur donner audience, bien résolu d'abrégier leurs négociations, & de les renvoyer en France le plutôt qu'il pourra

La Princesse arrive : elle est belle, & les Dames de sa suite sont vives & aimables. Instruites d'avance des projets du Roi de Navarre & de ses Courtisans, elles se promettent de travailler à les renverser, & l'entreprise réussit au gré de leurs désirs. Dès la troisième entrevue l'Amour est vainqueur ; tous les sermens sont oubliés, & l'on parle de mariage. Mais les Dames piquées des résolutions que les Navarrois avoient prises au mépris de leur sexe, les condamnent, pour éprouver leur constance, à un an de retraite.

Telle est l'intrigue principale de cette Pièce, que M. Pope ne croit pas être de Shakespeare, & qui en effet ne m'en paroît digne ni par le style, ni par la conduite

DE SHAKESPEARE. 337  
duite, quoiqu'on y trouve de tems en  
tems quelques morceaux qui pourroient  
faire soupçonner que cet Auteur y a  
mis la main.

---

COMME VOUS VOUDREZ\*.

*TRAGI-COMÉDIE.*

UN Duc (Shakespeare ne dit pas de  
quel Pays) a été détrôné par son  
frere, & s'est retiré avec quelques su-  
jets fidèles dans la forêt des Ardennes.  
L'Usurpateur, nommé Frederic, n'a  
qu'une fille appelée Célie, qui est liée  
de l'amitié la plus étroite avec Rosa-  
linde, fille unique du Duc fugitif;  
& ces deux Princesses ont beaucoup à  
souffrir de l'humeur inquiète & soup-  
çonneuse de Frederic. Un célèbre Lu-  
teur qu'il aimoit vient à être vaincu  
par un jeune Inconnu. Cet événement  
réveille les défiances de Frédéric, lors-  
qu'il apprend que cet aventurier, nom-  
mé Orlando, est fils d'un Seigneur qui jus-

\* As you Like it.

*Tome IV.*

FF

qu'à la mort a toujours été attaché au Duc déthroné. Orlando est obligé de fuir, & de chercher un asyle dans les Ardennes, tant contre les fureurs du Tyran, que pour se mettre à couvert des persécutions qu'il a à craindre de la part d'Olivier son frere aîné, qui a juré sa perte. Peu de jours après, Frédéric exile aussi Rosalinde de sa Cour: mais Célie, qui ne peut souffrir l'éloignement de son amie, prend un habit d'homme & se sauve avec elle. Ces deux Princesses arrivent dans les Ardennes, où elles achètent une cabane, & vivent en solitaires en attendant des tems plus heureux. Cependant Orlando est aussi dans cette forêt, où il a eu le bonheur de rencontrer le vieux Duc, qui l'a reçu à bras ouverts. Ce jeune Seigneur nourrit en secret la passion la plus ardente pour Rosalinde, qu'il croit encore à la Cour de l'Usurpateur, & qu'il désespere de revoir jamais. Rosalinde, d'un autre côté, a conçu les mêmes sentimens pour Orlando, & n'a pas caché sa flamme à Célie. Elles sont fort surprises, en parcourant un jour la forêt, de trouver le nom & le chiffre de Rosalin-

DE SHAKESPÉARE. 339

de gravés sur plusieurs arbres ; & cette tendre Amante ne doute pas qu'Orlando ne soit l'auteur de ces galanteries. Ils se rencontrent enfin. Rosalinde, sous son habit d'homme, devient confidente de la vive tendresse qu'Orlando ressent pour elle : elle veut que son Amant lui répète mille fois le jour tout ce qu'il diroit à Rosalinde même, s'il étoit assez heureux pour la rencontrer ; & elle a le plaisir d'y répondre sans que sa modestie en souffre. Célie, qui a le cœur libre, est témoin de l'innocence de leurs caresses : mais le hazard va bien-tôt lui donner aussi un Amant. Olivier, ce frere dénaturé dont Orlando avoit eu tant à souffrir, a reçu ordre du Tyran de chercher ce même Orlando dont il veut se défaire. Arrivé dans les Ardennes, & fatigué de ses recherches, il s'endort au pied d'un arbre, où il est prêt à être dévoré par un lion, lorsqu'il est délivré de ce péril par la valeur d'Orlando. Ce trait de générosité éteint la haine qu'Olivier nourrissoit de tout tems contre son frere, procure un nouveau Sujet au vieux Duc, & un Amant à Célie. Tout



se dénoue alors par la reconnoissance de Rosalinde & de son pere , de cette Princesse & d'Orlando , & par le mariage de ces quatre personnages. On apprend en même tems que l'Usurpateur qui s'approchoit avec une Armée, dans le dessein d'envelopper le vieux Duc dans la Forêt , & de le faire périr avec le reste de ses Partisans , a rencontré un Hermite qui l'a converti au point d'implorer la clémence de son frere , à qui il remet tous ses Etats.

Je passe ici sous silence deux ou trois intrigues subalternes, qui embrouillent cette Pièce, & en affoiblissent l'intérêt, déjà assez médiocre par le peu de vraisemblance de l'intrigue principale, dont Shakespéare auroit pu tirer meilleur parti.



---

**LA MÉCHANTE FEMME  
CORRIGÉE.****COMÉDIE.**

**U**N Milord, revenant de la chasse, trouve un homme yvre dormant à la porte d'un cabaret. Il ordonne à ses gens de l'emporter dans son Château, de le coucher dans le plus beau lit, & de lui rendre à son réveil tous les honneurs qu'on rendroit au plus grand Prince. Cet homme s'éveille, & se voit environné d'une foule de Courtisans, qui lui font accroire que sa Grandeur a été attaquée depuis quinze ans d'une maladie qui lui a fait oublier son nom & sa qualité. L'étonnement, l'embarras, & les propos ridicules de ce personnage réjouissent le Milord & ses gens, qui surchargent cette Scène de tout ce qui peut en augmenter le comique. Une Troupe de Comédiens arrive au Château. Le Milord les fait jouer devant le prétendu Prince, qu'on a eu soin de faire bien dîner, & qui

s'endort vers la fin de la Pièce. On profite de ce moment pour le remettre dans le même état où on l'avoit trouvé, à la porte de son cabaret.

*Passons maintenant à la Comédie.*

Baptista, riche Citadin de Padoue, a deux filles, Catherine & Bianca. L'une est d'un caractère hautain, revêche & emporté, qui écarte tous les Amans que sa beauté & l'opulence de son pere lui attirent : l'autre joint le caractère le plus doux à la figure la plus prévenante, & fait l'objet des vœux de tout ce que Padoue renferme de Cavaliers distingués. Gremio & Hortensio, qui soupirent depuis long tems pour Bianca, la demandent en vain à son pere, qu'ils trouvent résolu de ne point marier sa cadette jusqu'à ce que l'aînée soit pourvue. Ces deux Rivaux désespérés de cette réponse, à cause du caractère généralement connu de Catherine, conviennent de travailler de concert à lui trouver un époux. Petruccio, ami d'Hortensio, arrive de Vérone à Padoue, dans l'intention de s'y marier richement :

DE SHAKESPÉARE. 343

c'est la fortune seule qu'il cherche ; le caractère de sa future épouse est ce qui l'inquiète le moins. Hortensio n'a garde de manquer cette occasion. Il lui propose Catherine , sans lui cacher aucune de ses mauvaises qualités : mais loin que Petruchio en soit épouvanté , il n'aspire qu'après le moment de la voir & de l'obtenir de Baptista. Ce bon pere, à qui le nom & la fortune de Petruchio sont déjà connus, ne balance pas à l'accepter pour Gendre , au cas que Catherine y consente. On la fait appeller ; & l'entrevue de ces deux Amans offre une Scène unique dans son genre. Catherine y déploie toute l'aigreur de son caractère , menace , insulte & méprise souverainement Petruchio , qui , sans en paroître démonté , l'écoute de sang-froid , lui rend la pareille , lui ferme la bouche , & conclut le marché avec le pere sans le consulter davantage. Catherine, frappée de la conformité d'humeur & de sentimens qu'elle remarque entre son Amant & elle , consent à tout , dans l'espoir de le faire repentir long-tems de sa témérité. Au jour indiqué pour le mariage , Petruchio débute



par se faire attendre deux heures à l'Eglise. Il arrive enfin , mais vêtu de maniere à faire rire toute l'Assemblée. A l'Eglise il se signale par mille extravagances. Au retour , il ne veut point dîner chez son beau-pere , & force sa femme de monter à cheval avec lui , & de partir pour son Château. En chemin , il la culbute dans un tas de boue. En arrivant chez lui , point de Domestiques pour les recevoir. Au souper , les mets sont mal apprêtés à son gré ; il renverse la table , brise tout , assomme ses Domestiques. Au coucher , le lit est mal fait ; il le renverse , laisse sa femme dans sa chambre , & va coucher ailleurs. Le lendemain , rien à manger dans la maison. Insensible aux reproches de Catherine , sourd à ses cris , muet à toutes ses demandes , Petruchio parvient enfin à la faire pleurer. Mais il n'en devient que plus brutal & plus emporté. Son but est de la soumettre , de la voir à ses pieds , & d'en être redouté. Il y réussit. Petruchio devient alors un autre homme : la victoire qu'il a remportée fait la félicité de Catherine , & tous deux reviennent à Padoue

DE SHAKESPEARE. 341

pour faire part de cet heureux événement à Baptista & à la famille, qui regardent cette conversion comme un prodige.

Dès l'instant du mariage de Catherine, les deux Amans de Bianca, Gremio & Hortensio avoient pressé le pere de prononcer entre eux. Il les avoit renvoyés à sa fille, qui n'ayant aucun penchant décidé ni pour l'un ni pour l'autre, les avoit laissés en suspens. Hortensio, plus ardent que son Rival, prend alors le parti, pour voir plus souvent sa Maîtresse, de se déguiser en Musicien. Mais un nouvel Amant, nommé Lucentio, use de la même supercherie; & sous l'habit d'un Précepteur, parvient à s'introduire dans la maison du pere de Bianca. Lucentio se fait bientôt aimer de cette fille, qu'il épouse après s'être fait connoître. Hortensio s'unit à une veuve qu'il avoit abandonnée pour Bianca, & Gremio trouve sa consolation dans la Philosophie.



---

LE SUCCÈS  
JUSTIFIE TOUT.  
TRAGI-COMÉDIE.

**L'**Intrigue de cette Pièce est tirée de Bocace , *Decam.* 3. N°. 9. Gillette de Narbone , fille d'un fameux Médecin , guérit un Roi de France d'une maladie dangereuse. Ce Monarque reconnoissant, veut qu'elle demande ce qui lui plaira le plus , & jure que ses vœux seront remplis. Gillette , qui aime secrètement le Comte de Rouffillon , se jette aux pieds du Roi , & le lui demande pour époux. Le Comte , après avoir été forcé de consentir à un mariage si disproportionné , quitte la Cour , se sauve à Florence , & fait dire à Gillette , *qu'il ne la reconnoitra jamais pour sa femme , jusqu'à ce qu'elle parvienne à lui ôter la bague qu'il porte à son doigt , & à être enceinte de ses œuvres.* Gillette se déguise , & le suit à Florence où elle apprend qu'il

est passionnément amoureux de la fille d'une veuve, qu'elle vient à bout de gagner. Le Comte passe la nuit avec Gillette, à qui il donne sa bague comptant la donner à sa Maîtresse, & ne tarde pas à revenir en France, où il est bientôt rejoint par sa femme qui est enceinte, qui lui représente sa bague, & qui après lui avoir éclairci tout le mystère, le somme de lui tenir la promesse qu'il lui a faite. Le Comte touché de la persévérance & de la tendresse ingénieuse de Gillette, l'embrasse, & la reconnoît enfin pour son épouse.

Tel est le fond de cette Pièce, dans laquelle le Poète ne s'est guère écarté de son Original, que pour jeter un peu plus d'embarras dans l'intrigue, & se ménager des suspensions qui en augmentent l'intérêt. Ce qui paroîtra surprenant, c'est qu'un sujet aussi susceptible d'indécences, surtout dans le Théâtre Anglois, est ici traité avec toute la pureté & tous les ménagemens que l'oreille la plus délicate soit en droit d'exiger.

Parmi les personnages épisodiques



qui sont assez nombreux dans cette Pièce, Shakespéare s'est plu à en peindre un dont le caractère produit quelques Scènes assez comiques. C'est un Capitaine François de la suite du Comte de Rouffillon, nommé *Parolles*. Cet homme, quoique lâche, s'est acquis par adresse une réputation de bravoure qu'il soutient assez long tems \*. Mais quelques Seigneurs qui le soupçonnent de n'être pas tout ce qu'il veut paroître, lui tendent des pièges dans lesquels il ne peut éviter de tomber. Ces épreuves le démasquent, & le rendent le jouet de la Cour & de l'Armée.

\* Quoiqu'on puisse rarement reprocher à Shakespéare de s'être copié lui-même, ce caractère paroît pourtant calqué d'après celui du fameux *Sir Jean Falstaff*.



LA XII<sup>e</sup> NUIT; \*

O U

CE QU'IL VOUS PLAIRA.

*TRAGI-COMEDIE.*

**S**Ebastien, & Viola sa sœur, ont fait naufrage sur les côtes d'Illirie. Cette fille, croyant que son frere a péri avec le reste de l'équipage, se déguise en homme, & se rend à la Cour du Duc, au service duquel elle entre en qualité d'Eunuque, sous le nom de *Césario*. Le Duc, qui est depuis longtems amoureux d'une beauté cruelle, nommée Olivia, se sert de Césario pour exprimer l'excès de sa tendresse à cette belle. Mais Olivia, loin de s'attendrir en faveur du Duc, conçoit tout-à-coup la passion la plus violente pour son prétendu confident, qui s'en trouve fort embarrassé. D'un autre côté, Césario, ou plutôt Viola, témoin des soupirs de

\* Twel fth-night : or, What yon Will.

son maître pour une ingrate , se trouve touchée d'une pitié qui dégénere bientôt en amour ; & tout cela produit des scènes vives , intrigüées , & amusantes. L'arrivée de Sébastien , que Viola croit toujours noyé , acheve d'augmenter l'intérêt & l'embarras , par la parfaite ressemblance de sa taille & de ses traits avec ceux de sa sœur. Olivia , qui le rencontre , & qui le prend pour Césario , l'amene chez elle , & s'étonne de le trouver plus sensible que ci-devant. Cette amante transportée , profite du moment , pour s'affranchir de la passion importune du Duc , & pour s'assurer à jamais de son amant. Un prêtre arrive , qui les marie sur le champ. Le Duc averti de ce mariage , par un courtisan qui a pris Sébastien pour *Cesario* , entre en fureur , fait chercher ce dernier , le menace de mille supplices , & ferme l'oreille à toutes les protestations qu'il lui fait de son innocence. Olivia arrive dans ce moment , & avoue que Césario est son époux : nouvelle source de confusion & de surprise , qui est encore augmentée par l'apparition subite de Sébastien. Mais sa

DE SHAKESPÉARE. 351  
reconnoissance avec Césario débrouille  
enfin tout ce mystère. Viola démas-  
quée, se jette aux pieds du Duc, qui  
touché des larmes & de la beauté de  
cette fille, dont il vient de pénétrer les  
sentimens, lui offre sa main & ses  
Etats.





## LES MÉPRISES.

## COMÉDIE.

**É**GÉON, Marchand de Syracuse, s'embarque pour *Epidamnum* avec Emilie son épouse, qui, pendant le voyage, met au monde deux géméaux, dont la figure est exactement ressemblante. Une de ses Esclaves accouche presqu'en même tems de deux garçons, qui se ressemblent également entr'eux. Une tempête fait périr le vaisseau d'Egéon qui se sauve du naufrage avec l'un de ses fils, & l'un de ceux de son Esclave. Il retourne à Syracuse, où il élève son fils nommé Antipholis, & son jeune esclave nommé Dromio. Dès qu'Antipholis a atteint l'âge de raison, il embrasse la profession de son pere, fait différens voyages, & essuie diverses aventures qui l'empêchent pendant sept années de retourner à Syracuse. Egéon inquiet de la longue absence de son fils, s'embarque & parcourt toutes les villes de la

la Grèce dans l'espérance de le rencontrer. Ce vieillard arrive à Ephese , où il est reconnu pour Syracusain , & condamné à mort , par une loi nouvellement établie ( à cause d'une jalousie de commerce entré les villes d'Ephese & de Syracuse ) à moins qu'il ne paye , dans le terme de vingt-quatre heures , une somme considérable. Egéon , qui n'a aucunes connoissances dans cette ville , après avoir imploré en vain la clémence du Prince , à qui il fait part de ses malheurs , n'attend plus que le moment marqué pour son supplice. Cependant le hazard a conduit Antipholis dans cette même ville , où son frere gémeau qui a été sauvé du naufrage avec le frere de Dromio , sans qu'Egéon l'ait sçû , est marié depuis long-tems. L'extrême ressemblance de ces deux couples de freres produit plusieurs méprises qui forment l'intrigue & le nœud de cette Comédie. Elles occasionnent enfin une querelle , dont les suites obligent le premier Antipholis de se sauver dans un Couvent de filles , où il est poursuivi par des gens qui le prennent pour son

frere. L'Abbesse, jalouse des privilèges de son Monastere, a recours au Prince, & se jette à ses pieds dans le moment qu'il passe pour assister à l'exécution du malheureux Egéon. Les cris de cette femme réveillent Egéon absorbé dans la tristesse : il leve les yeux, & reconnoît son épouse dans l'Abbesse ; il se retourne, & reconnoît son fils qu'il croyoit avoir perdu depuis sept ans, ainsi que l'esclave Dromio. L'Instant après son autre fils paroît avec l'autre Dromio, ce qui amene une reconnoissance générale entre le pere, la mere, les enfans & les deux esclaves. Leur surprise & leurs transports de joie se présument aisément. Antipholis premier, paye au Prince d'Ephese la somme qui doit racheter la vie d'Egéon, & épouse la sœur de la femme de son frere.

M. Pope ne croit pas que cette Comédie ( dont les Menechmes de Plaute ont fourni l'idée ) soit de Shakespeare. Il ne me convient pas de réclamer contre la décision d'un Juge aussi compétent. Tout ce que je puis dire, c'est

DE SHAKESPÉARE. 355

qu'il est, à mon gré, peu de Pièces comiques mieux écrites, & plus adroitement intriguées que celle ci, eu égard au tems où elle a été faite. De qui donc seroit-elle?





LE

## CONTE D'HIVER \*.

TRAGI-COMÉDIE.

**L**éonte, Roi de Sicile, après avoir retenu long-tems dans ses Etats Polixenes, Roi de Bohême, son intime ami, devient tout-à-coup jaloux de ce Prince, qu'il croit amoureux de la Reine Hermione son épouse. Il cede bientôt à des soupçons qui augmentent chaque jour, & donne ordre à Camillo, l'un de ses Courtisans, d'empoisonner Polixenes. Mais Camillo, loin d'obéir à son Maître, avertit le Roi de Bohême du danger qui le menace, & se sauve avec lui. Cette nouvelle confirme tous les soupçons de Léonte, qui dans sa fureur fait arrêter Hermione, qu'il accuse publiquement d'adultère. Cette Reine innocente est sur le point de succomber à la rigueur des loix, lorsqu'elle accouche dans la

\* The Winter's Tale.

DE SHAKESPÉARE. 357

prison d'une fille qu'on porte à son époux. Mais cet objet ne sert qu'à l'irriter encore plus : il charge un Seigneur nommé Antigone , d'aller exposer cet enfant dans une forêt de quelque Pays extrêmement éloigné. Antigone s'embarque ; une tempête le jette sur les côtes de la Bohême , où il n'a pas sitôt abandonné l'enfant au coin d'un bois , qu'un sanglier paroît , & dévore ce Seigneur.

Cependant le Roi Léonte , toujours persuadé que la Reine lui a été infidelle , est déterminé à la faire périr : ce n'est même que pour ne pas indisposer contre lui les Seigneurs de sa Cour , qu'il consent que l'Oracle de Delphes soit consulté sur le prétendu crime de la Reine. Mais la réponse d'Apollon change bientôt les idées de ce Monarque : *Hermione fut toujours chaste ; Polixenes est innocent ; le Roi seul est coupable , & mourra sans postérité , si ce qui est perdu ne se retrouve point.* Léonte , confondu & repentant , déteste ses soupçons & ses fureurs , mais trop tard : Hermione n'a pû survivre à la perte de l'estime que son

époux avoit pour elle ; il apprend qu'elle est morte , & gémit de l'avoir perdue. Tout ceci compose les trois premiers Actes de cette Pièce ; après quoi , l'Auteur fait paroître le *Tems* , dans une espèce d'intermede , pour avertir les Spectateurs qu'on va transporter la Scène en Bohême , & que seize ans se seront passés dans l'intervalle du troisiéme Acte au quatriéme. Le Roi Polixenes paroît alors avec Camillo : il a appris que son fils , le Prince Florizel , est amoureux de la fille d'un Pasteur , devenu riche depuis quelque tems , sans qu'on sçache comment ; & ce Monarque , que cette passion inquiète , se déguise en Berger , pour épier plus sûrement les actions de son fils. A la faveur de ce déguisement, il s'introduit avec Camillo dans une Fête que Florizel donne à sa Maîtresse , à qui on a donné le nom de *Perdita*. Polixenes , bientôt convaincu de toute la tendresse de son fils pour cette jeune Bergere , se démasque , accable Florizel des menaces les plus terribles, jette l'épouvante dans l'assemblée , & se retire. Florizel , dont le

DE SHAKESPÉARE. 359

courroux du Roi n'a pas éteint la passion , implore le secours de Camillo , & l'attendrit d'autant plus aisément que ce vieillard ( qui a appris combien le Roi Léonte a été touché de la mort d'Hermione ) a envie de retourner dans la Sicile , sa patrie. Camillo conseille donc au Prince Florizel d'enlever Perdita , & de la mener en Sicile , où il promet de le rejoindre bientôt. Le Roi de Bohême instruit de la fuite de son fils , fait arrêter le Pasteur , prétendu pere de Perdita , à qui la crainte des supplices dont on le menace , fait déclarer que Perdita n'est pas sa fille , & qu'il l'a trouvée il y a environ seize ans sur le rivage de la mer , avec une cassette pleine d'or & de papiers. L'examen de ces papiers dévoile le destin de cette jeune personne ; & Polixenes transporté de joie de trouver en elle cette fille du Roi Léonte , qu'Antigone avoit été chargé de faire périr , s'embarque , & arrive en Sicile , où il fait part à Léonte de cet heureux événement. Léonte en reçoit quelque consolation : mais les remords qu'il conserve toujours de la mort d'Hermione



360 PIÈCES DE SHAKESPEARE.

ne le déchirent pas moins. Pauline, ancienne amie & confidente d'Hermione, touchée de la sincérité des pleurs de ce Monarque, offre alors, pour soulager sa douleur, de lui faire voir une statue de cette Reine, faite en secret par un Sculpteur habile. La statue est apportée : Léonte tombe à ses pieds, & l'embrasse en pleurant. Mais le marbre s'anime ; c'est Hermione elle-même, qui depuis seize ans qu'on la croit morte, a vécu cachée chez Pauline.

*Fin du quatrième Tome.*



